

Originaux et détraqués

Louis Fréchette

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Préface-dédicace

A mon très cher et très distingué compagnon d'enfance,
James D. Edgar,
député au Parlement fédéral.

Mon cher ami,

Pendant que j'écrivais ce petit livre, tout rempli et pour ainsi dire tout palpitant de souvenirs qui nous sont communs, ton nom est venu tant de fois se mêler joyeusement à ces réminiscences, que, au moment de rédiger une préface, je le retrouve tout naturellement sous ma plume.

Qu'il y reste, même sans ta permission !

En même temps que le livre te rappellera des lieux, des noms et des incidents sans doute plus ou moins frustes dans ta mémoire, la préface te parlera des chaudes et naïves amitiés du temps passé.

Il me semble que, par cela même, elle te fera mieux reconnaître les horizons décrits, elle te peindra plus frappantes et plus vraies les scènes évoquées, elle te donnera plus vive et plus sincère la vision rétrospective des choses envolées.

Ces évocations sont, du reste, mon cher Edgar, notre seule chance de revivre un peu nos premières années : car les lieux mêmes, autant dans leur aspect physique que dans leur physionomie morale, sont bien changés.

En jetant les yeux sur le plateau de Lévis, par exemple, en y embrassant du regard ces édifices considérables, ces rues bordées d'arbres et d'habitations élégantes, il te serait impossible de reconnaître le théâtre de nos ébats de gamins et de nos longues rêveries d'adolescents.

Tu ne retrouverais plus la Commune, avec ses tranchées historiques, ses monticules se succédant pêle-mêle comme les vagues de la mer, ses étroits sentiers se faufilant à travers les bouquets épars des coudriers, des cenelliers et des cerisiers à grappes.

Tu chercherais en vain les prairies frangées de broussailles épineuses, et plantées par-ci par-là de vieux ormes aux branches en ogive, où nous allions, pour nous amuser, aider à la fenaison.

C'est à peine si tu trouverais, au haut de la falaise qui domine le Saint-Laurent, un petit coin de roc où t'asseoir pour jouir encore une fois du spectacle, toujours grandiose et toujours beau, du soleil sombrant derrière la gigantesque arête du rocher de Québec, et pour écouter s'endormir le grand fleuve, avec ses bruits et ses rumeurs, dans le calme de la nuit tombante.

T'en souviens-tu ?...

Combien de fois, par les soirs limpides et parfumés, ne nous sommes-nous pas arrêtés là, le front moite et la pensée étrangement troublée par je ne sais quelle nostalgie du rêve !

Combien de fois ne sommes-nous pas venus là tous deux, poètes de l'avenir, dans le recueillement et la solitude, demander aux caresses rafraîchissantes des brises, aux murmures confus et berçants de la vesprée, aux mille et une splendeurs embrasées du

couchant, le secret de ces émotions vagues dont l'envahissement étreignait si délicieusement nos cœurs de quinze ans !

Premiers cris de l'âme !

Premières vibrations intérieures !

Premiers tressaillements de la jeunesse qui va fleurir !

Vos ivresses inquiètes ne s'oublient jamais.

Toute la vie en garde une espèce d'ébranlement mystérieux et doux.

Oui, bien des choses sont changées.

Les vastes champs que nous foulions à la raquette ; les estacades flottantes où notre canot de pêche reposait à l'abri du vent ; les anses sablonneuses où nous allions faire nos plongeons de jeunes canards, tout cela est disparu.

Les rails du Grand-Tronc et de l'Intercolonial ont bouleversé tout cela, et bien d'autres choses.

C'est sur l'ancien quai Lauzon, construit par sir John Caldwell, et restauré à neuf, que s'embarquent aujourd'hui les voyageurs pour New-York et San Francisco… quand il y en a.

Une vaste usine s'est élevée sur l'emplacement même de la maison dont la cave recéla les cadavres qu'y enfouissait le vieux meurtrier Lanigan, resté vivant dans les souvenirs populaires sous le nom du « docteur Linguienne »… et dans le carnet des savants, sous celui du « docteur l'Indienne ».

Le château Tweedle a été rasé par un incendie.

À bas aussi la vieille colonne qui rappelait l'endroit rendu célèbre par le gibet de la Corriveau.

Les canots d'hiver, ces vieux adversaires de la banquise, ont vu leurs avirons vaincus par les hélices de puissants bateaux à vapeur qui se rient aujourd'hui des débâcles du « Lac », comme des tempêtes de janvier.

Plus de wigwams montagnais éparpillés sur la grève d'Indian Cove : un gigantesque bassin de radoub – puissent les muses me le pardonner aussi volontiers que les électeurs de l'endroit ! – a pris leur place.

Le mai de Tempérance, la boutique à Gnace, la flûte à Gaudreault, la meute à Batoche, tout cela est allé rejoindre les neiges d'antan.

Et les vieux ? partis aussi les uns après les autres.

Je ne suis même pas bien sûr que la mare à Pompon soit encore à sa place.

Mais il n'y a pas que de ce côté du fleuve où la main du temps ait laissé des traces de son passage.

Québec aussi – oui, mon ami, Québec lui-même ! – se transforme petit à petit.

La basse ville a vu deux maisons se construire dans les dix dernières années ; Saint-Roch prend des allures commerciales sérieuses ; Saint-Sauveur s'allonge et se donne le luxe d'une église décorée par un vrai peintre.

Une gare de chemin de fer longe l'anse où ne débarquaient autrefois que les huîtres de Caraquette et les harengs du Labrador.

Les vieilles portes militaires sont démolies, et remplacées, pour la plupart, par des barrières à tournure féodale, avec mâchicoulis et échauguettes en poivrières, – un éloquent défi au statu quo traditionnel.

L'ancienne cathédrale, devenue basilique cardinalice, a refait sa toilette.

Il y a le bassin Louise, le nouveau parlement, un palais de justice neuf, deux clubs d'amis, où l'on se dévore encore mieux que dans les sociétés patriotiques ou de Secours mutuel.

L'historique château Saint-Louis est allé rejoindre les ruines du collège des Jésuites et du vieux poulailler législatif où s'est bâclée la constitution qui nous rend heureux depuis 1867.

Et – circonstances qui frapperont nos neveux d'admiration – la rue Saint-Jean a failli s'élargir, après quarante ans d'efforts ; et l'on commence, paraît-il, à construire un hôtel aux dépens de la Confédération, représentée par mon ami Van Horne !

Faut-il noter d'autres progrès et d'autres disparitions ?

Le cheval de pain d'épice, le bâton de crème, les bull'seyes, la planchette de tire, le baril de bière d'épinette, sont des institutions du passé.

Les paniers de bric-à-brac s'éloignent peu à peu des places publiques.

Les commis de la basse ville et de la côte de la Montagne ne racolent presque plus les chalands au coin des rues.

La « botte à Barbeau », qui fut longtemps un des plus importants points de repère de la capitale, a quitté ses crochets

légendaires.

Et le cabriolet à soupente des anciens jours – la calèche, comme on l'appelle encore – s'il n'est pas classé un de ces quatre matins parmi les reliques de quelque amateur d'antiquités, sera bientôt remisé dans le compartiment réservé aux vieilles lunes.

Plus de garnison anglaise !

À peine quelques artilleurs indigènes arpentant les rues et portant des sabres – comme leurs casquettes, du reste, qui ne leur couvrent jamais que la moitié d'une oreille – pour le principe.

Plus de vieux notaires ou d'anciens greffiers en retraite, allant prendre le frais à cinq heures du matin, sur la Terrasse, en robe de chambre et en pantoufles !

Les maisons, lourdes et basses, sont bien encore assises sur le fin bord des trottoirs ; mais on voit percer ça et là, sous l'arcade des nouvelles barrières et dans le fouillis des cheminées monumentales, les toits à tourelles de constructions plus sveltes et plus modernes.

Les dieux s'en vont !

Bref, mon pauvre Edgar, le cadre de nos premières impressions n'est plus du tout le même.

Ce que nous avons appris à aimer ensemble nous quitte.

Ce qui a fait la gaieté ou la poésie de notre printemps s'efface.

Le passé non seulement n'est plus, mais encore les derniers vestiges qu'il avait laissés derrière lui, comme une traînée

d'ombre ou de soleil, s'oblitèrent rapidement.

C'est pour cela que j'ai écrit ces pages.

C'est pour cela que j'ai écrit ces pages, où tu verras revivre quelques-unes de nos années de jeunesse, à côté des physionomies pittoresques qui en ont égayé certains côtés un peu ternes parfois, et dont j'ai voulu, par reconnaissance – je parle des physionomies – rappeler le souvenir.

Il ne faut pas trop mépriser ces types bizarres.

La société serait bien plate, et son aspect bien monotone, si elle n'était pas un peu accidentée et comme bigarrée par ces excentriques personnages à panache polychrome qui en accentuent la variété des teintes, en brisent la tonalité trop persistante.

Du reste, si l'histoire des nations forme, pour celles-ci, un patrimoine précieux, les annales anecdotiques des peuples ont aussi leur importance.

Mieux que la chronologie des grands événements, quelquefois, elles affirment le caractère d'une race, et donnent le secret de certains problèmes sur lesquels se heurte souvent la sagacité de ceux qui ont le plus consciencieusement étudié l'humanité, et médité sur ses inconséquences apparentes.

Loin de moi, cependant, l'ambition de poser à l'historien.

Au contraire – et je désire que le lecteur note bien ceci – on ne doit pas attendre de ces monographies une exactitude historique trop scrupuleuse.

J'ai dessiné mes personnages tels que je les ai vus, ou tels qu'on me les a racontés, sans m'inquiéter de l'absolue vérité des

détails.

Pour moi, il est de peu d'importance que tel individu soit né ou mort dans une paroisse ou dans une autre, quelques années plus tôt ou quelques années plus tard.

Si les portraits sont ressemblants, les accessoires peuvent être plus ou moins fidèles, sans gâter le tableau.

Ne pas chercher la petite bête !

Quand l'anecdote est bien en couleur, quand elle est dans la note du personnage, et surtout quand elle est amusante, que désirer de plus ?

Lorsque je rapporte ce que j'ai vu, je le fais avec autant de fidélité que ma mémoire peut me le permettre ; et si ce qu'on m'a raconté me paraît vraisemblable, je le consigne de même, en y mettant le cachet probable, sans jamais me donner la peine – en matière de cette sorte ce serait du temps perdu – d'aller aux sources pour contrôler aucun détail.

Pourvu que la synthèse du modèle s'accuse bien en relief ; que le fond soit d'une nuance plus ou moins conforme à la vérité absolue, que nous importe, après tout ?

C'est là un point sur lequel il est bon de s'entendre avec le lecteur ; la précaution évitera peut-être une peine inutile à qui pourrait trouver, dans mes récits, matière à correction ou à contradiction.

Autre chose.

Si j'ai rangé mes Originaux et Détraqués sous l'étiquette générale de types québecquois, bien que plusieurs d'entre eux n'aient

jamais réellement habité Québec, c'est que, à tort ou à raison, pour toute la partie haute du pays – d'Ottawa à Trois-Rivières, et de Montréal à Saint-Jean – un Québecquois n'est pas précisément un homme domicilié dans la ville même de Québec, mais un habitant des environs.

Il lui suffit même souvent d'être né dans le bas du fleuve.

J'ai entendu dire plus d'une fois à Montréal : « C'est un Québecquois, il est de Rimouski. »

J'ai donc pris mes types, mon cher Edgar, non seulement dans la ville de Québec, mais aussi dans le district, – surtout à Lévis, où je suis né, et où nous nous sommes connus.

Cela n'était pas nécessaire, cependant, pour remplir le cadre de mon ouvrage.

J'aurais pu me restreindre aux limites de la bonne vieille ville, et trouver là ample matière à plus d'un volume du même genre.

Car, en fait de types originaux, je ne crois pas qu'il soit un endroit sous la calotte du ciel qui puisse se vanter d'en avoir produit un aussi grand nombre.

Je pourrais citer, par exemple, tel avocat, célèbre par ses saillies, jurisconsulte éminent, inférieur à personne au parquet, et qui, sorti de là, devenait le plus exécrable bohème qui ait jamais traîné ses loques et son ivresse à travers la création.

Tel médecin, excentrique dans ses habitudes, excentrique dans sa mise, excentrique chez lui, excentrique au dehors, savant remarquable, discoureur subtil, qui passa soixante ans de son existence à mystifier ses contemporains par des fumisteries de

carabins, quand il n'exposait pas ses jours, pour les soigner gratuitement, pendant les épidémies.

Tel autre citoyen riche et sérieux, instruit et distingué, qui resta fiancé plus de soixante ans, sans jamais manquer un soir la petite promenade à deux, pendant que les meubles achetés pour le ménage, soigneusement paquetés et ficelés, attendaient la noce au fond d'un grenier.

Tel opulent propriétaire-rentier, qui vivait de ce qu'il ramassait la nuit dans les seaux à détritus, et qui est mort dans une soupente où il se chauffait avec de vieux papiers recueillis aux abords des imprimeries.

Et ce marchand – intelligent sur tout le reste – qui n'entrait jamais dans une église, de peur que la voûte ne lui tombât sur la tête !

Et ce délicieux musicien, Français conduit chez nous par le hasard, qui dépensait en une nuit tout le produit d'un concert – les concerts étaient productifs à cette époque – et qui, le lendemain, empruntait un mouchoir pour aller le vendre, afin de se faire raser !

Et cet agent d'assurances qui croyait avoir perdu sa journée, et restait taciturne jusqu'au soir, quand il n'avait pas assisté à un enterrement le matin !

Et ce saint prêtre qui ne voulut jamais dire la messe, parce qu'il s'imaginait que l'évêque, en l'ordonnant, n'avait pas prononcé tous les mots sacramentels !

Et cet hôtelier qui – longtemps avant la légende de Sarah Bernhardt – a gardé, durant vingt ans au moins, dans sa

chambre à coucher, le cercueil qui devait le porter au cimetière !

Et ce célèbre prêteur d'argent qui, comme accompagnement à quatre orgues de Barbarie engagés pour la circonstance, jouait lui-même de la grosse caisse au mariage de sa fille !

Et enfin – pardon de faire un pareil méli-mélo – l'inénarrable Honoré, le roi des joyeux vivants, le prototype des bons garçons, l'intarissable robinet à plaisanteries, qui parlait latin comme un archevêque, et qui n'a jamais eu de rival, le coude sur la nappe, pour cligner un œil gaulois devant le petit verre cosmopolite !

J'en passe et des meilleurs.

Sans compter que… j'omets les vivants.

En fait d'originaux surtout – car il ne faut pas confondre ceux-ci avec les détraqués – la nomenclature québecquoise n'a pas de bout.

À quoi cela tient-il ?

Comment se fait-il qu'on ne rencontre pas ailleurs ces types étranges, ou, tout au moins, en semblable agglomération ?

Est-ce dans l'air ?

On le soupçonnerait.

Mais je crois plutôt à l'influence des milieux.

À la mode, un peu ; à la contagion, beaucoup.

Un centre restreint, toujours le même – par conséquent sujet à l'atavisme – reproduit souvent les mêmes figures physiques.

Pourquoi pas les mêmes figures morales ?

Et, quand la tendance morale est l'exagération dans les caractères, dans les vêtements, dans les accoutumances, dans les attitudes, dans les démarches, dans les propensions, pourquoi cette tendance ne se propagerait-elle pas et par l'hérédité et par le coudoiement – par l'atmosphère ambiante, si l'on veut ?

Quoi qu'il en soit, Québec n'est pas seulement une ville typique par sa position géographique, par sa situation topographique spéciale, par son site sans parallèle en Amérique, par son passé héroïque et légendaire, par son aspect physique et ses conditions morales exceptionnelles, c'est la patrie des originaux.

Qu'ils soient hommes d'esprit ou pauvres détraqués, c'est la patrie des originaux – c'est-à-dire de ceux qui sont quelqu'un, ce qui est plus rare qu'on ne le pense.

Plus que cela, quand elle ne leur donne pas naissance, on dirait qu'elle les attire par quelque influence mystérieuse.

Pour ne parler que des hommes d'esprit – dont quelques-uns planent déjà dans l'histoire – si Garneau naît à Saint-Augustin, Ferland et Fabre à Montréal, Routhier à Sainte-Thérèse, Legendre à Nicolet, et Buies on ne sait où ; Buies, Legendre, Routhier, Fabre, Ferland et Garneau sont morts ou mourront à Québec.

Et, plus que cela, si un homme de génie voit le jour à Saint-Lin, c'est pour aller briller au parlement comme député de Saint-Roch de Québec – une division électorale qu'on s'acharne (qu'est-ce que la politique ne peut pas faire ?) à nommer Québec-Est, bien qu'elle soit à l'ouest !

C'est incroyable, mais c'est cela.

Ce bon vieux Saint-Roch – un peu fou peut-être – mais où circulera et vibrera, toujours chaude et généreuse, la dernière goutte du sang chevaleresque que la France a légué à l'Amérique !

Mon cher Edgar, c'est parce que tu sais tout cela, que tu connais le décor, et que tu apprécies mes compatriotes avec plus de justice que ne le font un certain nombre des tiens, que j'ai pensé à te dédier mon petit ouvrage sans importance, je le sais, mais aussi sans prétention.

Puisses-tu ne pas avoir plus de répugnance à le feuilleter que je n'ai eu d'ennui à l'écrire.

Montréal, 15 août 1892.

L. F.

q

Chapitre 1

Pourquoi, lorsqu'on parle de Québec, est-on toujours porté à dire « la bonne vieille ville » ?
Cela n'est certainement pas dû à ses traditions guerrières et chevaleresques, ni à l'aspect grandiose de son site presque sans rival au monde – pas plus qu'à la physionomie quelque peu rébarbative que lui prêtent sa menaçante citadelle et sa longue ceinture de canons accroupis comme des dogues.

Cela n'est pas dû non plus à ses ruelles étroites et tortueuses, où les trottoirs ont l'air de se tasser le long des murailles pour

laisser passer les piétons sur la chaussée.

Non ; ce titre de « bonne vieille ville », qui réveille on ne sait quelle idée de bonhomie familière et douce, Québec le doit principalement aux mœurs patriarcales, pour ne pas dire à l'allure un peu surannée de sa population.

Nulle part ailleurs ne rencontre-t-on, si nombreux et si caractérisés, ces respectables citadins aux habitudes régulières comme un mécanisme de jaquemart, flottant dans ces longues redingotes aux basques pendantes, si fort en vogue il y a quarante ans, bons bourgeois cravatés à la polonaise, qu'on dirait descendus tout d'une pièce de ces moulures bronzées dont Plamondon encadrait ses toiles vigoureuses, et Théophile Hamel ses portraits aux fins coups de pinceau.

Nulle part, sur le continent, ne retrouve-t-on, relevées comme ici par une pointe de sans-gêne pleine de saveur, ces charmantes manières, quelque peu ancien régime, qui rappellent vaguement l'exquise odeur de vétusté enfermée au fond des tiroirs aux souvenirs.

Mais en réalité quelle différence entre le Québec d'aujourd'hui et le Québec d'il y a cinquante à soixante ans, par exemple !

Les vieux ne s'y reconnaissent plus.

C'est de leur temps, paraît-il, qu'on était patriarcal pour tout de bon dans la « vieille ville ».

Si vous le voulez bien, nous allons remonter ensemble jusqu'à cette époque lointaine, pour étudier le caractère d'un de ces bons types du Québec de jadis, type que la tradition a fait légendaire.

Chapitre 2

L'original s'appelait Jean-Baptiste Oneille.
Il cumulait les fonctions de bedeau de la cathédrale avec celles de barbier de l'évêché.
Ce double poste, il l'occupa successivement sous Mgr Plessis, sous Mgr Panet et sous Mgr Signaï, jusqu'à sa mort, – environ une cinquantaine d'années en tout.

Un peu à cause de son nom qui, pour la forme, ressemble à celui d'O'Neil, et peut-être aussi à cause de sa tournure d'esprit qui tenait beaucoup de ce qu'on appelle l'Irish wit, on a cru longtemps qu'Oneille était d'origine irlandaise.

Le Dictionnaire Généalogiquede Mgr Tanguay est venu démontrer, depuis, qu'Oneille était français et bien français.

Son père, Pierre Onel, – c'est l'épellation que donnent les anciens registres – perruquier, de Talmès, en Bourgogne, était venu s'établir dans le pays en 1753.

Jean-Baptiste était né trois ans après, et avait embrassé la profession paternelle, qu'il exerça toute sa vie à Québec, où ses bons mots, ses reparties, ses spirituelles saillies, ses fumisteries inoffensives et son inénarrable gaieté lui ont fait une réputation qui dure toujours.

Doué d'une vivacité d'esprit extraordinaire, et d'une originalité de caractère qu'accentuait encore la plus drolatique figure qui

se puisse imaginer, il fit les délices de plusieurs générations québecquoises, tant dans le clergé que dans le monde des laïques.

Partout où il se montrait, il était irrésistible.

Demandez à ceux qui l'ont connu, si Oneille a jamais été pris sans vert.

Ce Gaulois était en outre doublé d'un philosophe.

Nul n'a pris la vie plus allègrement que lui ; nul plus que lui n'a envisagé l'existence par son côté plaisant, dans la double acception du mot.

Jamais contrariété n'a su altérer sa bonne humeur ; jamais déconvenue, jamais malheur même – car l'infortune a quelquefois frappé à sa porte – n'a pu déconcerter la sérénité de son heureuse nature.

Le fait est qu'il ne fut jamais si amusant que sur son lit de mort.

On cite de lui je ne sais quelles centaines d'anecdotes plus ou moins désopilantes. Il y en aurait de quoi faire un volume.

Malheureusement la plupart sont trop lestes ou trop grasses pour pouvoir être rapportées ici.

C'est à peine si l'on peut signaler par-ci par-là quelques traits de cet esprit si prompt à la riposte, et si fécond en charges divertissantes.

Sa vie tout entière fut une plaisanterie perpétuelle.

En 1784, on le trouve marié à une excellente femme du nom de Thérèse Aide-Créquy, et habitant une maison située à l'extré-

mité supérieure de la petite rue Saint-François, aujourd'hui rue Ferlantd, ainsi nommée d'après l'éminent historien.

La noce – ce qui ne surprendra personne – n'avait été qu'une longue suite de drôleries.

Impossible, naturellement, de tout raconter.

À la lecture du contrat, le notaire lui-même dut renoncer à soutenir la réputation de gravité traditionnelle dans sa profession.

Ce fut un éclat de rire d'un bout à l'autre.

— Comment ! objectait Oneille du ton le plus sérieux du monde ; comment, vous dites « dans le cas où il y aurait des enfants ! » Ce doute me fait injure. Il y aura des enfants, monsieur le notaire. Mettez qu'il y en aura !

Après avoir signé, il passa la plume à sa future avec un gros soupir ; et quand celle-ci eut à son tour apposé sa griffe, il s'écria d'un accent désespéré :

— Me voilà donc condamné à m'ennuyer toute ma vie !

— Comment cela, mon ami ? s'écria la jeune mariée toute surprise.

— Dame, écoute : l'Évangile dit que les époux ne forment plus qu'un. Or, quand on n'est qu'un, on est tout seul ; et quand je suis tout seul, moi, je m'ennuie !

Dès les premiers jours de son ménage, le fin matois trouva le moyen d'éviter une corvée qui l'aurait fait pester au moins deux fois par semaine pour tout le reste de son existence.

— C'est aujourd'hui jour de marché, lui dit sa femme, un bon matin ; nous manquons de beurre, il faut aller en chercher, n'est-ce pas ?

— Volontiers, ma chère.

— As-tu de l'argent ?

— Jamais de la vie, c'est contre mes principes.

— Alors voici vingt-cinq francs en or (on comptait encore par francs à cette époque) ; tu feras changer.

— Parfait.

Et voilà le nouveau marié parti pour le marché, un panier au bras.

Dix minutes après, il rentrait en disant :

— J'en ai pris trois livres ; tiens, nous en avons pour longtemps.

— Très bien ; et la monnaie ?

— Quelle monnaie ?

— La monnaie des vingt-cinq francs donc !

— La monnaie des vingt-cinq francs ?

— Eh bien, oui, qu'en as-tu fait ?

— Ce que j'en ai fait ?

— Oui ; vas-tu parler !

— Je ne sais pas, moi… Je n'en ai rien fait… On ne m'en a pas remis…

— Comment ! tu n'as pas rapporté de monnaie ! Tu as donné un vingt-cinq francs tout rond pour trois livres de beurre ! Eh bien, c'est du propre. Plus que ça d'hommes d'affaires… Tu n'es pas près d'y retourner au marché, mon homme. C'est moi qui me charge de la besogne.

C'était tout ce que le farceur voulait.

Il baissa la tête d'un air confus, mais riant dans ses barbes, – fier d'avoir si bien réussi.

Sa femme – qui fit toujours le marché par la suite – répétait souvent :

— C'est bien étrange ; Jean-Baptiste est intelligent, tout le monde le dit. Eh bien, il ne sait pas compter l'argent ; jamais il n'a pu faire le marché.

La bonne dame avait sans doute épousé le bedeau de Québec pour ses autres qualités, mais à coup sûr elle ne l'avait pas aimé pour les charmes de sa personne.

Il était d'une laideur épique.

Non pas, il est vrai, de cette laideur repoussante qui unit la bassesse de l'expression à la hideur des traits ; mais de cette laideur comique, burlesque, qui attire les regards et provoque l'hilarité.

Il avait de petits yeux gris, bridés, louchant ou biglant à volonté, et si bien maîtrisés que souvent l'un des deux riait à vous faire éclater, pendant que l'autre pleurait à chaudes larmes.

Ses yeux, du reste, n'étaient pas seuls à posséder cette étrange faculté de rire et pleurer simultanément ; il en était de même pour son visage tout entier.

Quand il le voulait, d'un côté, c'était Héraclite, et de l'autre, Démocrite, et vice versa.

Au milieu de cette bizarre combinaison, s'épatait un nez retroussé comme le pavillon d'un cor de chasse, au-dessus d'une lèvre supérieure qui semblait s'allonger avec effort pour maintenir une position normale.

Ajoutons une perruque rouge queue de vache, hirsute, mal peignée, qui ne sut jamais tenir en place ; et l'on aura une légère idée des attraits physionomiques de notre héros, au moins sur ses vieux jours.

J'ai dit que cette perruque était rousse ; entendons-nous, elle ne le fut pas toujours.

Dans cette circonstance, elle changea de couleur.

Oneille – comme perruquier la chose lui était facile – apparut un dimanche à l'église avec une perruque d'un beau noir de jais.

— Tiens, fit Mgr Panet, après l'office, vous avez bien rajeuni, maître Oneille ! Vous voilà avec des cheveux noirs ; j'ai eu peine à vous reconnaître.

— Hélas ! Monseigneur, répondit Oneille d'un air triste, je suis en deuil !

En effet, il avait perdu sa mère.

Les fermiers, qui à cette époque venaient vendre leurs denrées sur la place de la cathédrale, étaient surtout l'objet de ses mystifications.

Dieu sait quelles incommensurables couleuvres son aplomb sans pareil fit avaler à leur naïveté !

Un jour, l'un d'eux s'approche de lui :

— Connaissez-vous M. Oneille, le bedeau ?

— Comment donc, c'est mon meilleur ami.

— Vrai ? Y paraît qu'il est ben drôle, c'pas ?

— Drôle ! Y a pas de singe pour le battre.

— Sac à papier ! que je voudrais t'y ben voir c't'homme-là !

— C'est facile, je peux vous le montrer tout de suite.

— Dites-vous ça pour tout de bon ?

— Beau dommage ! Vous avez votre voiture ? J'ai affaire au faubourg ; conduisez-moi, vous le verrez tant que vous voudrez.

Et les voilà partis parcourant la ville en tous sens, Oneille faisant arrêter la voiture à chaque instant pour entrer dans les magasins, hélant celui-ci, causant avec celui-là, – tuant le temps à petites étapes.

Il avait dit à son conducteur avant de partir :

— Tâchez de le reconnaître : je vous laisserai deviner.

Mais le malheureux ne devinait pas, on sait pourquoi.

En revanche il guidait son cheval d'une main, et de l'autre se tenait les côtes.

Cependant le temps avançait.

— Sac à papier, dit-il en désespoir de cause, est-ce que nous le verrons pas ben vite, vot' monsieur Oneille ?

— Mais sapristi, vous êtes bien exigeant ; voilà deux heures et demie que vous le regardez.

— Où ça ?

— Ici ! c'est moi. Vous ne feriez pas fortune à deviner, vous !

On n'a pas besoin de se demander si le bon habitant faisait une tête.

— C'est égal, disait-il, quelques instants après, à ceux qui lui demandaient ce qu'il était devenu pendant tout ce temps ; c'est égal, j'ai perdu une matinée, mais j'ai ben ri pour trois mois.

q

Chapitre 3

Autre anecdote.
— M'indiqueriez-vous où je pourrais acheter du son ? lui demande, dans une autre occasion, un paysan à l'air niais, qui avait une poche à la main.

— Du son ? fait Oneille avec empressement ; vous ne pouviez pas mieux tomber, j'en vends.

— Vous en vendez ?

— Vous l'avez dit.

— Du bon ?

— J'en ai de plusieurs qualités ; venez voir.

Et les voilà, l'un devant l'autre, à grimper les escaliers en spirale du clocher à lanternes de la vieille cathédrale.

— Diable ! geint le campagnard tout essoufflé, vous le mettez ben haut, vot'son !

— Je le tiens à l'air, ça l'empêche de moisir.

Et le pauvre naïf montait toujours en grommelant :

— Aller remiser du son à c'te hauteur-là ! Ces gens de la ville ont des idées…

Enfin, l'on atteint la cage du carillon.

— Ouf !… fait le paysan à bout d'haleine.

— Tenez, mon ami, dit Oneille, en faisant tinter le battant d'une des cloches. Voici du son de différents prix, choisissez. J'en vends à tous les baptêmes et à tous les enterrements.

L'histoire ne nous dit pas lequel des deux dégringola plus vite les escaliers ; du blagué ou du blagueur.

Une autre fois, comme Oneille se promenait à l'entrée de la ruelle qui conduit au parloir du petit séminaire, un autre habitant, qui n'avait pas l'air d'avoir inventé la corde à tourner le vent, l'aborde en lui disant, le chapeau à la main :

— Respect que j'vous dois, Monsieur, pourriez-vous pas me dire par éous, qu'on rentre au suminaire ?

— Vous avez envie de faire vos études ? lui demande Oneille.

— Non, Monsieur, pas directement ; je voudrais tant seulement voir mon neveu, un p'tit Bolduc de Beauport.

— Ah ! vous êtes l'oncle du petit Bolduc de Beauport !

— Oui, Monsieur ; vous le connaissez p'têt'e ben ?

— Si je le connais ! Je suis le bedeau de la cathédrale : j'ai aidé à le recevoir prêtre dimanche.

— Il est reçu prêtre ! C'est pas possible.

— Pourquoi pas ?

— Mais il vient d'entrer ; y commence.

— Ça ne fait rien, ça ; vous savez pas qu'ils font faire les études à la vapeur maintenant ?

— Tout de bon ?

— Eh ! oui… par la steam… C'est une nouvelle invention américaine. Il n'y a rien de plus drôle. On vous déniaise un petit habitant de Beauport en quelques tours de roues.

— Vous blaguez !

— Ma parole d'honneur ! Une machine rare, allez !

— Vous avez qu'à voir !

— Vous voudriez la voir ?

— Ma foi, c'est pas de refus. Y font-y payer pour ça ?

— Pour voir la machine, non ; mais pour passer dedans, ça coûte quelque chose.

— Ça me surprend point. Ils ont-y essayé ça sur les grandes personnes ?

— Oui, mais il paraît que c'est pas fameux pour la santé.

— Comment ça ?

— Eh bien, la semaine dernière, ils ont déniaisé un habitant de Saint-Gervais ; et le lendemain il a fallu aller chercher le docteur Painchaud.

— Pourquoi donc ?

— Il avait attrapé le torticolis à lire dans les astres.

— Tiens, tiens… pas accoutumé !

— Justement.

— Eh ben, mon cher Monsieur, fait le brave homme, vous me croirez p'têt'e pas, mais, à la peine d'être ben malade moi étout, je donnerais la moiquié de ma terre pour me faire… pour me faire… instruire de c'te façon-là, moi.

— Vous n'avez pas besoin de ça, vous ; vous me paraissez à votre aise…

— C'est vrai que j'ai de quoi ; mais, je peux ben vous le dire, à vous, là : si j'étais tant seulement assez instruit pour lire dans le P'tit Albert, comme j'en connais, j'aurais de l'argent, tenez ! de l'argent… pour vous en donner, quoi !

— Vraiment ? c'est une idée, ça, fait Oneille sur le ton du plus haut intérêt : vous n'êtes pas plus bête que vous en avez l'air, vous… Eh bien, écoutez ; c'est pas de mes affaires, mais je ne veux pas que vous manquiez cette chance-là. Je vais vous conduire chez le directeur. Vous m'excuserez si j'entre pas : nous avons eu quelque chose ensemble dernièrement. Mais vous vous arrangerez bien avec lui : il ne jure que par les gens de Beauport.

On se figure l'ahurissement du brave directeur – M. l'abbé Gingras – en présence de cet homme qui, cinq minutes après, lui parlait du « p'tit Bolduc reçu prêtre dimanche, d'invention américaine, d'un habitant de Saint-Gervais malade du torticolis et des mouvements à steam du suminaire ».

Cette fois, l'on n'attendit pas jusqu'au lendemain pour faire venir le docteur Painchaud.

q

Chapitre 4

La causticité d'Oneille n'épargnait guère plus les augustes personnages avec qui ses fonctions de figaro, de « barbier apostolique », comme il s'intitulait volontiers, le mettaient en rapports aussi intimes que journaliers.

Il les servait souvent à la jocrisse, et montait tout aussi bien une scie à un prince de l'Église qu'à un cocher de la place.

En premier lieu, il était maître partout.

— Mais je suis dans mon évêché, en somme ! lui disait un jour Mgr Panet impatienté.

— Et moi, s'écriait Oneille, est-ce que je n'y suis pas, dans votre évêché ?

— Je viendrai un peu plus tôt demain matin, n'est-ce pas ? demandait-il un jour à Mgr Plessis, qui venait d'éprouver un cruel désappointement, et qui, contre son habitude, le laissait un peu trop voir.

— Pourquoi donc ? fait l'évêque.

— Dame, Monseigneur, quand les visages sont plus longs, il faut un peu plus de temps pour les raser.

Un beau matin, pendant qu'il rendait ce service à Mgr Signaï, un domestique entre :

— Une dame désirerait voir Monseigneur.

— Je n'y suis pas !

— Dites que Monseigneur est dans ses absences, fait Oneille.

Le mot était piquant, car le bon archevêque passait alors pour connaître un peu les infirmités de l'âge.

Le fait est que les hardiesses du vieux bedeau, bien que sans méchanceté réelle, frisaient quelquefois terriblement l'impertinence.

Voici une de ses dernières malices à l'adresse du même Mgr Signaï, qui dut la subir sans se plaindre sous peine de coiffer le bonnet.

— Si vous ne voyez pas cela, lui avait dit le vieil évêque, c'est que l'âge vous affaiblit la vue.

— Hélas ! Monseigneur, répondit Oneille, il n'y a pas que ma vue, qui se détériore en vieillissant. Tenez, tout le monde ne se rend probablement pas compte de ça comme un bedeau, mais plus je vieillis, moi, plus je m'aperçois que je deviens bête.

Oneille avait si bon cœur, au fond, et il était en outre si bien passé à l'état de vieille institution, qu'on ne pouvait s'empêcher de lui manifester beaucoup d'indulgence.

On lui pardonnait tout.

Un jour, il faisait voir au directeur du séminaire, le même M. Gingras dont j'ai parlé plus haut, toute une famille de petits cochons qu'il élevait dans sa cour, en dépit des règlements municipaux.

— Mais, lui fit remarquer le bon prêtre, votre auge est trop petite, maître Oneille ; c'est à peine s'ils peuvent manger quatre là-dedans.

— Je le sais bien.

— Mais vous en avez cinq !

— Eh dame, ils feront comme au séminaire : pendant que les autres mangeront, il y en aura un qui fera la lecture spirituelle.

Et le vieux prêtre de sourire à la malice.

Au surplus, si l'on se fâchait, vite un mot pour rire, et les mécontents désarmaient tout de suite.

Une fois, pourtant, la disgrâce faillit être sérieuse.

Avouons qu'il y avait de quoi.

C'était un jour de Pâques.

Rien de solennel comme une cérémonie pontificale dans la cathédrale de Québec.

Cette nef élevée, où la voix des orgues roule si majestueusement ; ce vaste chœur où la pompe épiscopale se déploie avant tant d'éclat ; cet autel surmonté d'un baldaquin aux proportions et à l'aspect si magistralement imposants, tout contribue à produire un effet avec lequel on ne se familiarise pas.

Qu'on le demande aux habitués.

Ce jour-là, le coadjuteur, Mgr Turgeon, officiait, et l'archevêque, Mgr Signaï, occupait le trône archi-épiscopal.

Jean-Baptiste Oneille, en grand uniforme chevronné d'or et bordé de rouge, était assis dans le bas chœur, près du pain bénit, portant à la main, aussi gravement que possible, le traditionnel pedumà viroles d'argent.

Tout à coup – je ne sais plus à quel moment du service divin – voilà l'enfant de chœur le plus rapproché d'Oneille qui se met à bâiller.

Puis son voisin.

Puis un autre.

Puis un autre…

Enfin, voilà une longue rangée de petites bouches démesurément ouvertes sur toute la ligne.

Qui voit bâiller bâille.

L'épidémie traverse le chœur, gagne les rangs plus élevés, envahit les stalles.

Les séminaristes bâillent.

Les vieux prêtres bâillent.

L'archevêque lui-même – ô scandale ! – bâille sous son dais à se décrocher la mâchoire.

Ce n'est pas assez.

On se met à bâiller dans la nef ; et la maladie, se propageant d'un banc à l'autre, s'empare de tous les assistants.

Les chantres de l'orgue eux-mêmes ne peuvent plus ouvrir la bouche que pour bâiller.

C'était Oneille – il était si curieux à voir que tout le monde le regardait – qui avait donné le signal de ce bâillement général, et qui recommençait aussitôt que la contagion nerveuse faisait mine de décroître.

Quand on s'en aperçut, les uns rirent beaucoup ; mais Mgr Signaï ne le prit pas si gaiement.

L'archevêque indigné conclut sa verte semonce au coupable en lui défendant de jamais « remontrer sa face devant lui ».

Le lendemain, à l'heure de sa toilette, le prélat vit apparaître un être étrange, qu'il ne reconnut pas d'abord, et qui lui faisait des saluts grotesques.

Oneille avait tourné sa perruque, noué sa cravate, et passé son habit sens devant derrière, et, dans cet accoutrement saugrenu, se présentait à reculons, son rasoir et son pinceau à barbe à la main, se conformant à l'ordre qui lui avait été signifié de ne pas montrer sa face devant l'archevêque.

L'apparition était si cocasse, que celui-ci fut pris de fou rire, et rendit ses bonnes grâces au spirituel bedeau.

q

Chapitre 5

Comme on le pense bien, l'esprit d'Oneille n'était pas moins intarissable dans son atelier de coiffeur.
Un de ses clients arrive un matin, très pressé :
— Père Oneille, dit-il en entrant, pouvez-vous me raser en un temps et deux mouvements ?

— Ça dépend, répond le vieux ; pourvu que vous me laissiez prendre le temps pour faire les mouvements.

Le lendemain, c'est un jeune blanc-bec dont les joues s'estompent à peine d'un duvet de pêche, qui lui demande le prix d'une barbe…

Oneille le fait asseoir, lui enveloppe le cou d'une serviette, lui passe le blaireau plein de mousse blanche sous le nez, promène rapidement son rasoir sur le cuir, puis s'assied, prend une gazette et s'absorbe.

— Eh bien, fait le jeune étourneau, que faites-vous là ?

— Vous le voyez, je lis.

— Et ma barbe ?

— Parbleu, j'attends qu'elle pousse.

Il se faisait beaucoup d'inhumations, autrefois, dans le sous-sol des églises, et les fidèles qui fréquentaient la cathédrale de Québec se demandaient, depuis un certain temps, si cela ne pouvait pas avoir quelque effet antihygiénique.

On s'imaginait même sentir des émanations cadavériques, et les nombreuses plaintes qui arrivaient aux oreilles des autorités provoquèrent une enquête.

Naturellement le bedeau fut appelé à donner son témoignage, et on lui fit subir un interrogatoire pressant ;

— Avez-vous jamais senti quelque odeur dans l'église ? lui demanda-t-on.

— Des odeurs dans l'église ? oh ! oui, Monsieur !

— Quelle espèce d'odeurs ?

— Ah ! Monsieur, pas toujours de l'encens, allez.

— D'où cela semblait-il venir ?

— Cela semblait venir de par en-bas, Monsieur.

— Avez-vous senti cela souvent ?

— Oh ! oui, Monsieur, surtout le dimanche et les jours de grand-messe.

— Qu'en concluez-vous ?

— J'en conclu que ces odeurs-là viennent bien plus des vivants que des morts !

Comme c'étaient les élèves du petit séminaire qui servaient les messes à la cathédrale, quelques-uns d'entre eux, pour se donner des airs, s'aventuraient parfois à plaisanter le vieux bedeau.

Mal leur en prenait la plupart du temps.

Un de ces jeunes gens voulut un jour tenter la partie.

— Dites donc, père Oneille, hasarda-t-il, pourriez-vous bien me dire quelle est la différence entre des œufs au persil et un bedeau à perruque ?

— Ah ! ça, mon ami, fait le bonhomme en se grattant l'oreille, c'est bien embarrassant ce que tu me demandes là. Allons, explique-toi, je jette ma langue aux chiens.

— Eh bien, reprend le potache triomphant, des œufs au persil font une omelette, et un bedeau à perruque fait un homme laid.

— Tiens, tiens, ça n'est pas bête du tout, ça. Mais, à mon tour, petit. Sais-tu la différence qu'il y a entre un érable bien entaillé et un collégien mal appris ?

— Non !

— Je sais, moi, dit maître Oneille. Écoute : un érable bien entaillé dégoutte jusqu'à l'été ; et un écolier polisson dégoûte… jusqu'au bedeau.

J'ai connu cet élève, qui fut plus tard homme politique éminent, et même lieutenant-gouverneur quelque part.

Il m'a affirmé n'avoir jamais eu l'envie de recommencer.

J'ai dit, au début, qu'Oneille était un Gaulois doublé d'un philosophe.

Le trait suivant en donnera la preuve.

Un soir d'hiver, le tocsin – seul avertisseur à incendies du temps – appela les pompiers rue Saint-François.

La maison d'Oneille flambait.

— Le feu est chez Oneille ! criait-on, allons lui porter secours !

On le trouva à l'entrée de la rue, les bras croisés, et qui regardait en souriant les tourbillons de flamme et de fumée monter vers le ciel.

— Mais ce n'est donc pas chez vous qu'est le feu, père Oneille ?

— Si.

— Mais vous n'avez pas l'air de vous en occuper…

— Moi, ça m'est bien égal ; il n'y a que ma femme…

— Qui se désole ? Certes…

— Pas du tout, ça lui fait plaisir.

— Ah bah !

— Parole d'honneur ! les punaises l'embêtaient depuis longtemps, ça règle l'affaire.

Or celui qui prenait les choses avec ce stoïcisme bon enfant perdait, ce soir-là, à peu près tout son petit avoir.

Le brave homme a d'ailleurs, comme je l'ai dit plus haut, badiné jusqu'au seuil de l'éternité.

q

Chapitre 6

L'année 1832 fut lugubre à Québec. On l'appelle encore, dans les souvenirs populaires, « l'année du grand choléra ».
Durant deux mois, la terrible épidémie décima la population et porta la panique à son comble.

Les victimes – des centaines par jour – s'affaissaient dans les rues, et succombaient après quelques heures de souffrances épouvantables.

On charroyait les cadavres à pleins tombereaux.

Presque aucuns de ceux qui étaient frappés n'en réchappaient.

Or le pauvre bedeau eut beau narguer le sort et la malchance, le fléau l'atteignit et le réduisit bientôt à la dernière extrémité.

Son confesseur ordinaire se trouvant absent, on courut à l'évêché mander un autre prêtre pour lui administrer les sacrements.

Ce fut à qui n'irait pas – non point qu'on craignît la contagion – mais chacun avait peur de ne pouvoir garder son sérieux pour la circonstance.

Enfin, un jeune prêtre du nom de Carrier – qui fut plus tard curé de la Baie-du-Febvre et joua un certain rôle dans les événe-

ments de 1837 – accepta la tâche, et se rendit auprès du moribond, qui se tordait dans des crises atroces.

— Allons, mon pauvre frère, lui dit-il, vous allez probablement paraître devant Dieu ; êtes-vous bien résigné à mourir ?

— Oh ! oui, il y a assez de soixante et seize ans que je vois la lune du même côté.

— Eh bien, il faut vous préparer du mieux possible. Vous avez la foi, je suppose…

— Oh ! oui, mon père, soupira le mourant… et même vous pourriez mettre une syllabe de plus sans mentir.

— Bien ; alors je vais vous administrer le sacrement de pénitence et l'extrême-onction…

— L'ordre et le mariage, si vous voulez ; dépêchez-vous.

— Eh bien, reprit le prêtre, vous allez d'abord m'ouvrir votre âme…

— Ça ne sera pas difficile, j'ai déjà le corps à l'envers.

Le pauvre abbé suait à grosses gouttes, et se tenait à quatre pour ne pas éclater.

Enfin, après avoir, tant bien que mal, entendu la confession du malade, il lui présenta la communion en lui disant :

— Maintenant, mon cher frère, vous allez recevoir le corps et le sang de Notre-Seigneur…

— N'oubliez pas la Sainte-Vierge ! fit le vieillard d'une voix faible comme un souffle.

Le jeune prêtre n'y put tenir plus longtemps.

Il se hâta d'administrer le patient, et s'enfuit.

L'infortuné bedeau avait pour intime, M. Faucher de Saint-Maurice, l'aïeul de l'éminent écrivain.

Quand l'excellent homme eut appris la maladie de son camarade, il accourut.

— Allons donc, mon pauvre vieux, dit-il en entrant ; il paraît que ça ne va pas ?

— Au contraire, mon ami, au contraire : ça va trop !

— Il faut prendre courage, dis donc.

— Oui, je fais des efforts.

— Toutes tes affaires sont arrangées ?

— Elles n'ont jamais été mieux liquidées, mon ami !

Impossible de le faire sortir de là.

Oneille se rétablit cependant.

Il ne mourut que quatre ans plus tard, en 1836, à l'âge de quatre-vingts ans et quelques jours.

Une heure ou deux avant sa mort, qu'on ne croyait pas si prochaine, sa fille s'offrit de lui faire la barbe : il aimait à se sentir la figure nette.

— Laisse donc, dit-il, chère enfant ; le bon Dieu sait bien que les cordonniers sont toujours les plus mal chaussés.

Sa dernière parole fut un mot de profonde philosophie :

— Je ne vous dis pas adieu !

q

Chapitre 1

L'arrivée du prince de Galles à Québec, en août 1860, fut l'occasion de grande liesse.
Les drapeaux flottaient à toutes les hampes.
Les rues étaient brillamment pavoisées.

Et, dans le port – de la pointe de Sillery à Indian Cove – du haut des mâts et le long des drisses, des milliers d'oriflammes et de banderoles de toutes couleurs se déployaient dans la brise et miroitaient au soleil, – qui était superbe.

Les campagnes environnantes avaient donné la main à la ville ; et, sur les quais, les parapets et les terrasses, de tous les points culminants à la fois, une foule énorme se pressait, impatiente de contempler le jeune et sympathique héritier de la couronne d'Angleterre.

De longues files d'uniformes rouges se rangeaient en haies le long des rues.

Des escouades de cavalerie galopaient de ci et de là, avec de grands cliquetis de ferrailles.

D'un bastion à l'autre, des appels de clairons s'entrecroisaient avec le roulement des tambours et les éclats joyeux des fanfares

lointaines.

Tout à coup, les quarante canons de la citadelle et de la grande Batterie tonnèrent ensemble, en même temps qu'un immense hourrah, poussé par cinquante mille poitrines, saluait le pavillon de l'escadre royale, qui venait de doubler la pointe de l'île d'Orléans.

La scène fut grandiose.

Les cuivres retentissaient ; les cornets à vapeur faisaient rage de toutes parts ; les cloches sonnaient en branle ; tout ce qu'une ville en rumeur peut fournir de clameurs et de bruits divers éclatait en fracas strident, ou se prolongeait en grondements sourds, dominés de seconde en seconde par la voix mâle des canons.

Le gros de la foule s'était naturellement porté aux abords du débarcadère et dans la côte de la Montagne, par où le brillant cortège devait passer.

C'est dans ce dernier endroit surtout qu'ondulait le flot le plus bruyant et le plus bariolé.

Là surtout grouillait le populaire endimanché, – tous ceux qui n'ont peur ni des poussées ni de la cohue, la multitude rieuse et folle.

C'était un spectacle unique que cet entassement compact de têtes groupées en amphithéâtre, et que partageait en deux masses bien tranchées un espace maintenu libre par deux lignes de baïonnettes serpentant du haut en bas de la longue pente.

Au premier coup de canon, toute cette houle de têtes joyeuses s'était ébranlée dans une formidable acclamation ; mais au fur et

à mesure que les gros cuirassés entraient majestueusement dans le port, le premier enthousiasme faisait place à une impression plus solennelle, et des murmures confus comme le bruit des vagues succédaient de temps en temps à la frénésie des vivats.

Pendant une des accalmies un étrange incident se produisit.

Un vieillard à cheveux blancs, hérissé, sale, déguenillé, avait réussi à rompre les lignes et descendait la côte entre les deux haies de soldats, l'œil féroce et la main armée d'un énorme gourdin qu'il brandissait d'un air farouche.

À cette vue, un éclat de rire colossal, inouï, se fit entendre.

Puis un cri plus délirant encore retentit d'un bout à l'autre de la montée :

— Grelot !...

Impossible de raconter ce qui suivit.

Ce fut un hourvari, un brouhaha indescriptible.

Le vieux vagabond, poursuivi par les cavaliers chargés de maintenir la consigne, zigzaguait d'un côté de la rue à l'autre, montrant le poing, battant l'air de son gourdin, tantôt poussant des hurlements de défi, tantôt courbant le dos sous la huée.

— Grelot ! Grelot ! Grelot ! criait-on.

Et le malheureux, étranglé de fureur, l'écume aux lèvres, descendait toujours, essoufflé, suant, clampinant, buttant, et lançant à droite et à gauche je ne sais quelles malédictions qui se perdaient dans les rires de la masse et les cris de :

— Grelot ! Grelot !

Enfin le misérable, épuisé et à bout d'haleine, trébucha sur un pavé, et tomba sur ses genoux…

Les cris redoublèrent :

— Grelot !…

J'étais sorti du collège quelques semaines auparavant.

Ce fut là ma première expérience sérieuse des choses de la vie.

La même population, au même moment, sans passion ni méchanceté, saluant par des acclamations enthousiastes un jeune étranger, beau, heureux, fêté, choyé, tout-puissant, et poursuivant de ses avanies un pauvre vieillard privé de raison, déshérité de tout, pliant sous le fardeau des tristesses de ce monde, – mourant de faim peut-être !

J'en ai gardé un souvenir ineffaçable.

q

Chapitre 2

L'individu qui venait d'interrompre la fête publique, en créant cette diversion, était un étrange original bien connu de tout Québec, dont il a fait la gaieté durant plus d'un demi-siècle.
Qui de ma génération ne s'en souvient pas ?

Qui ne l'a pas un peu taquiné ?

Il s'appelait Langlois – Michel Langlois – de son vrai nom ; mais nombre de Québecquois, de ses voisins même, l'ont tou-

jours ignoré.

Tout le monde l'appelait Grelot, simplement Grelot.

Et cela suffisait : il était connu.

Comment ce burlesque sobriquet lui avait-il été appliqué ? Cela se perdait dans la nuit des temps et dans l'incertitude des suppositions.

Probablement comme tous les autres sobriquets. Un hasard vous l'attire ; vous vous en fâchez, et vous en voilà affublé pour le reste de vos jours.

On raconte qu'un dimanche, en sortant de l'église du faubourg Saint-Roch, sa paroisse, Michel Langlois, qui était alors un jeune homme de bonne mine et de moyens, paraît-il, fit la remarque, sur un ton de mécontentement assez naturel, qu'un maladroit venait de lui froisser son haute-forme, – un castor tout neuf.

Que diable ! tout le monde n'a pas la patience d'un ange.

— Satané grelot ! dit-il, il a bossué mon chapeau !

Pourquoi grelot ? on n'en sait rien.

Cette expression lui était peut-être venue sur les lèvres, à son insu, sans avoir dans son esprit aucune signification spéciale.

Il l'avait sans doute laissé échapper d'une manière inconsciente, sans y attacher aucune portée injurieuse.

Il avait dit grelot, comme il aurait dit toute autre chose.

Mais il avait dit grelot.

Et ce mot-là devait peser d'un poids terrible sur sa destinée.

Grâce à lui, le jeune homme respectable et bien mis, plein de force et d'espérance, qui l'avait prononcé, vit tout s'écrouler autour de lui.

Il manqua sa carrière, perdit sa fortune et même son nom, traîna durant soixante ans une existence de paria, et mourut fou.

Voici ce qui était arrivé.

Un gamin – il y en a toujours dans ces circonstances-là – qui avait entendu l'exclamation malencontreuse, frappé de la consonance des mots grelot et chapeau, se mit à fredonner, sans malice, mais sur un ton quelque peu gouailleur :

Satané grelot !

Qu'a bossué mon chapeau !

Satané grelot !

Qu'a bossué mon chapeau !

Michel, qui n'était pas d'humeur à goûter la plaisanterie, se fâcha, interpella le gamin, voulut lui imposer silence.

Ce fut bien pire.

L'incident tourna en charivari.

Les gamins – d'autres étaient venus à la rescousse – chantaient à tue-tête :

Grelot ! Grelot !

T'a bossué mon chapeau !...

Après les enfants, d'autres vinrent.

Les loustics de tous les âges s'en mêlèrent.

On ne chantait plus : « T'a bossué mon chapeau ! » on criait Grelot tout court :

— Grelot ! Grelot ! Grelot ! sur tous les tons et dans toutes les clefs, avec des accents suraigus de soprano et des ronflements de basse-taille, soutenus par un concert de glapissements, de miaulements et de hurlements sans nom.

Michel fut ramené chez lui par des personnes charitables, les vêtements en désordre, le chapeau fatal sur les yeux, et dans un état d'exaspération qui le retint trois jours au lit.

C'est là l'histoire qu'on racontait.

q

Chapitre 3

Après un pareil esclandre, le jeune homme fut longtemps sans se montrer en public.
Sa fierté humiliée, unie à une timidité naturelle, lui fit éviter même ses connaissances les plus intimes.

Il ne sortit que le soir, choisissant de préférence les rues désertes, glissant le long des murs, évitant les passants.

Ces allures insolites achevèrent ce que la scène de l'église avait commencé.

Des gavroches le suivirent en l'appelant : Grelot.

Il eut la mauvaise inspiration de s'emporter de nouveau.

Cela fit rire, et les cris redoublèrent.

Le pauvre diable rentrait chez lui dans des colères folles, ne sachant où donner de la tête :

— J'en tuerai quelqu'un ! grondait-il entre ses dents.

Québec n'a jamais été une ville affairée ; elle l'était encore moins dans ce temps-là qu'aujourd'hui.

Bientôt le malheureux Langlois fit les frais de l'amusement général, et devint le souffre-douleur de tous les désœuvrés.

Les cochers de place, les flâneurs qui baguenaudaient au coin des bornes, les commis debout aux portes des magasins, les soldats de la garnison, les élèves du petit séminaire, les enfants des écoles, ne pouvaient le voir passer sans crier, ou tout au moins murmurer l'ironique sobriquet, qui se répétait de bouche en bouche, parcourant la rue comme une traînée de poudre.

Alors c'étaient des accès de rage, des fous rires épileptiques, les femmes aux fenêtres, le diable dans le quartier.

À un moment donné, on entendait tout à coup des cris lointains, des tempêtes d'invectives, mêlés à des éclats de gaieté extraordinaire.

— Voilà Grelot ! s'écriait-on.

Et petits garçons et petites filles, badauds et curieux, de se précipiter sur les trottoirs, gravissant les côtes ou dégringolant les escaliers pour aller prendre part à la fête.

Et le tohu-bohu grossissait, grossissait toujours, plus tumulteux et plus hostile, autour du malheureux énergumène, qui s'épuisait en efforts d'un comique inouï pour se venger au moins sur ceux qui pouvaient se trouver à sa portée.

La masse des criailleurs se tenait généralement à distance suffisante pour éviter les coups ; mais quelquefois – le hasard a de ces justices – la poussée de la foule jetait les plus agressifs sous la main de l'homme aux abois, dont la force et la colère devenaient alors réellement dangereuses.

Souvent aussi, il rusait.

Il faisait semblant de ne rien entendre, marchait droit devant lui sans retourner la tête ; puis, quand il jugeait le moment venu, il exécutait une brusque volte-face, et fondait sur les plus rapprochés.

Alors – comme la badine de l'élégant avait fait place à une terrible canne de quatre pieds de long armée à l'extrémité inférieure d'un clou en fer forgé capable d'étriper un bœuf – malheur aux imprudents qui s'étaient avancés trop loin !

Plus d'un eut à s'en repentir.

On cite même un nommé Vaillancourt qui en fut quitte pour un œil crevé ; et – disons-le au crédit de l'humanité québecquoise – personne ne perdit grand temps à le plaindre.

Grelot – nous pouvons bien le désigner par le seul nom sous lequel il fut connu – possédait un vocabulaire d'interjections absolument renversant.

Il avait à son service une série de blasphèmes à faire dresser les cheveux.

Ses imprécations étaient homériques.

On aurait dit qu'il s'en faisait des provisions avant de sortir de chez lui.

Tout le répertoire injurieux de la zoologie et de la démonologie, tous les monstres de la création et tous les diables de l'enfer étaient mis à contribution.

Il dévidait cela comme un chapelet, à flot, à torrent, d'une voix de stentor, sans prendre haleine, jusqu'à épuisement de poumons et déchirement de larynx…

q

Chapitre 4

Des années passèrent ainsi.
Pas besoin de se demander si le pauvre diable vieillissait vite. À quarante ans, il avait la tête d'un octogénaire.
Ses accès de fureur s'étaient compliqués d'une étrange manie.

À force d'être persécuté de cette façon, il arriva un temps où l'on aurait dit que le misérable ne pouvait plus se passer de ses persécuteurs.

Il semblait les rechercher pour mettre leur méchanceté de fumistes au défi.

Il affectait de fréquenter les places publiques, ne manquait jamais de se montrer surtout les jours de marché.

Dès le matin, on l'apercevait arpentant le trottoir en face des halles, devant le portail des églises, l'œil au guet et l'arme au bras comme une sentinelle à sa guérite, la démarche provocatrice.

Les étrangers même, qui n'avaient jamais vu l'original, ne pouvaient s'empêcher de retourner la tête.

C'en était assez.

— T'as envie de le dire, toi, mon pendard ! s'écriait le fou en levant sa terrible canne. Oui, tu ris, t'as envie de le dire, je le sais !… Eh ben, dis-le donc, visage de réprouvé !… Toi aussi, mon Ponce-Pilate ! criait-il à quelqu'autre passant, attiré par le bruit ; toi aussi, t'as envie de le dire… Eh ben, dites-le donc, tas de crasses !… Contentez-vous, vermine d'enfer !…

Tout naturellement il était bien rare qu'il ne se rencontrât là quelque farceur prêt à lui donner satisfaction.

— Grelot ! criait-on.

Alors le chambardement commençait.

Parfois, deux ou trois citoyens paisibles – qui n'auraient pas voulu pour tout au monde soulever le moindre scandale – causaient tout tranquillement au coin d'une rue, sur un quai, sur le pont d'un bateau à vapeur.

Grelot survenait, s'approchait tout doucement, s'arrêtait devant eux, tournait alentour, les regardait de travers, en un mot se livrait à tout un manège pour attirer leur attention, et n'était satisfait que lorsqu'il avait réussi.

Alors un simple sourire était suffisant.

Il se campait devant le groupe, la canne en arrêt, les yeux injectés de sang :

— Vous avez envie de le dire, c'pas ?... Oui, vous avez envie de le dire ; vous êtes de la rogne comme les autres !...

Et la litanie commençait :

Paquets de cordes ! pouilleux ! rapace ! œufs de serpents ! piliers de coins flambants ! crapules du fanal rouge ! etc.

Il fallait se disperser, prendre la fuite, ou la fameuse canne vous tombait sur les épaules, et d'aplomb, je vous prie de le croire.

Grelot n'avait pas la main molle, et n'y allait jamais pour rire.

On racontait une aventure fort cocasse arrivée à l'un des citoyens les plus sérieux de la ville.

Oh ! sérieux, et peu enclin aux plaisanteries, je vous en donne ma parole.

Il était même un peu marguillier quelque part.

Un jour – vers trois heures de l'après-midi – cet excellent monsieur entre dans la bonne vieille basilique, qui s'appelait alors modestement l'église de la haute ville.

À peine a-t-il fermé la porte derrière lui, qu'il aperçoit, debout dans la tribune des suisses, au port d'arme, raide et dans une gravité de pontife... Grelot avec sa canne.

Que faisait-il là ? Dieu le sait.

En tout cas, le spectacle était si comique, que notre brave paroissien, malgré son respect pour la sainteté du lieu, ne put réprimer entièrement un involontaire sourire, en trempant son doigt dans le bénitier.

Il portait la main à son front, et murmurait : Au nom du Père ! lorsque, tout effrayé, il se retourne.

Une voix menaçante lui grinçait à l'oreille :

— T'as envie de le dire, toi, mon vice ! Si c'était pas dans l'église, vieille potence, tu le dirais ! Eh ben, tu vas le dire tout de suite, mon cierge bleu ! ou bien tu vas avoir affaire à moi…

C'était Grelot, qui avait surpris le sourire, et s'était approché en tapinois, l'air décidé à tout.

On s'imagine facilement que notre citadin ne fut pas long à prendre le large.

Mais Grelot n'était pas homme à tenir les gens quittes à si bon marché.

Et les voilà tous deux parcourant les allées presque au pas de course, passant d'un banc à l'autre, enjambant les obstacles, bousculant les chaises, exécutant le plus bizarre chassé-croisé qu'il soit possible de rêver, le brave marguillier plus mort que vif, la figure effarée, la canne meurtrière dans les reins, faisant des efforts inouïs pour dépister l'énergumène, qui ne cessait de grommeler entre ses dents :

— Dis-le donc, crime !… Dis-le donc, vieille teigne !… Dis-le donc, feignant de la haute ville ! poison de sacristie !…

La scène ne prit fin que lorsque le pauvre monsieur eut franchi la balustrade du chœur, et se fut réfugié derrière le maître-autel, blanc de peur, hors de lui et tout en nage.

q

Chapitre 5

Lors de mes débuts dans le journalisme, étant reporter au Journal de Québec, je reçus de l'éditeur une verte semonce au sujet du pauvre Grelot.
À chaque instant, celui-ci – rien de surpenant – était arrêté et traduit devant le recorder ou les magistrats de police, accusé de voies de faits, ou simplement prévenu d'avoir troublé la paix publique.

Moi qui n'y entendais pas malice – je me suis un peu amendé depuis – j'avais, un matin, rapporté une de ses frasques et son résultat judiciaire dans un entrefilet commençant par ces mots :

Michel Langlois surnommé Grelot.

Une heure après la publication du Journal, les fenêtres de la boutique sautaient en éclats.

Un autre jour, c'était une dame, descendant de voiture en face d'un magasin de la rue de la Fabrique, qui s'évanouissait de peur devant la canne levée du terrible détraqué, qui avait cru la voir sourire.

Tous les jours on signalait quelque nouvel exploit du maniaque.

Bref, Grelot était devenu une véritable plaie publique.

Les autorités durent intervenir.

Le conseil de ville vota un règlement de police imposant une pénalité contre quiconque prononcerait le mot de Grelot dans le but de vexer le pauvre fou.

Eh bien, oui ! quelques vauriens furent condamnés à cinq chelins d'amende ; mais, comme cela ne faisait que rendre l'individu plus hardi et plus provocateur, les charivaris recommencèrent de plus belle, le désir d'éluder le règlement encourageant encore les tapageurs.

Voici comment ils l'éludaient, le règlement.

Les cochers avaient inventé celle-là.

Quand ils voyaient venir le pauvre homme, ils se rangeaient de chaque côté de la rue, et divisaient en deux le mot défendu :

Sur un trottoir, on criait : – Gre !

Sur l'autre, on répondait : – Lot !

— Gre !

— Lot !

— Gre ! gre ! gre !

— Lot ! lot ! lot !

Et en avant le chahut ! pendant que, seul sur la chaussée, pris entre deux feux, le pauvre diable se débattait comme trente-six démons dans l'eau bénite, ne sachant où donner de la tête et de la canne.

D'autres s'étaient avisés de l'interpeller tout simplement par son nom de baptême : Michel.

– Michel ! Michel ! criaient-ils.

— Ah ! Michel !

— Oh ! Michel !...

Comme l'intention était évidemment identique, l'effet produit était le même.

Rassemblement, bagarre, tempête, émeute, la police, le poste ; et le lendemain, le tribunal et la geôle.

Le malheureux ne comptait plus ses semaines de prison, – ses mois même.

Il s'y résignait facilement, du reste ; c'étaient les seuls moments de paix et de tranquillité dont il pût jouir.

Qu'y faire, après tout ?

D'autres fois, en hiver, les farceurs prenaient tout simplement les grelots de leurs harnais, et les secouaient tous ensemble au bout du bras, dans un glingglang glong infernal et sans répit.

Comment les en empêcher ? Ces concerts de grelots me rappellent une scène du plus haut burlesque, et dont Sabatier, le fameux pianiste, auteur du Drapeau de Carillon, fut l'acteur principal et Grelot, comme toujours, la victime.

On sait qu'en hiver la promenade à la mode, à Québec, c'est la rue Saint-Jean.

À cette époque du moins, vers quatre heures de l'après-midi, l'étroit boyau regorgeait de joyeux piétons et de riches équipages.

C'était le rendez-vous de toute la jeunesse élégante.

Or, par une belle journée de février – il me semble voir encore la neige rutiler au soleil – Sabatier, un peu plus guilleret que d'habitude, en doublant l'encoignure de la cathédrale, se trouva tout à coup nez à nez avec Grelot, que suivaient une trentaine de gamins en rigolade.

Le musicien ne fait ni une ni deux ; il lui saute au cou, hèle un cocher de place, et roule le bonhomme comme un colis dans le traîneau, où il le retient d'une main, en criant :

— Vite, Montreuil, tes grelots !

Ce fut l'affaire d'un clin d'œil.

À peine le vieux avait-il eu le temps de cracher cinq ou six de ses plus beaux jurons, que la voiture dévalait à toute bride vers la rue Saint-Jean, Grelot à moitié étranglé par Sabatier, qui, le tenant à la cravate d'une main, de l'autre agitait en l'air un long chapelet de sonnettes criardes, tandis qu'une nuée de polissons, s'accrochant par derrière à toutes les arêtes du véhicule, mêlaient leurs cris de singes au tintamarre enragé des grelots.

Et fouette, cocher !

Ce fut un spectacle comme il ne s'en voit plus.

Sabatier était populaire ; Grelot aussi, dans son genre.

En les voyant passer tous les deux comme un ouragan, l'un se débattant sur le dos, bleu de rage, et l'autre debout, sonnant ses

grelots à tour de bras, en s'esclaffant jusqu'aux oreilles, il était impossible de ne pas rire aux larmes.

La voiture parcourut trois fois la longueur de la rue Saint-Jean, du haut en bas et du bas en haut.

Ce fut le docteur Hubert La Rue qui mit fin à la scène : il craignait une attaque d'apoplexie.

q

Chapitre 6

Un des incidents les plus sérieux de la vie de Grelot fut son voyage à Montréal.
À quelle époque eut-il lieu ? Les renseignements recueillis sur ce point sont contradictoires.

Ce dut être vers 1850.

Mais l'époque est de peu d'importance.

Qu'il suffise de dire que, ne pouvant plus sortir de chez lui sans ameuter la population, et dégoûté d'une pareille vie, Grelot eut une inspiration bien naturelle.

Un beau matin, il se dit que la situation n'était plus tenable, qu'il valait mieux fuir devant la tempête, et il se décida à émigrer.

Le temps seulement de mettre ordre à ses petites affaires, et, le samedi suivant, après avoir secoué la poussière de ses sandales, et sans doute murmuré, sur un ton un peu moins poétique probablement, le fameux « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes

os ! » il se dissimulait, arme et bagages, dans un recoin de l'entrepont du John-Munn, qui était alors le roi du Saint-Laurent.

Le lendemain matin, notre homme mettait le pied sur le débarcadère de Montréal.

Quelle différence ! quel changement !

Il n'en revenait pas.

Tout ravi de pouvoir circuler dans la foule sans être en butte aux attaques malveillantes, il logea ses effets chez un hôtelier de la rue Saint-Paul, déjeuna avec un appétit qu'il n'avait pas ressenti depuis vingt ans, risqua un bout de toilette – ce qui ne lui était pas arrivé depuis nombre d'années non plus – et, comme c'était un dimanche, il se fit indiquer l'église de Notre-Dame, et partit pour la messe.

Le pauvre homme se pâmait dans une jubilation extatique.

Il avait donc trouvé ce après quoi il soupirait depuis si longtemps : la paix !

La paix, avec le droit de vivre au soleil comme tout le monde, sans entendre le mot méchant, la sanglante ironie, le maudit sobriquet, retentir à ses oreilles !

Une nouvelle existence lui souriait.

Il trouvait les rues belles, la vie bonne.

Il lui prenait des envies de sauter au cou des passants.

Il aurait voulu remercier les petits enfants de ce qu'ils ne l'assaillaient pas de leurs huées.

Il pardonnait tout le passé, en considération de la joie sereine et douce du présent.

Hélas ! cette joie n'était qu'une trouée lumineuse dans l'existence du paria.

Elle devait s'effacer vite, et le joug allait retomber plus lourds et plus accablant que jamais sur les épaules du misérable.

Il avait assisté et prié à l'office : une atroce déconvenue l'attendait à la sortie de la messe.

Ce fut l'exubérance même de sa joie qui le perdit.

Je l'ai dit plus haut, ses cheveux, qu'il portait longs, avaient blanchi avant l'âge.

La vie qu'il menait depuis si longtemps lui avait donné un regard rébarbatif et louche, un œil chassieux et rougi, une démarche inquiète.

Il se retournait à chaque instant, comme mû par un ressort à brusque détente.

Tout cela lui composait une allure hétéroclite que les étrangers ne pouvaient s'empêcher de remarquer.

Mais ce qui devait le compromettre plus que tout le reste, c'était son air de satisfaction débordante.

Il s'attarda sur le parvis, le parcourant de long en large, allant de groupe en groupe, la mine éveillée, saluant respectueusement à droite et à gauche avec une expression d'épanouissement béat, qui faisait le plus singulier effet sur cette physionomie depuis si longtemps désaccoutumée à sourire.

Par moment, il se rengorgeait dans une attitude qui semblait dire :

— Eh bien, vous autres là-bas, vous pouvez me lorgner à votre aise ; je vous défie bien de le dire !

Et, à la pensée de son cauchemar habituel, un éclair passait dans ses sourcils en broussailles, et une imprécation énergiquement mâchonnée venait expirer sur sa lèvre, dans une grimace moitié colère, moitié réjouie.

On l'observait du coin de l'œil.

La curiosité s'éveilla.

— Quel est ce type ? se demandait-on.

— Sais pas.

— Drôle de pistolet !

— D'où sort-il ?

— Ce doit être un étranger.

— Un original tout de même.

On se mit à l'examiner de plus près ; et – tout en chuchotant – petit à petit, le cercle des curieux se resserra autour de lui.

Si bien que le pauvre Grelot, qui commençait à craindre pour son incognito, songea qu'il était temps de s'éclipser.

Les rangs s'ouvrirent devant lui ; mais il était trop tard.

Un jeune commis voyageur, qui avait sans doute été témoin de quelqu'une de ses équipées dans la capitale, venait de le

reconnaître.

— Tiens, tiens, tiens, fit-il à demi-voix, c'est Grelot !

— Qui ça, Grelot !

En entendant le mot fatal, Grelot bondit comme un jaguar piqué par une tarentule.

— Satan ! cria-t-il, la canne levée ; scélérat ! Tu dois venir de Québec, toi, vipère maudite !

Le reste se perdit dans un immense éclat de rire.

— Grelot ! Grelot ! cria-t-on.

— Embrouille ! embrouille !

— T'as qu'à voir !

— Veux-tu bien te taire !

— Tu dis ça pour rire !

— Répète donc !

— Grelot ! Grelot ! Grelot !

Une tempête, quoi.

La scène était nouvelle ; le succès devait être énorme.

Les vitrines de la rue Notre-Dame – rue bien étroite alors – ainsi que les fenêtres de la place Jacques-Cartier tintèrent longtemps aux exclamations bruyantes de la procession d'un nouveau genre qui reconduisit, jusqu'à son hôtel, le pauvre Grelot, vocifé-

rant comme un damné, et marchant à reculons, pour faire face, avec son arme, à la turbulente et impitoyable cohue.

Le lendemain soir, quand la cloche du John-Munn – à cette époque les cornets à vapeur étaient encore inconnus – sonna le départ pour Québec, dans un recoin de l'entrepont, qui semblait lui être familier, assis sur une vieille malle couverte en peau de loup-marin pelée et garnie de clous jaunes, un pauvre voyageur à cheveux blancs pleurait, abîmé dans le deuil de sa dernière illusion.

— Ils sont encore pires qu'à Québec, murmura-t-il en sanglotant.

q

Chapitre 7

Pauvre homme !
Il est parti depuis pour un monde qu'il n'a certainement pas eu de peine à trouver meilleur que le nôtre !
Tant mieux !

Les heureux d'ici-bas ne songent pas assez aux lies amères qui s'amassent et bouillent dans les bas-fonds de ces existences que l'impitoyable raillerie des hommes et des choses a reléguées en dehors de la sphère commune.

Quel boulet formidable attaché aux pieds de ces pauvres êtres, sur cette route déjà si rugueuse parfois !

Quel cabanon que la vie ainsi emmuraillée dans l'hostilité et l'attitude agressive de tout ce qui vous entoure !

Quel sentiment de délivrance, quand, l'heure suprême approchant, le malheureux pâtira voit enfin l'ironie mordante se figer pour la première fois sur les lèvres d'autrui, et la main de celui qui pardonne à ceux qui ont pardonné descendre, bénissante et douce, sur les affres de son agonie !

Ce fut moins d'un an avant sa mort que je vis pour la dernière fois cette victime légendaire de l'irresponsabilité méchante des foules.

Je clorai mon récit par cette anecdote.

En 1861, je faisais mon droit – j'étais « en cléricature », comme on dit ici – dans l'étude de Me François Lemieux, ancien ministre, et oncle du criminaliste célèbre qui lui a succédé pour quelques années au parlement provincial comme représentant de sa ville natale, qui est aussi la mienne.

L'étude du savant avocat était située au premier étage de ce pâté de maisons groupé entre le palais cardinalice et l'hôtel des Postes, juste à cette encoignure irrégulière qui domine l'escalier de la rue Buade, et fait face aux remparts de l'Est.

Des fenêtres du sud, on découvrait une partie de la côte de la Montagne, à traves les arcades de l'ancienne barrière Prescott, aujourd'hui disparue.

Un jour d'été, que les croisées étaient ouvertes, un bruit de voix – criailleries et jurements bien connus – retentit tout à coup dans cette direction.

C'était Grelot qui gravissait la montée, suivi d'une cinquantaine de petits Irlandais et de petites Irlandaises, qu'il avait sans doute recueillis le long de la rue Champlain, – très reconnaissables à l'accent avec lequel ils criaient :

— Guerlow !

Le tumulte grandissait ; mes camarades étudiants et moi, nous nous mîmes aux fenêtres.

À ce moment, le vieillard montait l'escalier, se retournant presque à chaque marche pour montrer le poing aux polissons acharnés à ses trousses, se garer d'un projectile, ou pousser une botte dans le vide, avec un accompagnement d'invectives à donner la chair de poule.

— Gredins ! criait-il ; canailles ! scorpions ! race de pendus ! couvée de démons !...

— Guerlow ! Guerlow ! Guerlow !... répondait-on en chœur.

Notre patron – une brebis du bon Dieu, s'il en fût jamais – s'approcha aussi de la fenêtre, mais pour s'indigner.

— Peut-on tolérer pareilles cruautés, disait-il. Ils feront mourir ce pauvre insensé ; c'est révoltant, parole d'honneur !

Au même instant, le vieux, qui était parvenu au haut de l'escalier, se tournait vers lui, et s'écriait à bout d'haleine et avec un geste à peindre :

— Quand donc que le bon Dieu fera une fricassée pour empoisonner les chiens avec la carcasse de ces animaux-là ?

— Voyons, voyons, fit Me Lemieux avec un accent de pitoyable commisération, voyons, mon cher monsieur Grelot, laissez donc…

— Ah ! toi aussi, vieux flambard ! éjacula le vagabond au paroxysme de la fureur, et se précipitant vers la porte d'entrée, sa terrible carvelle en avant.

Je n'eux que le temps d'accourir et de pousser le verrou.

Une grêle de coups formidables ébranla la porte, pendant qu'un flot d'invectives sans nom arrivait jusqu'à nous dans des hoquets saccadés et râlants comme les dégorgements d'une gargouille.

— Gale ! hurlait-il la gorge éraillée ; chancre ! gangrène !… Huissier de sabbat !… Bedeau de messe noire !

La kyrielle n'avait pas de bout.

Notre patron était au désespoir.

— Sapristi ! sapristi ! s'écriait-il en se frappant le front, je n'ai pas plus de tête que les autres ; c'est contagieux !

Le lendemain – par parenthèse – il envoyait un chèque de vingt-cinq dollars au malheureux qu'il avait offensé sans le vouloir.

Quant à Grelot, après avoir épuisé sa colère impuissante contre la porte, qui par chance était solide, il reprit haleine un instant, s'appuya de nouveau sur sa canne, et s'achemina clopin-clopant sur la rue Buade.

Au premier coin – malheur ! – la bande, ayant passé par l'évêché, était là qui le guettait.

— Grelot ! criait-on.

Il revint sur ses pas, redescendit l'escalier, et prit à son tour le côté de l'évêché.

J'étais allé me mettre à la fenêtre du nord, et je le regardais aller, – sans mauvaise intention, je vous le jure : c'était trop pénible.

Le pauvre naufragé de la vie faisait peine à voir.

Il traînait ses loques en geignant comme un animal égorgé, s'accrochant aux murailles, trébuchant sur les pavés inégaux, nu-tête, ses longues mèches toutes blanches collées sur sa figure noire de sueur et de poussière.

Au rez-de-chaussée, il y avait un petit compartiment éclairé par une espèce de hublot grand comme les deux mains.

Au moment où le misérable passait devant l'ouverture, une voix formidable et sans pitié y lança un Grelot ! féroce qui cloua le vieux sur place.

La mesure était comble.

Le martyr, flageolant sur ses jambes, laissa tomber son gourdin, étendit les bras, leva les yeux au ciel et s'écria sur un ton de tristesse inénarrable :

— Il y en a jusque dans les murs !

Puis, après un moment d'affaissement tragique, il reprit sa route en soupirant :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !...

q

Chapitre 1

Tous ceux qui ont visité notre pays le diront comme moi, le bassin de Québec présente un des plus beaux coups d'œil qui soient au monde.
Ce soir-là, le hasard m'avait conduit sur le haut des grandes falaises de Lévis, d'où le regard embrasse ce merveilleux horizon, et ma rêverie d'enfant – j'avais quinze ans à peine – m'y avait fait oublier l'heure.

Le soleil plongeait tout rouge derrière les couronnements massifs et sombres de la ville qu'on a appelée le Gibraltar d'Amérique, allumant des lignes d'or et des aigrettes de flamme à l'angle des pinacles, des dômes et des clochers à jour étagés aux flancs du promontoire.

La basse ville s'enveloppait de nuit, jusqu'aux arêtes du cap Diamant, dont la masse noire enténébrait le fleuve, tandis que l'embouchure du Saint-Charles et son vaste estuaire se teintaient de rose et de lilas sous les lueurs du crépuscule, qui, des hauteurs de Charlesbourg, épanouissait son éventail dans le ciel.

Sur les pentes de Beauport, des alternatives de taches brunes et de flaques de lumière, variables d'aspect comme un décor de féerie, allaient se perdant, lentement et une à une, dans l'élargissement des ombres et l'effacement de la perspective.

À droite et à gauche, les lointains s'estompaient petit à petit dans le bleuâtre des brumes ouateuses.

Devant moi, la ville crénelée, assise dans le noir et le front nimbé d'apothéose, se ceinturait d'une myriade de petits points d'or multipliés à l'infini dans le frissonnement des vagues.

À mes pieds, du pont des navires à l'ancre ou du foyer rougeâtre des grands radeaux endormis dans les enfoncements de la côte, une voix isolée s'élevait par intervalles, mêlant sa note mélancolique aux derniers bruits du jour !...

Et la nuit descendait, descendait, noyant dans l'obscurité, comme une marée montante, les prés, les maisons, les rochers et les bois, tandis que le Saint-Laurent, de plus en plus assombri, et se laissant à peine deviner dans l'ombre, semblait, pour ne pas troubler la paix de l'heure sereine, retenir sa respiration de géant assoupi.

Tout à coup un éclair creva au flanc du bastion le plus élevé de la forteresse.

Puis, quelques instants après – le temps aux ondes sonores de parvenir jusqu'à moi – une détonation se fit entendre, puissante comme un coup de tonnerre, et, répétée d'échos en échos, alla s'éteindre en grondements sourds du côté du cap Tourmente, dans les solitudes revêches des montagnes du nord.

C'était le canon de la citadelle annonçant la demie de neuf heures, du haut de son immense affût de granit.

Les dernières vibrations flottaient encore dans l'atmosphère, lorsqu'un choc nerveux me secoua de la tête aux pieds.

Une voix tonitruante venait d'éclater au-dessus de moi.

Je levai la tête.

Et j'aperçus, aux dernières lueurs du couchant, un grand vieillard au geste farouche, qui, debout sur un escarpement voisin, brandissait un gourdin énorme en dégorgeant un flot d'invectives du côté de Québec.

Si la voix m'avait effrayé, l'apparition me rassura.

Drapeau ne m'était pas inconnu.

« Drapeau le fou », comme nous l'appelions dans notre langage d'enfants.

Sans l'avoir jamais vu de près, j'avais plus d'une fois entendu de loin ses harangues nocturnes.

— Damnés Anglais !... criait-il d'une voix formidable. Nation d'assassins ! tirez, tirez vos canons !... Si le bon Dieu est juste, il finira bien par vous chasser d'ici... C'est le feu de Sodome et de Gomorrhe qui nous vengera de vous, infâmes voleurs de pays !... Ah ! parce que vous avez la poudre et les balles, vous triomphez ! Eh bien, je n'en ai pas peur, moi, de votre poudre et de vos balles... Pointez vos canons, armez vos fusils, sortez vos baïonnettes ! Sortez-les toutes, vos baïonnettes ! Je vous attends de pied ferme, moi, entendez-vous, misérables ?... Venez-y donc ! cent contre un, comme de coutume, lâches !... Vous n'osez pas ?... Cachez-vous donc alors, brigands, canailles, maudits !...

Et les vociférations du maniaque allaient se perdre, dans les échos de la nuit, parmi les aboiements qu'elles provoquaient de

loin en loin, au fond des chantiers populeux et dans les fermes solitaires.

Longtemps le vieux jeta ses folles provocations à la face de l'ennemi imaginaire, sa voix allant toujours s'affaiblissant, jusqu'à ce qu'on n'entendît plus que des grondements inarticulés, entrecoupés de soupirs semblables à des sanglots.

Enfin, il se tut, resta quelques minutes absorbé dans je ne sais quelle rêverie tragique ; puis, après avoir promené un regard inquiet autour de lui, il s'enfonça lentement dans le fourré, hagard et fredonnant, sur un ton moitié triste moitié rageur, une étrange mélopée qui commençait par ces mots :

Allant à l'école,

J'eus grand-peur des loups,

Hou, hou, hou !

q

Chapitre 2

J'eus l'occasion de revoir Drapeau par la suite, et j'ai retenu les autres vers de ce chant bizarre, qu'il semblait affectionner tout particulièrement, et que je n'ai entendu chanter que par lui :

Allant à l'école,

J'eus grand-peur des loups,

Hou, hou, hou !

La jeunesse est folle,

Hou !

Berthe se désole,

Seule au rendez-vous,

Hou, hou, hou !

La jeunesse est folle,

Hou !

Et les vieux sont fous !

L'oiseau bleu s'envole,

J'entends le hibou,

Hou, hou, hou !

La jeunesse est folle,

Hou !

Et les vieux sont fous !

Qui rit sous le saule,

Pleure sous les houx,

Hou, hou, hou !

La jeunesse est folle,

Hou !

Et les vieux sont fous !

À moi gaudriole,

Truffes et vins doux,

Les atouts !

Ris, jeunesse folle,

Hou !

Et pleurez, vieux fous !

Ce Drapeau était un vieux détraqué à figure morose et renfrognée, qui passait sa vie à voyager entre Lévis et Montmagny – une distance d'une douzaine de lieues – un peu sauvage, généralement taciturne, acceptant une aumône par-ci par-là, sans domicile arrêté, sans moyens d'existence connus.

Malgré son air peu sympathique, il n'était pas malfaisant.

Il se montrait même serviable à l'occasion.

Et, comme tout le monde connaissait sa bonne nature, personne ne le molestait ; chacun, au contraire, s'efforçait de lui rendre la vie aussi douce que possible.

Il voyageait un bissac sur le dos, courbé, pensif, l'air sombre.

Quand il avait faim, il s'asseyait au bord des routes, au coin des ponts, n'importe où, et cassait une croûte.

Le soir, il entrait chez les pauvres gens, et demandait à couvert.

L'hospitalité qu'on lui accordait volontiers, il la payait en sciant une voie de bois, en balayant le devant des portes, en faisant des commissions.

Mais il s'acquittait surtout, le soir, à la veillée, en chantant soit les couplets que j'ai cités plus haut, soit des lambeaux de complaintes plus ou moins lamentables.

Il chantait cela, comme s'il eût été seul, sur un ton et avec un accent qui impressionnaient singulièrement tous ceux qui l'entendaient.

Son regard vitreux se retournait alors pour ainsi dire en dedans, et le chanteur semblait mêler sa voix à quelque scène étrange, à quelque chose de dramatique qui se serait passé dans son intérieur.

Il risquait même quelquefois certains la ri don don assez croustillants, qu'il trouvait le moyen de rendre lugubres en traînant sa voix chevrotante à travers les mille fioritures d'agrément dont les campagnards aiment à enjoliver leurs couplets rustiques.

Ce qu'il entonnait avec un véritable entrain, par exemple, c'était ce vieux refrain des Ardennes, qui, comme tant d'autres chants populaires de France, s'est transmis parmi nous de père en fils, à travers nos trois siècles d'éloignement et de séparation :

À cheval, gens d'armes !

À pied, Bourguignons !

Montons en Champagne,

Les Anglais y sont !

Le fait est que sa principale manie – la seule véritablement désagréable qu'il eût d'ailleurs – c'était sa haine profonde des Anglais.

Haine féroce, folle.

Un seul mot en langue anglaise le mettait hors de lui.

S'il rencontrait un Anglais sur sa route, il lui montrait le poing et le menaçait de sa canne en jurant.

À part cela, comme je l'ai fait entendre il y a un instant, pas la moindre méchanceté.

Un regard l'intimidait.

Cet homme avait une histoire.

q

Chapitre 3

Le grand-père de Drapeau – Jacques-Placide – était né à Saint-Michel-de-Bellechasse, d'une famille de colons établie dans le pays depuis les commencements de l'immigration française, et originaire de Fonteney-le-Comte, en Vendée.

Pendant la guerre de Sept Ans, il avait pris les armes comme tout le monde, et combattu vaillamment pour la suprématie de la France dans le nouveau monde.

Deux ans il avait grignoté la ration de pain noir qu'on distribuait aux meurt-de-faim qui composaient la garnison de Québec.

Il avait vu de loin la fumée des campagnes incendiées.

Et, blessé sur le champ de bataille d'Abraham, il avait pu suivre des yeux les troupes anglaises entrant dans la ville derrière « monsieur le marquis » mourant.

Le soldat était retourné dans ses foyers, la fureur dans l'âme, et n'ayant qu'un espoir au cœur, celui de la revanche.

La France vaincue, le pays au pouvoir de l'ennemi, cela lui faisait l'effet d'un cauchemar ; et dans les cercles du village, aux veillées de la chaumière, le pauvre invalide s'efforçait de ranimer le courage de ses compatriotes en leur parlant toujours de ces secours de France qui devaient infailliblement nous rendre la victoire, mais qui n'arrivaient jamais.

Montréal avait capitulé.

Lévis, après avoir brûlé ses drapeaux dans l'île de Sainte-Hélène, s'était rembarqué pour la France.

Les semaines, les mois, les années même s'écoulèrent.

Et l'on espérait toujours dans l'angoisse et la détresse…

Enfin – au lieu de la flotte libératrice si longtemps attendue – une nouvelle terrifiante, incroyable, arriva :

Louis XV avait cédé le Canada aux Anglais !

Ce fut d'abord un haussement d'épaules général.

La France accepter sa défaite !

Tout un peuple livré comme une marchandise !

Le Canada aux Anglais, allons donc !

La chose était tellement invraisemblable, qu'on refusa obstinément d'y croire, jusqu'au jour où, du haut de toutes les chaires du pays, les ministres de la religion durent officiellement annoncer l'événement et prêcher la soumission au nouveau régime.

Ce fut un cri de protestation universelle.

— Jamais ! jamais ! s'écriait-on ; jamais nous ne serons des Anglais. Nous mourrons français. Vive la France !...

Drapeau, lui, pleurait de rage, et se rongeait les poings.

Devant l'attitude menaçante des populations, le clergé – qui craignait sans doute pour nous le sort des malheureux Acadiens – redoubla d'efforts pour engager le peuple des campagnes à accepter, comme celui des villes, un ordre de choses imposé par la force, et contre lequel toute résistance était inutile.

— C'est maintenant le pouvoir établi, mes frères, disait chaque pasteur dans son prône du dimanche ; c'est l'autorité légitime : Dieu vous commande de vous soumettre et d'obéir.

C'était là la thèse que développait le curé de Saint-Michel-de-Bellechasse, dans son sermon du 13 juillet 1763, lorsqu'un homme se leva dans la nef et interrompit violemment le prédicateur.

C'était le soldat Drapeau.

— Monsieur le curé, dit-il, voilà assez longtemps que vous prêchez pour les Anglais, prêchez donc un peu pour le bon Dieu maintenant !

Cette algarade fit scandale, comme on le pense bien ; et son résultat, grâce à la gravité exceptionnelle des circonstances, fut

déplorable.

Deux paroisses – Saint-Michel et Saint-Valliers – qui avaient pris fait et cause contre leur curé commun, furent excommuniées en bloc par Mgr Briand, alors évêque de Québec.

La révolte dura des années ; et l'on montre encore l'endroit proface où furent inhumés, sans les prières de l'Église, cinq des rebelles – trois hommes et deux femmes – qui ne voulurent jamais faire leur soumission.

Ces naïfs croyants renoncèrent à leur salut éternel pour rester fidèles à la France.

Je respecte l'arrêt qui les frappa, sans doute ;

Mais lorsque le hasard me met sur cette route,

Sans demander à Dieu si j'ai tort en cela,

Je découvre mon front devant ces tombes-là !

Quant à Drapeau, il était sorti de l'église en chantant à tue-tête :

À cheval, gens d'armes !

À pied, Bourguignons !

Montons en Champagne,

Les Anglais y sont !

Le malheureux était devenu fou.

q

Chapitre 4

Il avait un fils, – Pierre.
Celui-ci hérita de la terre paternelle, se maria et devint père de famille à son tour.
C'était un homme paisible et industrieux.

Il prospérait.

Mais, l'imagination montée par les divagations patriotiques de son père, il s'entretenait volontairement dans un état d'exaltation maladive qui devait, lui aussi, le mener à mal.

Il ne pouvait pas se faire à l'idée que le pouvoir de l'Angleterre, chez nous, fût permanent.

Il rêvait sans cesse je ne sais quel revirement, révolte ou contre-conquête qui chasserait l'étranger du pays et ramènerait sur nos bords la France victorieuse.

Quand il allait vendre ses denrées à Québec, il revenait toujours au comble de l'exaspération.

— Maudits Anglais ! grommelait-il ; il y en a plein les rues. Des guérites à toutes les portes ! Des baïonnettes dans tous les coins ! Toujours quelques frégates qui débarquent des canons. On n'est plus maître chez soi !... Québec n'est plus qu'une fourmilière de goddems. Est-ce qu'on ne fera pas sauter cette vermine ?... Ah ! si le Bonaparte pouvait donc venir !...

Napoléon alors commandait à l'Europe et faisait trembler le monde.

Les bulletins de l'immortelle légende arrivaient jusqu'à nous ; et, malgré tous les efforts des intéressés pour en atténuer l'éclat, ces interminables échos de victoires exaltaient les esprits et ranimaient l'espoir dans les cœurs toujours dévoués au souvenir de la France.

La France toute-puissante, c'était le salut, c'était la délivrance prochaine.

Les vieux Canadiens pleuraient rien que d'y penser, et murmuraient comme Crémazie plus tard :

Napoléon, rassasié de gloire,

Oublierait-il nos malheurs et nos vœux,

Lui dont le nom, soleil de la victoire,

Sur l'univers se lève radieux ?

Serions-nous seuls privés de la lumière

Qu'il verse à flots aux plus lointains climats ?

Oh ! ciel, qu'entends-je ? une salve guerrière !...

– Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Les jeunes patriotes, eux, soupiraient après le jour où ils pourraient sortir de sa cachette le fusil rouillé de leurs pères, pour recommencer, sans merci, la lutte éternelle et légendaire.

Un jour – en 1815 – Drapeau fils mettait le pied sur le marché de Québec avec un plein chargement de produits de la plus belle venue, – et tout joyeux.

La nouvelle était arrivée que l'empereur, échappé de l'île d'Elbe, venait de rentrer triomphalement à Paris.

Les Bourbons étaient en fuite.

L'Angleterre n'avait qu'à bien se tenir cette fois !

Enfin, les « maudits habits-rouges » allaient donc faire demi-tour !…

Drapeau les voyait déjà prendre leurs cliques et leurs claques, et plier bagage sans demander leur reste.

Pauvres gens, après tout !

Il les plaignait déjà, et se sentait presque disposé à leur pardonner…

Tout à coup :

Boum !…

Un coup de canon.

Puis deux.

Puis trois.

Puis quatre.

Enfin, vingt et un !

— Qu'est-ce donc ?

— Vous ne savez pas ?

— Non.

— C'est un bâtiment qui est entré dans le port ce matin, avec une grosse nouvelle, à ce qu'on dit.

— Vrai ? Qu'est-ce que ça peut bien être ?

— Sais pas.

— Eh ! vous autres, là-bas, savez-vous ?

— Quoi ?

— La nouvelle.

— Quelle nouvelle ?

— La grande nouvelle de ce matin, parbleu !

— Je la connais, moi, fait une vieille revendeuse ; on vient de la crier partout à la haute ville.

— De quoi s'agit-il donc ?

— On dit que le Bonaparte a été battu.

— C'est pas vrai !...

— Dame... c'est difficile à croire.

— Ce n'est malheureusement que trop vrai, fit un nouvel arrivé. Napoléon a été vaincu par le général Wellington. L'armée française a été écrasée à Waterloo, près de Bruxelles en Brabant. Les Anglais, les Russes et les Prussiens marchent sur Paris avec les Autrichiens.

Il prononçait probablement les autres chiens.

En ce moment une fanfare retentissait au loin avec des roulements de tambour.

Et la musique d'un régiment lança solennellement aux échos de la vieille ville française les premières notes du Godsave the King !

Cette nuit-là même – à une heure du matin – après avoir mis son cheval au râtelier, Pierre Drapeau rentrait chez lui, pleurant à sanglots et chantant d'une voix terriblement sinistre :

À cheval, gens d'armes !

À pied, Bourguignons !

Montons en Champagne,

Les Anglais y sont !...

Sa femme et ses enfants constatèrent avec désespoir que le pauvre homme avait perdu la raison à son tour.

q

Chapitre 5

Un malheur ne vient jamais seul, dit-on.
À celui-ci succéda toute une série de fatalités.
Une grange brûlée, une récolte entière perdue, l'épidémie sur les bestiaux ; enfin, les hypothèques, les huissiers, la ruine.

Drapeau mourut dans la misère ; et son fils Charles – celui qui nous occupe en ce moment – dut quitter la paroisse natale, le sac

au dos, pour aller gagner son existence dans les chantiers.

Il vivota d'abord tant bien que mal, l'hiver dans les forêts de l'Ottawa, le printemps sur les trains de bois charriés par le fleuve, l'été dans les anses de la Pointe-Lévis, la gaffe du flotteur ou la hache de l'équarisseur à la main.

C'était une rude vie, mais qui ne lui aurait pas été trop dure, cependant, s'il n'eût été forcé de travailler pour des Anglais.

Cela révoltait sa vieille rancune de race.

Tout ce bois – ces beaux ormes, ces grands chênes, ces pins magnifiques – qu'il voyait charger sur les navires d'Angleterre, cela lui semblait un vol odieux commis au détriment de son pays.

Ce travail au profit de l'ennemi lui faisait l'effet d'une abdication, et lui pesait comme un esclavage.

Le salaire même qu'il recevait pour son labeur de chaque jour lui brûlait les doigts comme le prix d'une trahison.

Or, 1837 approchait.

Le nom de Papineau sonnait de bouche en bouche, et d'un bout à l'autre du pays le vaillant et incorruptible tribun était acclamé comme un futur libérateur.

Les insolentes prétentions de l'oligarchie autoritaire poussaient le peuple à la résistance.

Le vieux levain d'indépendance fermentait.

De tous côtés, l'on entendait sourdre les premières rumeurs d'une révolte qui ne devait s'éteindre, hélas ! que dans le sang des échafauds.

Comme on le pense bien, Drapeau ne fut pas le dernier à fourbir ses armes.

Après l'assemblée des Cinq comtés, trouvant que le district de Québec n'entrait pas assez vite dans la voie de l'insurrection, et l'esprit chauffé à blanc par les nouvelles plus ou moins authentiques qui arrivaient du sud et du nord de Montréal, il boucla son havresac, décrocha le fusil du grand-père, et partit pour Sorel et les paroisses de la rivière Chambly, en chantant :

À cheval, gens d'armes !

À pied, Bourguignons !

Montons en Champagne,

Les Anglais y sont !...

Où alla-t-il ?

Que fit-il ?

Prit-il part aux combats de Saint-Denis et de Saint-Charles ?

Alla-t-il rejoindre Chénier à Saint-Eustache ?

Personne ne l'a jamais su.

Seulement, Philippe Pacaud, qui s'était battu à Saint-Denis à côté de Nelson, me disait un jour, en parlant de cette mémorable journée :

— Il y avait là un nommé Drapeau qui nous donna le frisson par sa soif de massacre. Nous n'avions plus ni poudre ni balles : je le vis, dans l'espace de dix minutes, crever et fracasser le crâne

à trois soldats anglais avec la crosse de son fusil ! « Point de prisonniers ! criait-il ; tue ! tue ! »

Était-ce le Drapeau que j'ai connu ?

En tout cas, quand ce dernier reparut à Lévis, les cheveux lui avaient blanchi, et il était devenu fou comme son père et son grand-père.

q

Chapitre 6

A dater de ce moment, l'histoire du vieux patriote se résume en bien peu de choses.
Il menait, comme je l'ai dit plus haut, une vie nomade, et ne se faisait remarquer que par sa haine héréditaire pour les maîtres du pays.

C'était là le trait caractéristique de sa folie.

Tous les soirs – du moins quand il était à Lévis – on le voyait gravir une des grandes côtes, à la brume.

Puis, l'instant d'après, sur une des saillies à pic qui font face au rocher de Québec, sa haute silhouette apparaissait immobile et debout, se profilant en noir sur les tons fauves du couchant.

Il restait là longtemps, longtemps, attendant l'heure. Puis, aussitôt que le canon réglementaire avait lancé son coup de foudre, on entendait les imprécations du malheureux retentir au loin dans la nuit – toujours les mêmes.

Les gamins le suivaient quelquefois en riant, mais ne l'injuriaient jamais, – ainsi qu'ils en contractent trop souvent l'habitude à l'endroit des pauvres êtres privés de raison.

Cette folie, dont la source était si touchante après tout, semblait inspirer, même à cet âge sans pitié, une commisération involontaire et presque attendrie.

La voix terrible de l'aliéné et les gestes effrayants dont il soulignait sa farouche éloquence n'étaient-ils pas pour quelque chose dans cette attitude respectueuse de la jeunesse à son égard ?

Peut-être aussi.

En tout cas, lorsque après avoir épuisé son chapelet de malédictions à l'adresse du conquérant éternellement détesté, Charles Drapeau reprenait sa route en murmurant :

Allant à l'école,

J'eus grand-peur des loups,

ceux qui avaient assisté de près à la scène secouaient avec peine l'étrange impression qui leur en restait.

Pauvre Drapeau, il dort aujourd'hui son dernier somme dans le vieux cimetière de Saint-Michel-de-Bellechasse, côte à côte avec ses pères, attendant comme eux et avec eux la miséricorde de Celui qui pardonne à ceux qui ont beaucoup aimé.

Quand le prêtre – à ce que rapportent ceux qui virent le malheureux à ses derniers moments – essaya de faire jaillir une suprême lueur de raison de ce cerveau depuis si longtemps éteint, il ne put obtenir du mourant d'autres paroles que les syllabes du

vieux refrain des Ardennes, vaguement balbutiées à travers les hoquets de l'agonie :

À cheval, gens d'armes !

À pied, Bourguignons !

Montons en Champagne,

Les Anglais y sont !...

q

Chapitre 1

En ce temps-là – je parle de 1848, pas d'hier, comme vous voyez – l'église de Saint-Joseph de la Pointe-Lévis possédait, entre autres ornements, un chantre du nom de Picard.
Je mets Picard parmi les ornements, non pas qu'il fût beau – ô mon Dieu, non ! – mais parce qu'il y avait en lui quelque chose de monumental.

Sa voix d'abord, dont les éclats de trompette faisaient tinter les grands vitraux de l'église.

Et puis son nez.

Picard avait de grandes jambes, de grands pieds, de grandes mains, de grands yeux, de grandes dents, un grand cou.

Quant à son nez, il n'était pas grand.

Il était monstrueux.

Je me dispenserai de le décrire, car il n'apparaît qu'incidentellement dans mon récit.

Qu'il me suffise de rapporter les paroles dont le vicaire, M. l'abbé Jean, se servait pour en donner une idée :

— Quand Picard entre au chœur, disait-il, ce n'est pas un homme avec un nez, c'est un nez avec un homme !

Or, un beau dimanche – à vêpres – Picard chantait au lutrin ; il « faisait chantre », pour me servir d'une expression aussi baroque que consacrée.

Je m'en souviens comme si c'était hier.

Le temps était délicieux – un temps écho, comme disent les Canadiens, pour indiquer la sonorité de l'atmosphère.

Le chant des psaumes roulait majestueux sous la grande voûte, et, par les fenêtres ouvertes, s'épandait au dehors en larges ondes vibrantes.

À un moment donné, dans l'intervalle d'un psaume à l'autre, ce fut au tour de Picard à entonner l'antienne.

Le long chantre mouche hâtivement son long appendice, se lève, ou plutôt se déplie avec solennité, tousse un peu pour s'astiquer le larynz, et puis lance, de sa voix de stentor et sur un diapason triomphant, ces quatre syllabes suggestives.

— Serve bone.

Beau nez !

Le calembour s'imposait à l'esprit le plus sérieux, et ne pouvait manquer de faire sourire.

Il fit plus.

La dernière note de l'intonation s'éteignait à peine, et le chœur n'avait pas encore eu le temps de reprendre la continuation de l'antienne, qu'une autre voix tout aussi retentissante que la première éclata dans le bas de l'église :

— Hourra pour Picard !

On voit d'ici le scandale : brouhaha extraordinaire, toutes les têtes tournées, fou rire partout.

Quel était l'individu assez irrévérencieux pour oser troubler l'office divin par une farce de ce calibre ?

On le sut bientôt.

Du reste, la voix n'était pas inconnue.

Elle appartenait à un pauvre innocent de bon garçon qui fut, durant des années, universellement connu dans toutes les campagnes échelonnées sur la rive sud du Saint-Laurent, depuis Québec jusqu'à Gaspé.

Ce n'était pas une farce qu'il avait voulu faire.

Oh non !

L'exclamation intempestive lui avait échappé.

Son esprit jovial, frappé soudainement par le comique de la situation, n'avait pas eu le temps de réfléchir ; et c'est on ne peut plus involontairement que le pauvre diable avait troublé le recueillement des fidèles par sa sortie burlesque.

Du reste, on lui aurait pardonné bien autre chose, à ce brave Chouinard.

Car il s'appelait Chouinard.

Olivier, de son prénom, – qu'il prononçait Livier.

C'était sa manière de dire moi, car il parlait toujours de lui-même à la troisième personne.

q

Chapitre 2

Bien qu'appartenant à la classe des pauvres diables, Chouinard n'était pas précisément un mendiant, car il ne mendiait pas.
Il se contentait d'accepter l'hospitalité qu'on lui offrait sur la route.

Et comme il passa toute sa vie à faire la navette entre Québec et Gaspé, et que cette hospitalité ne lui faisait jamais défaut, il n'eut jamais besoin d'autre domicile.

Quand au reste, ses goûts n'étaient rien moins que luxueux, et, son ambition se bornant à peu de chose, il se tirait parfaitement d'affaires, et ne manquait jamais de rien.

Était-il suivi par un bon ange chargé de glisser chaque jour dans sa poche les cinq sous du Juif-Errant ?

Non pas.

Ses cinq sous, il les gagnait bel et bien.

Et jamais peut-être millions n'ont été mieux ni plus honnêtement gagnés.

Les lois de l'État s'en trouvaient bien quelque peu enfreintes.

Le ministère des Postes aurait peut-être pu le poursuivre en contravention.

Mais la peccadille n'en valait pas la peine ; et tant pis pour qui aurait voulu molester l'ami Chouinard, car il était populaire.

Voici en quoi consistait sa petite industrie.

Il s'était constitué courrier privé et indépendant.

Et pour six sous – cinq cents, ce qui était dans le temps le port d'une lettre à la poste – il portait à pied cette lettre à Kamouraska, à Rimouski, au Bic, à Matane, et, naturellement, à n'importe quel point intermédiaire, la livrant en mains propres ou à domicile, sans jamais exiger d'autre rémunération.

S'il avait dix, vingt, trente lettres, tant mieux.

S'il n'en avait qu'une, il faisait le voyage tout de même, et avec une rapidité… Ses courses étaient quelques fois étonnantes.

Nul froid, nulle tempête, nuls chemins effondrés ne l'arrêtaient.

Pendant quelqu'une de ces terribles journées d'hiver, où les voyageurs les plus hardis osent à peine s'aventurer sur la route enveloppés dans leurs habits de fourrure et les peaux d'ours de leurs traîneaux, on entendait parfois un son de trompe éclater au loin, puis on voyait déboucher à l'entrée du village un piéton maigrement vêtu, une casquette en peau de chat sur les yeux, blanc

de givre, enfonçant jusqu'aux genoux dans la neige mouvante, les doigts à demi gelés sur un cornet à bouquin, le dos courbé, luttant ferme contre la « poudrerie » qui lui cinglait la figure, et jetant à toutes les portes sa fanfare dans la bourrasque.

C'était Chouinard.

À la brume, il entrait – n'importe où.

Chez le riche comme chez le pauvre.

Avec cette différence que dans les maisons un peu cossues, il se présentait à la porte de service.

On ne le rebutait nulle part.

Haletant, geignant, épuisé, il secouait dans le tambour la neige dont il était couvert, essuyait ses bottes glacées au paillasson, faisait son entrée en souriant, détachait les glaçons de sa barbe et de ses cheveux incultes, s'approchait du poêle – les calorifères étaient alors inconnus dans ces parages – grelottait quelques instants, les mains dans le « fourneau », puis jetant un long regard autour de lui avec une expression de contentement naïf, il lâchait un gros rire enfantin, hi hi hi !... puis il ajoutait :

— Mauvais temps.

— Tiens, c'est ce brave Chouinard ! disait-on. Quel bon vent t'amène ?

— Bon vent, mais mauvais côté, hi hi hi !...

— D'où viens-tu comme ça ?

— Québec.

— Et où vas-tu ?

— Rivière-du-Loup.

— Porter une lettre ?

— Te cré !

— À qui donc ?

— M. Pouliot.

— Montre voir.

— Tiens… Non, pas celle-là ! M. Verreau, celle-là, Saint-Jean-Port-Joli.

Ou M. Dupuis, Saint-Roch-des-Aulnaies.

Ou quelque autre encore.

On lui faisait généralement ces questions non par pure curiosité, mais pour mettre son étrange mémoire à l'épreuve.

Il avait souvent quinze, vingt lettres dans son sac.

Or il ne savait pas lire, et jamais il ne se trompait dans la distribution.

Pas une erreur !

Une lettre qui lui était une fois confiée arrivait droit à son adresse, avec autant de sûreté – et même plus – que si elle eût été mise entre les mains du ministre des Postes lui-même.

Un chef de bureau reçoit une lettre, lit l'adresse, et se trompe quelques fois de case.

Chouinard, lui, ne s'en rapportait qu'à l'apparence extérieure de l'enveloppe, mais son coup d'œil était infaillible.

On ne l'a jamais pris en défaut.

q

Chapitre 3

Etant donné ce qui précède, Chouinard ne pouvait manquer d'être un favori au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, dont la masse des élèves avaient leurs parents disséminés sur l'itinéraire habituel de l'extraordinaire courrier.

Son arrivée était une fête.

Grâce à sa prodigieuse mémoire, Chouinard connaissait – il s'en informait naturellement avec le plus grand soin – toutes les familles qui avaient un fils ou deux au collège de Sainte-Anne, et, au point de vue de la clientèle, il n'avait garde de négliger ce détail.

Il s'arrêtait au collège d'abord.

C'était une station de rigueur.

Puis il se rendait chez les parents, et donnait des nouvelles du « petit ».

Il était naturellement le bienvenu. On l'entourait :

— Vous l'avez vu, ce cher enfant ?

— Comment est-il ?

— S'ennuie-t-il beaucoup ?

— A-t-il grandi ? etc.

Livier savait tout et répondait à tout.

La famille était enchantée – la maman surtout – et chacun s'évertuait à faire plaisir à Chouinard.

On le choyait, on le dorlotait, on le gavait de friandises.

Sans compter qu'il repartait toujours, cela va sans dire, avec une lettre et quelque petit paquet pour le retour.

La lettre ne pouvait arriver à destination que longtemps après le passage du courrier ordinaire.

On le savait ; mais qu'importe !

Avez-vous remarqué comme une lettre d'ami ou de parent vous fait plus de plaisir à recevoir quand elle vous est remise par une main qui a touché celle qui l'envoie ?

C'est à ce sentiment qu'obéissaient d'instinct, il n'y a encore que quelques années, les Québecquois qui vous disaient :

— Mon cher, vous partez pour Montréal, veuillez donc vous charger de cette lettre.

Cette lettre vous coûtait d'ennui, d'embarras et même d'argent, cent fois les trois sous que ce monsieur aurait payé en mettant simplement son envoi à la poste ; mais il ne réfléchissait pas à cela.

Il espérait que sa lettre serait remise personnellement ; et cela doublait, par l'imagination, la satisfaction qu'il avait eue de l'écrire.

Et celui qui recevait la lettre donc !

— Vraiment, c'est lui-même qui vous a confié ceci ? Vous l'avez vu ? Vous lui avez parlé ? Comment est-il ? Que chante-t-il de bon ? etc.

— Vous avez vu mon père avant de partir ! me disait un jour, toute tremblante d'émotion, une bonne religieuse canadienne que je retrouvais à Blois, en France. J'ai presque envie de vous embrasser.

Elle recevait des lettres de sa famille toutes les semaines, cependant.

Mais quelqu'un qui avait vu son père, qui lui avait parlé, qui lui avait serré la main, ce n'était pas la même chose !

Avec cela qu'en confiant une lettre à Chouinard, on faisait une charité déguisée, – et personne n'ignore que c'est la plus agréable à faire après tout.

q

Chapitre 4

Imaginez maintenant quelle réception nous faisions à l'ami Olivier, lorsque, par un de ces ennuyeux congés d'hiver, comme un oiseau voyageur tombant des nues, il arrivait au collège, et venait

s'ébattre au milieu de nos groupes attristés, à Sainte-Anne, sur cette plage morne où l'on a d'un côté une montagne revêche qui vous bouche l'horizon, et de l'autre une plaine sans fin, plate et froide, qui vous l'escamote.

— Voilà Chouinard !

— Bonjour, Chouinard !

— Hourrah !

— Vivat !

— Ohé !

Et nous nous précipitions autour du pauvre garçon, qui ne savait bientôt plus où donner de la tête.

Tout le monde parlait à la fois :

— Des lettres ?

— Une pour moi !

— Pour moi !

— Pour moi !

— Vite donc, Livier ! vite donc !

Chacun se dressait sur le bout des pieds, trépignant d'impatience.

La poste ordinaire ne comptait plus.

Nous aurions eu dans nos poches des lettres bien postérieures à celles qu'il nous apportait : elles ne valaient plus rien.

— Oui, oui, oui ! criait le bon diable tout essoufflé, et se défendant de son mieux contre les assauts de tous ces diablotins. Attendez donc !… hi hi hi…

Puis il grimpait sur un banc, et commençait la distribution.

— Quins, ‘tit Pite, pour toi !

— Hourra ! merci, Chouinard !

— Quins, Couillard, lettre Saint-Thomas !

— Quins, Bernier, lettre du Cap… hi hi hi !

— Merci, Livier !

— Quins, Bacon ! quins, Gagnier ! quins, Arsène ! lettres vous autres…

— Merci, merci, merci !

— Hourra !…

— Tu as passé chez nous ?

— Te cré !

— Comment vont-ils à la maison ?

— Père acheté beau cheval !

— Et chez nous ?

— Chu vous ? Sœur robe neuve neuve… Belle ! belle !

— Ah ! ah ! ah !…

— Tu connais ça, Livier ?

— Te cré !…

— Hourra !…

— Et chez nous !

— Mère mal aux dents.

— Et chez nous ?

— Fait boucherie, semaine passée ; bon boudin, va ! Livier goûté… hi hi hi !…

— Et chez nous, Livier ?

— Fait baptiser dimanche. Beau ’tit frère…

— Bravo !

— Vive Chouinard !

— Hourra pour Livier !

— La bascule !

— La bascule !…

Ce qu’on appelait la bascule au collège de Sainte-Anne était une espèce d’ovation peu réjouissante à laquelle on soumettait les camarades qui, d’une façon ou d’une autre, avaient su provoquer quelque enthousiasme.

La cérémonie était simple et primitive.

Elle rappelait un peu le pavois des anciens Gaulois.

Aussitôt qu’on avait lâché le mot Bascule !les plus rapprochés saisissaient le triomphateur – la victime, si vous aimez mieux –

qui par un bras, qui par une jambe, qui par le collet, qui par le ceinturon.

Et puis, ho !...

Un élan le hissait sur les têtes, où dix, vingt, trente poignets solides le maintenaient en équilibre, pendant qu'on lui faisait faire le tour de la salle en procession, au milieu d'une tempête de rires, de chants et d'acclamations.

Si vous aviez été longtemps absent, si vous aviez fait quelque action d'éclat, ou si c'était l'anniversaire de votre naissance, ça y était !

— La bascule, ho !

Le système des compensations.

On s'en tirait tant bien que mal ; comme on pouvait.

Un peu étourdi, un peu moulu, et surtout bien chiffonné ; mais en général sans avaries sérieuses – au moins à la peau.

Chouinard faisait bien quelques résistances d'abord, mais pour la forme seulement.

Il était habitué.

Avec son dîner à la cuisine, et le petit tour de chapeau qui se faisait entre nous à son bénéfice, la bascule était de rigueur à chacune de ses visites.

Il en prenait gaiement son parti, et se laissait trimbaler de bonne grâce.

— Bande scérélats ! disait-il seulement, en feignant de se fâcher.

q

Chapitre 5

On a remarqué que notre héros avait l'habitude – comme presque tous les innocents, du reste – de s'exprimer dans une espèce de langage télégraphique, c'est-à-dire en supprimant les petits mots – articles et prépositions, par exemple – peu nécessaires au sens de la phrase.

Il avait en outre un certain défaut d'articulation ou d'oreille qui lui faisait commettre toutes sortes de contrepetteries.

Scélérats, disait-il ; p'tits maruleux ; êtes pires que des loups-ragous. Ferez rien que des vérolutionnaires !

Savez-vous comme il appelait le Drapeau de Carillon ? – Le Drayonde Caripeau.

Quant aux autres expressions qu'il défigurait plus ou moins, elles étaient innombrables.

Pour lui le pain killer se prononçait « pain de couleuvre ».

La corne de cerf se changeait en « gomme de saffre ».

Un typographe se transformait en « p'tit pot d'grès ».

Une maison de correction devenait une maison de « corruption ».

Du lemonsyrup était pour lui du « limon de salope ».

Il n'aimait pas à se mettre des chimaigres dans la tête.

Il priait pour la « conversation » des pécheurs, etc.

— Eh bien, Chouinard, lui demandais-je un jour, chez qui as-tu couché, à la Rivière-Ouelle ?

— George Lévesque.

— Que fait-il de bon de ce temps-ci, George Lévesque ?

— Pustule toujours.

Il voulait dire « spéculer ».

— As-tu bien fait ma commission, Livier ? lui demande une bonne femme de l'Islet, qui avait envoyé un sac de noisettes à son petit garçon, au collège.

— Te cré !... Mais pas gardé longtemps, va !

— Comment donc ça ?

— Eh ben, mangé la classe, mangé l'étude, mangé la « création »... constupé tout de suite.

Les noisettes avaient été confisquées, voilà tout.

Un jour, il racontait que le curé de Saint-Alexandre était allé à Québec pour se faire ôter une « cathédrale » dans l'œil.

La cataracte probablement.

Une autre fois, il demandait au docteur Guay, de Lévis, s'il avait des pilunes pour le ver Saint-Hilaire.

Le docteur supposa qu'il voulait parler du ver solitaire.

Et ainsi de suite, à n'en plus finir.

Les *résipères,*les maladies de longueur, les enflammationsde père Antoine, les enfants morts de conclusions, les vieux morts aux tropiques, les actes de contorsion, les rumeursdans le ventre qui pourraient bien se changer en concerts, tout cela ne comptait pas.

C'était pour lui l'alphabet du genre.

Il faudrait un miracle de mémoire pour se rappeler la vingtième partie des coq-à-l'âne et des transfigurations de mots dont il émaillait sa conversation.

Mais revenons au collège.

La cérémonie de la bascule terminée, ce n'était pas tout.

— Maintenant, Chouinard, lui disions-nous, tu vas nous chanter quelque chose, n'est-ce pas ?

— Livier fatigué.

— Eh bien, prie le bon Dieu alors, tu chanteras après.

q

Chapitre 6

Il faut vous dire que l'ami Olivier avait une manière à lui de prier le bon Dieu.

Mais une manière à lui !
Impossible de rêver pareil salmigondis de latin et de français mélangé à la diable, sans queue ni tête, ni sens ni logique.

Toutes les expressions du catéchisme et du rituel s'y rencontraient, s'y heurtaient dans un pêle-mêle sans nom et dans les combinaisons les plus imprévues.

Voici un échantillon de son savoir-faire sur ce point :

« Pater noster purgatoirecredo in Deum l'ordre et le mariage sans exagération ni excuses,nostris infunde, péché mortel, péché véniel,christum robiscum, pauvre homme. – Ainsi soit-il ! »

Il excellait surtout à remplacer les mots latins par je ne sais quel français incohérent qu'il trouvait moyen d'extraire des phrases latines mal prononcées.

J'ai écouté prier bien des vieilles.

J'ai entendu des chantres d'une force rare.

Je n'ai jamais rien vu qui, sous ce rapport, pût être comparé à Chouinard.

Ses prières n'étaient souvent qu'une suite d'à peu près à dérouter le calembouriste le plus ingénieux des deux mondes.

Ne parlons pas de « P'tit Jésus dans la cheminée, rince l'écuelle » ; ou du « pied d'Jésus envenimé, dans la huche la cuillère »,dona eis requiem. C'était là pour notre ami le premier mot du rudiment.

Il avait perfectionné tout cela à un point dont on se fera une idée quand on saura que sa Salutation angélique commençait

par : Nagez, Maria, et finissait par : « La p'tite Laure à Narcisse et la grosse Philomène », et in hora mortis nostrae, amen.

Il puisait dans la messe, dans les vêpres, dans l'angélus, dans le bénédicité, partout.

Il traduisait : Et renovabit par « le traîneau va vite ».

A porta inferi,par : « apportez la ferrée ».

Sedessapientiae, par : « ses treize sapins sciés ».

Mors stupebit, par : « marches-tu, bibitte » !

Benedictatu, par : « l'bom' Baptiste Têtu ».

Vas spirituale, par : « va oùs' tu pourras aller ».

Adjuvandum, par : « belle jument d'homme ».

C'est de lui cette traduction rajeunie par Berthelot : Mites fac et castos, « mitaines faites de castor ».

Il fallait le voir, dans le Confiteor, se frapper la poitrine en disant avec componction :

— Racule pas ! Racule pas ! voyons, Maxime, racule pas !

Il se faisait alors dans le comté de Kamouraska – division électorale où se trouve le collège de Sainte-Anne – une lutte politique qui est restée légendaire entre Letellier de Saint-Just, depuis lieutenant-gouverneur pour la province de Québec, et Chapais, qui mourut ministre des Travaux publics au cabinet fédéral.

— Pour qui es-tu, toi, Livier ? lui demandions-nous. Es-tu rouge ? es-tu bleu ?

Il répondait invariablement :

— Livier pour zitanies. Crie pas hourra pour Tellier ni Chapais. Crie : Hourra pour Nobis.

Mais nulle part ailleurs que dans le Paterson talent de traducteur ne brillait avec autant d'éclat.

C'était un vrai tour de force.

Qui es in coelis devenait « qui est-ce qui sait lire ».

Sanctificeturnomen tuum, « son p'tit-fils Arthur ramène-ty l'homme ».

Sicutin coelo et in terra, « si tu t'salis, salaud, tu t'néterrras ».

Et ainsi sans broncher jusqu'à Sed libera nos a malo, qui devenait, en passant par je ne sais quelle filière : « de Saint-Morissette à Saint-Malo ».

q

Chapitre 7

Va sans dire que toute cette phraséologie burlesque se retrouvait aussi bien dans son chant que dans ses prières.
Car Chouinard chantait – je l'ai déjà laissé entendre – et avec une voix assez passable, ma foi.

— Allons, lui disions-nous, sitôt la kyrielle de prières défilée jusqu'au bout, chante-nous quelque chose maintenant.

— Livier ben fatigué.

— N'importe !

— Eh ben, Livier va chanter chanson major Jean Doguier, bataille Vous-salue-Marie.

Cela voulait dire : La chanson du major de Salaberry à la bataille de Châteauguay.

Et il entonnait à tue-tête :

Papineau, ce bon père,

Disait à ses enfants :

Nous gagn'rons la bataille

Si vous êtes pas peureux.

On voit que le brave Livier n'était guère plus fort sur la rime que sur l'histoire.

Puis venaient les cantiques.

Un surtout dont le refrain nous amusait toujours beaucoup :

C'est la sain sain sain,

C'est la te te te,

C'est la sain,

C'est la te,

C'est la sainte Vierge,

Qu'allume les cierges !

Il y avait aussi le cantique d'Adam,qui nous intéressait fort :

Adam, Adam, sors de ce bois,

Dis-moi pourquoi que tu chesses(sèches),

Dis-moi pourquoi et quelle est la saison

De ta trahison !

Cela rimait... comme la chanson de Papineau, à temps perdu.

Mais le plus défiguré, c'était le cantique du Jugement dernier.

Tout le monde connaît le refrain à grand effet :

J'entends la trompette effrayante

Qui crie : O morts, levez-vous !

Voici comment Chouinard le chantait :

J'attends la tempête effrayante,

P'tit christ, gros homards, rêvez-vous ?

Il nous chantait aussi ce qu'il appelait la messe des vieilles filles :

Kyrie,

J'veux m'marier ;

Eleison,

La grain' me sonne !

Et cela continuait ainsi : le Gloria,le Credo, la Préface,le Sanctus, et l'AgnusDei, tout y passait.

Une des choses qui le portaient à modifier les textes – on pourrait dire à massacrer les mots – c'était son scrupule à l'endroit de tout ce qui pouvait ressembler de près ou de loin à un juron.

La moindre interjection un peu vive l'effrayait.

Toute consonance trop crue répugnait à sa délicatesse, et il l'évitait avec soin. Ou bien il l'adoucissait de son mieux à l'aide d'une variante, en passant une consonne au rabot, en glissant l'huile d'une cédille habilement introduite sous l'ossature d'une syllabe un peu raide.

Par exemple, vous ne l'auriez jamais fait dire : tomber sur… la dix-septième lettre de l'alphabet.

Il tournait la difficulté en disant : tomber sur le sud.

Il n'osait seulement pas prononcer le mot « queue ».

Il disait le manched'un chien.

Tout au plus hasardait-il la tieue du chat, mais dans l'intimité seulement, quand il se permettait une légère incursion sur le domaine de la familiarité.

Il avait même des scrupules à prononcer le mot mort.

Un jour, le curé de la Rivière-Ouelle lui demandait :

— Est-ce que M. Dionne ne t'a pas donné un petit cochon de lait pour moi ?

Chouinard répondit :

— Vot' petit cochon, monsieur le curé, il est devant le bon Dieu !

Dans ses chants surtout, la moindre apparence de jurement était invariablement évitée à l'aide de quelque pieux euphémisme.

Ainsi, dans le cantique bien connu qui commence par ces vers :

Oh ! l'auguste sacrement

Où Dieu nous sert d'aliment,

le mot sacrement lui semblait être ce que les Anglais appellent profane. Et il chantait :

Oh ! la yous' qu'est l'z'agréments,

Beaulieu nous sert d'élément.

« Autour de nos sacrés autels » était pour le bon Chouinard un mot sacrilège. Il chantait :

Autour de nos saprés autels !

q

Chapitre 8

Après tout ce que je viens de dire, il est facile de conclure que, si le serve bone de Picard avait fait commettre au brave Livier une pareille incongruité dans l'église de Saint-Joseph, ce dimanche-

là, il ne faut en accuser ni ses sentiments chrétiens ni son respect pour les choses saintes.

Au physique, notre original n'avait rien de particulièrement remarquable.

A part son gros rire naïf et ses petits yeux toujours émerillonnés de gaieté enfantine, c'était le premier venu.

Quand au costume, la casquette en peau de chat, à laquelle j'ai déjà fait allusion, constituait ce qu'il avait de plus saillant, si l'on en excepte cinq ou six peaux de lièvres dont il bourrait son pantalon dans les grands froids.

Un jour, pendant l'opération de la bascule, il arriva un accident.

Comme le pantalon était un peu mûr, une malencontreuse solution de continuité s'y produisit tout à coup, et les peaux de lièvres mirent le nez à la fenêtre.

Inutile d'insister sur le reste de la scène.

Il fut un temps, cependant, où notre ami put faire ses voyages avec plus de confort et sans prendre tant de précautions.

Chaudement enveloppé d'une grande casaque bleu-clair, avec pantalon en pinchina, képi bordé de jaune et bottes d'ordonnance – enfin en uniforme militaire complet – tel apparut Chouinard aux environs de Rimouski, un matin de novembre 1863, par une de ces journées pluvieuses et glaciales dont le vent de nord-est ne manque jamais de favoriser ces parages, à pareille saison.

— Comment, c'est toi, Olivier ! lui dit un avocat bien connu qui le rencontra, arpentant la grande route, la main devant les

yeux.

— Oui, hi hi ! c'est Livier !

— D'où viens-tu dans cet accoutrement ?

— Viens de la guerre !

— Aux États ?

— Te cré !

C'était justement pendant la guerre de Sécession, et le pauvre diable était tombé dans les filets des nombreux embaucheurs qui parcouraient nos campagnes en quête de recrues.

— Quand es-tu parti ?

— Trois mois ! gros paquet d'argent… hi hi !…

— Et tu t'es battu ?

— Te cré !… Canons, fusils, pif ! paf !… Tombais, relevais, parlais anglais… Pas drôle, va !

— Tu n'avais pas peur !

— Non, Livier brave !… Les autres tuaient Livier, mais Livier tuait les autres étout… hi !

— Et puis ?

— Livier ennuyé… Livier sauvé.

Cette expédition avait donné à Chouinard le goût de l'uniforme, à ce qu'il paraît, car un jour, en remontant le fleuve, le capitaine Mormon du Druid – l'un des steamers du gouvernement

– l'aperçut sur la grève, un peu en bas de Rimouski, qui faisait des signaux avec une tunique rouge de volontaire au bout d'une perche.

Ne reconnaissant pas l'individu à cette distance, et passablement intrigué, le capitaine donne ordre de stopper, met en panne et dépêche un canot à terre.

— Tiens, c'est Chouinard ! s'écrient les matelots en sautant sur le rivage. La farce est bonne ! Dis donc, espèce de feignant, pourquoi nous fais-tu arrêter comme ça ?

— Lettre pressée pour Québec, veux embarquer.

Histoire de rire, on l'embarqua.

Le capitaine grommela bien un peu pour la forme ; mais il finit par pouffer de rire avec les autres.

Surtout quand Chouinard, rendu en face du quai de la Rivière-du-Loup, lui demanda de relâcher un instant pour lui permettre d'aller porter une lettre à un de ses cousins.

Cette fois-là, Livier dut forfaire à sa réputation de postillon sans reproche ; mais en cela il n'était pas plus coupable que le gouvernement de Sa Majesté, qui, cette fois-là aussi, conspirait contre lui-même, le département de la Marine faisant concurrence à celui des Postes.

Chouinard fut trouvé un matin, gelé à mort sur les côtes de Matane.

Je ne sais où repose sa dépouille terrestre ; mais si jamais Dieu me fait la grâce d'une petite place au paradis parmi les honnêtes gens et les bons garçons, je suis bien sûr de le rencontrer là.

q

Chapitre 1

Le touriste qui, par un beau jour d'été d'il y a trente-cinq ans, arrivait à Saint-Pascal, dans le comté de Kamouraska, ne manquait pas d'apercevoir, sur le plateau culminant de la plus haute des montagnes éparpillées dans la plaine, une espèce de hutte aux pans irréguliers, qui semblait adossée à l'arbre d'une croix monumentale se détachant sur l'azur – toute radieuse au soleil.

C'était la retraite d'un ermite.

Cet ermite s'appelait Cotton.

Il habitait là depuis cinq ou six ans, complètement seul, vivant de ce que les enfants du village venaient lui vendre, ou de ce que les bonnes âmes voulaient bien lui donner pour des prières.

On ne connaissait pas trop son origine.

C'était, au dire de quelques-uns, un ancien tailleur dont la famille vivait encore du côté de Rimouski.

Il avait bâti cette demeure aérienne de ses propres mains.

Comment s'y était-il pris ? Qui lui avait fourni les outils et les mille autres choses nécessaires à cette construction ?

Personne n'en savait rien.

Durant les premiers temps de son séjour à Saint-Pascal, vêtu d'une espèce de soutanelle brune, une corde autour des reins,

tête nue, et un long bâton ferré à la main, Cotton descendait de son perchoir chaque dimanche, et assistait aux offices dans le bas de l'église paroissiale, avec de grands airs de dévotion qui attiraient bien l'attention sur lui, mais qui n'imposaient pas à tout le monde, comme on va le voir.

Un jour, il cessa de venir à l'église.

Il avait, paraît-il, eu maille à partir avec le curé, qui semblait n'avoir qu'une confiance assez limitée dans la vocation cénobitique de son nouveau paroissien.

À certaines époques, Cotton s'éclipsait tout à coup, et les gamins qui, pour quelques sous, lui montaient chaque jour du lait, de la galette et autres comestibles, frappaient vainement à la porte du solitaire.

Celui-ci revenait au bout d'un mois ou deux, porteur, assurait-on, de sommes assez rondelettes, à en juger par les nombreuses petites douceurs que ses scrupules d'ermite n'allaient pas jusqu'à lui refuser.

Où allait-il ainsi ?

Comment pouvait-il ainsi paraître et disparaître subitement sans que personne s'en aperçut ?

Et puis, où prenait-il cet argent ?

Là-dessus tout le monde se perdait en conjectures.

Les uns parlaient bien, il est vrai, de déguisements, de voyages à Boston, de quêtes, que sais-je ?

Mais, suivant la croyance la plus répandue, parmi les bonnes vieilles femmes surtout, Cotton était enlevé et rapporté par les anges – tout simplement.

La veille de son départ comme la veille de son arrivée, on avait plus d'une fois – c'était de notoriété publique – aperçu d'étranges lueurs envelopper tout le sommet de la montagne.

Quant à Cotton lui-même, sa discrétion sur ce point ne laissait rien à désirer.

Et non pas sur ce point seulement, car il s'était même toujours gardé de laisser connaître son vrai nom.

Les enfants lui avaient appliqué le sobriquet de Cotton, à cause de sa maigreur probablement (on sait que dans nos campagnes toute tige sans branches est un cotton), et il avait accepté cette appellation de bonne grâce, comme il en aurait accepté une autre.

q

Chapitre 2

Un jour de vacances, en compagnie de deux camarades de collège, Charles et George – ce dernier gibecière sur la hanche et fusil à l'épaule – je me dirigeais, dès le matin, vers la montagne de l'anachorète, déterminé à faire l'ascension, tâche assez facile, du reste, pour mes jarrets de seize ans.

Nous cheminions, allègres et causeurs, bien munis de tout ce qu'il nous fallait pour passer gaiement la journée.

Cette journée s'annonçait superbe.

Ce serait peut-être le moment de croquer une petite description ; mais j'ai peur de faire languir mon récit, et je craindrais, en outre, que ma peinture ne rendît pas justice entière au paysage que j'avais sous les yeux.

Imaginez une route un peu sablonneuse, bordée de beaux arbres fruitiers, des rangées de longs peupliers verts émergeant ci et là des massifs, de jolies maisonnettes toutes blanches, de grosses fermes respirant le confort et l'aisance, des granges lointaines où retentissait le clairon des coqs matineux, de la verdure à perte de vue, l'horizon coupé à différents endroits par des rochers isolés, et des montagnes bleuâtres se dressant à pic du niveau de la plaine ; et nous, marchant gaillardement vers la plus haute d'entre elles, le rire aux dents, humant la brise, buvant le soleil, sifflant avec les merles et turlutant avec les pinsons.

Voilà tous les matériaux ; que le lecteur fasse la description lui-même.

Ils se comptent par milliers ceux qui se sont condamnés volontairement à une vie de solitude perpétuelle, depuis saint Paul l'Ermite, qui, le premier, en l'an 250 de l'ère chrétienne, s'enfonça dans les déserts de la Thébaïde ; depuis saint Siméon Stylite, qui passa son existence sur le haut d'une colonne, en plein air ; depuis saint Antoine, saint Macaire et saint Pacôme, qui s'enfermèrent dans des grottes sauvages, ne vivant que d'eau et de racines jusqu'aux pieux cénobites qui se réfugient encore au fond des monastères pour s'y livrer aux jeûnes, à la prière et à toutes les mortifications de la carrière ascétique.

J'avais lu la Vie des Saints, toute remplie des miracles et des prodigieuses austérités de ces grands serviteurs de Dieu.

Mais, malgré mon âge avide de merveilles, j'avais toutes les peines du monde à me persuader que j'allais voir, là-haut, en plein dix-neuvième siècle, au centre d'un comté célèbre pour ses luttes politiques entre rouges et bleus, un vénérable successeur, en chair et en os, de ces mystérieux personnages dont l'existence extraordinaire a laissé de si vivants souvenirs dans la chrétienté.

Et, les remarques sarcastiques de mes amis aidant – eux étaient de la paroisse, – ce fut, je l'avoue, sans la moindre pensée de recueillement, qu'à la suite de mes deux guides, je me mis à gravir le sentier étroit et escarpé, qui, à travers les noisetiers et mille autres arbustes rachitiques, accrochait ses sinuosités au flanc de la montagne.

Quelques sapins déchiquetés par le vent du nord-est, si violent dans cet endroit du pays, quelques bouleaux transis, à moitié dépouillés par le couteau des passants, de petits frênes souffreteux, des érables nains, jetaient çà et là des lambeaux d'ombrages que nous recherchions avec avidité.

Parfois cette ombre tombait heureusement sur quelque roche saillante, où des restes de repas, dispersés sur la surface aplatie de la mousse, indiquaient un point de repos fréquenté.

À la bonne heure, alors !

Comme l'ascension était raide, on se sentait plus ou moins en nage ; et, n'étant pas pressés, nous faisions halte.

Nous détachions quelques baies sauvages oubliées sur le bord d'une crevasse ; nous improvisions quelque éventail découpé

dans un rameau un peu plus touffu que les autres ; nous vidions un gobelet de cidre frais ; et, les jambes allongées sur le tapis vert, nous allumions nos pipes, ce vade mecum de rigueur pour tout potache en vacances.

Et, après un instant de causerie, rafraîchis et ragaillardis, nous nous remettions en route.

Oh ! ces promenades d'écoliers ! ces premières bribes de liberté ! comme le cœur s'y dilate, comme le corps s'y fortifie, comme l'intelligence s'y retrempe.

Exempt de tous soucis, sans regrets du passé et sans inquiétudes pour l'avenir, on s'y abandonne avec indolence au plaisir du moment, comme si la vie n'avait pas d'autre but ni d'autres exigences.

Oh ! les heureux instants qui passent si vite, et qui, hélas ! ne reviennent jamais !

q

Chapitre 3

Après nombre d'étapes plus ou moins prolongées, nous commencions à apercevoir le terme de notre excursion, c'est-à-dire que nous touchions au dernier épaulement de la montagne, quand George, qui depuis un instant nous priait de parler moins haut, nous fit tout à coup impérieusement signe de nous taire.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je à voix basse.

— Pas un mot ! répondit George sur le même ton ; vous allez voir.

Puis, nous poussant dans un pli de terrain masqué par un fouillis de broussailles :

— Ne bougez pas, ajouta-t-il, et regardez bien là-haut, à cette pointe de roc qui surplombe à gauche.

Quand nous fûmes installés dans notre cachette, George épaula son fusil.

— Attention ! fit-il.

Puis, le dos tourné à l'endroit qu'il nous avait dit d'observer, et comme s'il eût fait mine d'ajuster une hirondelle, il pressa la détente.

Le coup résonna clair et sec ; puis on l'entendit, plus long et plus sonore, se répercuter plusieurs fois sur les rochers et dans les ravines, en faisant sortir de leurs retraites des foules d'oiseaux effarouchés.

— Regardez bien, nous dit George toujours à demi-voix.

Nous fixions avec le plus vif intérêt l'arête de l'escarpement.

— Eh bien, avez-vous vu ?

— Oui, une tête.

— Coiffée d'un béret bleu ?

— Oui ; elle s'est avancée un instant, puis reculée tout à coup.

— C'est bien cela ; nous pouvons monter maintenant.

— Pourquoi cette cérémonie ? demandai-je en sortant de l'enfoncement malpropre où Charles et moi nous nous étions blottis.

— Tu vas voir, répondit George ; ça te fera mieux juger de l'homme.

Et nous reprîmes notre ascension.

En quelques enjambées, nous eûmes mis le pied sur le dernier plateau.

Jamais je n'oublierai le spectacle qui nous y attendait.

Nous nous arrêtâmes stupéfaits d'admiration.

L'atmosphère, d'une merveilleuse transparence, semblait flamboyer comme le décor d'une féerie incandescente.

Dans ce milieu limpide et diaphane, le regard atteignait des distances extraordinaires.

Tout semblait flotter dans la clarté ; et pourtant les maisons, les clochers, les arbres, les routes, tous les mille accidents du paysage, et jusqu'à la ligne réverbérescente du Saint-Laurent, là-bas, coupant l'horizon, tout droit, comme pour accentuer les tons bleuâtres des lointaines Laurentides, tout se dessinait, ou plutôt se détachait en relief, clair, net, lumineux, et comme miroitant sous les effluves d'un soleil splendide.

Le plateau semblait désert.

La hutte était là, solidement assise sur ses quatre pans en épaisse maçonnerie, s'élargissant par la base, et béante.

Mais pas un signe de vie.

Nous jetons un regard à l'intérieur.

Personne.

— Suivez-moi, dit George, et du silence !

Nous fîmes le tour de la cabane, gravîmes quelques marches, et, au pied du léger talus sur lequel se dressait le piédestal d'une immense croix toute bardée de fer-blanc, nous aperçûmes, à genoux et nous tournant le dos, un être singulier, les bras étendus, dans l'attitude de la plus profonde contemplation.

Il ne bougeait pas.

George toussa.

Même immobilité.

Nous toussâmes à notre tour, et consciencieusement.

Alors l'homme eut un soubresaut, se leva, fit un grand signe de croix, se retourna vers nous comme un automate, puis, simulant la plus vive surprise, et prenant tout à coup les manières les plus obséquieuses :

— Ah ! pardon, mes frères ! dit-il d'une voix traînante et nasillarde qu'il s'efforçait de rendre aussi onctueuse que possible en affectant des intonations féminines, pardon de ne pas vous avoir entendus plus tôt. J'étais dans le Seigneur.

— Et quand vous êtes dans le Seigneur comme ça, dit Charles, c'est sans doute ennuyeux pour vous d'être dérangé ?

— Pas du tout, mon frère, pas du tout ! Je suis un solitaire, mais j'aime ceux que le Seigneur m'envoie.

— Du reste, fis-je avec une intuition dont je n'essaierai pas de dissimuler la perfidie, le saint ermite est peut-être en prière depuis longtemps.

— Depuis trois heures ce matin, mon frère ; j'y ai vu levé l'aurore.

— Ah !… Et vous ne vous dérangez jamais dans vos dévotions ?

— Jamais, mon frère.

J'étais fixé.

— Sapristi ! exclama George, vous devez être bien fatigué alors. Depuis trois heures du matin !

— Mâtin ! fit Charles qui aimait le calembour.

— Tiens, c'est vous, monsieur George ! fit l'ermite, comme par distraction. La santé va bien ?

— Comme vous voyez, merci.

— Oh non ! continua notre interlocuteur en revenant à la question qui lui avait été posée, cela ne me fatigue pas trop ; le joug du Seigneur est doux et léger…

q

Chapitre 4

Je l'ai dit plus haut, l'homme que nous avions devant nous était un être singulier.

Il semblait osciller dans sa charpente osseuse et grêle.
Le dos voûté, le cou long, mince et fortement sillonné par la protubérance des tendons, l'œil chassieux et fuyant, la démarche hésitante, il paraissait avoir vieilli avant le temps ; et cependant, dans sa chevelure claire et filandreuse, comme dans sa barbe rare et mal peignée – toutes deux d'un roux jaunâtre et sale – pas un poil ne faisait mine de grisonner.

Rien d'animé dans cette figure aplatie et blafarde.

Le sang extravasé par-ci par-là dans les tissus cutanés, surtout aux pommettes, faisait contraste avec la pâleur des lèvres et l'entourage de bistre qui cerclait ses yeux éteints.

Les cheveux séparés par une raie au milieu du front – mode tout à fait inusitée à cette époque – se collaient sur les tempes et derrière les oreilles, s'allongeant en maigres mèches plates et se relevant un peu aux extrémités, sur le collet d'un vêtement de cotonnade brune, moitié blouse, moitié soutanelle.

Une façon de pantalon chinois en serge noire, qui lui tombait à peine à la cheville, des chaussettes de laine blanche, des pantoufles en cuir jaune, deux doigts de flanelle autour du cou, des tampons d'ouate dans les oreilles, complétaient l'accoutrement.

Le béret bleu avait disparu.

L'homme marchait la tête un peu inclinée sur l'épaule gauche, à petits pas, les genoux serrés, saluant à chaque parole, et frottant sans cesse l'une contre l'autre ses mains aux jointures noueuses, quand il ne les tenait pas dévotement croisées sur sa poitrine rentrante.

En somme, une tournure de papelard de haut grade.

Mais, en revanche, aussi hospitalier que possible.

Quand il eut compris à quels gais lurons il avait affaire, notre ermite ne tarda pas à mettre un peu de côté ses mômeries de commande, pour risquer un coude sur la nappe.

Et je ne parle pas ici au figuré, car le bonhomme nous avait fait mettre à table, s'il vous plaît.

L'intérieur de la cellule – si cela peut s'appeler une cellule – était d'une propreté exquise.

Je me demande comment il s'y prenait, dans sa solitude, pour entretenir son intérieur en pareil état ; car tout y était d'une blancheur immaculée.

La table, qui remplissait à elle seule presque entièrement l'unique pièce de la hutte, était recouverte d'une nappe très fine ayant l'air de sortir des mains de la blanchisseuse.

Les sièges même – de rustiques bancs de bois – se dissimulaient sous des housses en coton blanc d'une fraîcheur à nous faire hésiter d'en approcher nos nippes de collégiens, plus ou moins souillées par la poussière de la route et en particulier par notre embuscade dans les fougères.

Nous devions d'ailleurs aller de surprise en surprise.

À peine étions-nous installés, que l'ermite ouvrit un placard, en tira d'abord des couteaux, des fourchettes et des cuillers, puis de larges jattes de lait sur lequel une mince couche de crème commençait à se former, et enfin un de ces énormes gâteaux appétissants qu'on appelle, dans nos campagnes, galettes à pain bénit.

— Tenez, mes frères, disait-il, vous devez avoir faim, régalez-vous. Les saints anges du bon Dieu m'ont apporté cela ce matin. Et encore ceci, tenez !

Et nous vîmes apparaître un succulent pâté d'airelles, ou, pour me servir de la langue du pays, un succulent pâté aux bleuets, qui fut accueilli par des bravos enthousiastes.

Décidément l'anachorète Cotton faisait une invasion à fond de train dans notre estime.

Il grandissait à nos yeux dans des proportions inattendues.

Et, merveilleux effet de l'appétit sur certaines pratiques dévotes, nous faillîmes nous jeter à ses pieds pour lui demander sa bénédiction.

Réflexion faite, cependant, on se borna à porter un toast échevelé à cet étrange amphitryon qui semblait n'avoir qu'à dire : Sésame, ouvre-toi ! pour voir les parois de son mystérieux logis révéler des cachettes miraculeuses toutes pleines de trésors.

Le voyage nous avait préparé l'estomac ; nous fîmes royalement honneur à ce festin d'un nouveau genre.

Notre hôte nous regardait faire en souriant.

— Mais sapristi, qu'est-ce que cela veut dire ? vous ne mangez pas, vous ! s'écria George.

L'ermite, qui depuis un instant semblait avoir quelque peu oublié son rôle, rentra son sourire, et levant les yeux au ciel :

— Veuillez m'excuser, mes frères, dit-il ; jamais je ne mange avant six heures du soir.

Le cénobite reprenait le dessus.

— Six heures du soir, allons donc ! ce n'est pas possible.

— Oui, mes frères, il faut bien faire quelques petites pénitences pour gagner le ciel, voyez-vous.

— Pas de blague ! dit Charles ; si vous ne mangez pas, moi je ne mange pas non plus.

— Ni moi, appuya George.

— Allons, mes frères, puisque vous le voulez absolument, je prendrai, pour ne pas vous désobliger, une tasse de lait. Fullumriquidum trumpit bijunium.

Et en apparence tout réjoui d'avoir pu glisser dans la conversation ce qu'il croyait être une citation latine, il se versa un demi-bol de lait, qu'il se mit à avaler à petites gorgées.

Notre ultimatum s'arrêta devant ce moyen terme souligné par une telle preuve d'érudition cléricale.

Et pour ma part, autant par satisfaction d'avoir échappé au danger que par admiration pour ce latin aussi ingénieux qu'original, je sentis se dissiper le nuage que l'imprudente susceptibilité de mes camarades avait amassé sur mon front, et le sourire me revint aux lèvres.

La concession nous parut suffisante et le compromis acceptable.

Rien ne vaut les concessions et les compromis pour mettre les gens d'accord.

Ce devrait être la base de toutes les politiques.

Le fait est que George avait été trop loin ; il le reconnut plus tard.

En tout cas, nous reprîmes les couteaux et les fourchettes, et notre consommation recommença, pantagruélique.

Le repas tirait à sa fin, et nous avions déjà passablement oublié que nous étions chez un ermite, lorsqu'un de nous – je n'oserais affirmer que ce fût Cotton lui-même – s'avisa de nous le rappeler en nous proposant de visiter la chapelle.

Cette chapelle consistait en un certain enfoncement triangulaire, ménagé dans les irrégularités de la construction, et s'ouvrait du côté de l'ouest.

Tout l'intérieur en était rempli par un petit autel très coquet, garni de candélabres, de cierges, d'images coloriées, de dorures et de fleurs artificielles, disposées avec beaucoup de symétrie et de goût.

La porte de cette chapelle minuscule était traversée par une tablette sur un bout de laquelle reposait, comme par hasard, une soucoupe où brillaient quelques pièces d'argent.

L'invitation était transparente, et non moins légitime à dire le vrai.

Nous fîmes un appel sérieux à nos pauvres goussets de collégiens, et nous en laissâmes de grand cœur tomber quelque menue monnaie – compensation à peine suffisante pour la généreuse hospitalité de l'anachorète.

Le saint homme nous parut parfaitement satisfait.

Nous rallumâmes donc les pipes, et la conversation tomba sur ce curieux mode d'existence.

En général, notre hôte répondait à nos questions assez volontiers, mais parfois aussi avec une répugnance visible.

D'après ce que je pus voir, ce n'était pas un contemplateur.

Il semblait peu sensible aux beautés pittoresques qui entouraient l'étrange demeure qu'il avait prise pour domicile.

Le spectacle de la grande nature, les merveilles de la création ne paraissaient pas avoir le don de l'émouvoir.

Cette éclatante journée même, qui répandait autour de nous une telle profusion de splendeurs lumineuses, le laissait froid et sans enthousiasme.

— Il fait beau, disait-il.

Et là se bornait son admiration.

Pour lui, tout ce qui concernait le bon ou le mauvais côté de son installation semblait se résumer en une question de beau ou de mauvais temps.

— C'est le vent du nord-est qui n'est pas gai ici, ajoutait-il. Les pluies battantes qu'il amène sont excessivement désagréables. L'automne surtout, c'est glacial. Et, à cette hauteur, pas besoin de vous dire si ça souffle. Souvent j'ai peine à me tenir à genoux pour faire mes prières.

Avions-nous affaire à un fou ?

Je le crois.

En tout cas, sa manie était inoffensive : nous la respectâmes.

L'après-midi était déjà avancé ; après avoir jeté un dernier coup d'œil au paysage et quelques coups de fusil aux échos des rochers que nous dominions, nous serrâmes la main de l'hospitalier Cotton, et nous reprîmes le chemin de la descente, pendant que, les bras étendus et les yeux levés au ciel, l'ermite nous criait de sa voix nasillarde :

— Que la bonne Sainte-Vierge et les anges du Seigneur vous accompagnent !

Maintenant, si, en voyageant sur le chemin de fer Intercolonial, il vous arrive de descendre à Saint-Pascal, et de vous diriger du côté de Kamouraska, vous apercevrez, à votre droite, à quelque deux milles de la gare, une montagne isolée, de forme oblongue, aux flancs très escarpés, surtout du côté du nord.

Cette montagne, beaucoup plus élevée que ses voisines, a ceci de particulier qu'on distingue, à son sommet, qui semble inaccessible, les vestiges délabrés d'une masure quelconque.

Demandez au premier gamin que vous rencontrerez sur la route quelle est cette montagne, il vous répondra invariablement, en ôtant son chapeau avec la politesse qu'on remarque chez tous les habitants de l'endroit :

— C'est la montagne à Cotton, Monsieur.

Mais personne ne pourra vous dire ce qu'est devenu l'ermite.

Espérons que les anges l'auront enfin emporté pour tout de bon.

q

Chapitre 1

La ville de Lévis est loin d'avoir toujours présenté l'aspect pittoresque qui la distingue aujourd'hui.
À l'époque dont je vais parler, l'église de Notre-Dame était presque isolée sur son immense plateau.

Et de là, en descendant jusqu'à la falaise qui borde le fleuve, c'était la Commune, avec ses ravins et ses broussailles ; tandis que vers l'est s'étendaient, jusque sur les hauteurs de Lauzon, une suite de prairies coupées de fossés le long desquels s'allongeaient de maigres clôtures de cèdre à moitié masquées par des fouillis d'arbustes et de plantes herbacées.

Après la fenaison, ces prairies étaient pour les gamins du voisinage un préau à perte de vue.

Et Dieu sait s'ils en profitaient !

Je me souviens avoir connu là une escouade de lurons qui ne se laissaient pas marcher sur les pieds, lorsqu'il s'agissait d'y aller gaiement.

Un soir que la petite troupe s'ébattait dans le champ le plus voisin de l'église, elle vit venir, longeant ce qui aurait pu être un trottoir, mais qui n'était encore qu'une rigole, un personnage dont l'apparition provoqua chez elle un intérêt soudain.

C'était un vieillard maigre et hâve, au dos voûté, mais d'apparence robuste, avec des cheveux poivre et sel qui s'échappaient en désordre d'un vieux feutre dégommé, et retombaient en mèches longues et sales sur le collet d'un paletot dont l'aspect débraillé accusait de nombreuses années de service et d'usure.

Une large ceinture de cuir retenait à sa hanche un pantalon jadis noir, dont les tiges effiloquées n'étaient pas faites pour dissimuler l'inquiétante maturité de l'ensemble.

Une chemise de flanelle en lambeaux, une paire de bottes outrageusement éculées complétaient le costume.

En somme, malgré la pacotille de ferblanterie qu'il portait sur son dos, le nouveau venu avait tous les dehors d'un vagabond ; et la canne ferrée qu'il tenait à la main n'était, ni par la taille ni par le poids, de nature à tranquilliser outre mesure bêtes et gens sur ses dispositions plus ou moins pacifiques.

Appuyé sur cette espèce d'épieu, il s'avançait lentement du côté de l'église, peinant dans la montée, faisant halte de temps à autre pour s'essuyer le front du revers de sa manche, tout en jetant du côté des moutards un regard oblique et défiant.

La rencontre ne paraissait pas lui sourire ; et l'on va voir que son instinct, ou plutôt son expérience, ne le trompait guère.

En l'apercevant, la marmaille eut un cri de joie :

— Dupil !

Et, le temps de le dire, toute la bande fut sur la clôture, rangée en batterie d'un nouveau genre, sous le feu de laquelle force était au vieux mendiant de passer, s'il tenait à continuer sa route.

Celui-ci, le sourcil froncé, se mit à promener alternativement sur chacun des jeunes espiègles un œil qui aurait pu troubler les plus hardis, s'ils n'eussent eu la clôture et le fossé pour protection naturelle.

Mais, comme rien ne bougeait, le vieillard poursuivit son chemin.

Quand il fut à quelques pas du groupe, un des enfants lui adressa la parole :

— Bonjour, père Dupil !

— Ah ! mes crapauds, s'écria le bonhomme ; vous savez ben que j'suis pas père. C'est vos serpents verts de parents qui vous montrent ça !...

Et il se mit à menacer les gamins de sa canne, en répétant :

— J'suis pas père, million de tempêtes ! vous le savez ben.

— Vous dites ça pour rire, père Dupil !

Cette fois, il fallut décamper, et prestement.

— Attendez voir, mes petits pendards, j'vais vous montrer, moi, si j'suis père !

Et voilà le bonhomme en train d'escalader la clôture avec son cliquetis d'ustensiles sur les épaules.

Pas besoin de se demander si les gamins détalaient.

En un clin d'œil, ils avaient franchi la largeur du champ, et mis leur peau en sûreté derrière une deuxième clôture.

L'homme les suivit en proférant une interminable kyrielle de jurons.

Quand il faisait mine de s'arrêter, les garnements n'avaient qu'à crier : Père Dupil !et la poursuite recommençait.

Le vieux courait en titubant dans l'herbe nouvellement fauchée, harassé, la sueur au front, l'écume à la bouche, brandissant toujours sa redoutable canne, et crachant à pleine gorge tout ce que sa colère impuissante pouvait lui inspirer de menaces et de gros mots :

— Bande de malvats ! criait-il.

— Père ! répondait-on.

— J'suis pas père, canailles !

— Oui, vous êtes père.

— C'est pas vrai !

— Oui, c'est vrai !

— Non, non, non, non !

— Oui, oui, oui, oui !

— Non !...

— Vous blaguez, père.

— J'suis pas père !... crasse des crasses, c'est-y possible !

Et il reprenait sa course.

Mais il avait beau courir, les polissons, plus agiles du jarret, se tenaient facilement à distance en passant d'un champ dans un autre, et réussissaient toujours à mettre à temps une nouvelle barrière entre eux et lui.

Au sixième clos, le vieillard, épuisé, put sauter encore le fossé, brisa une perche de la clôture, enjamba le reste en blasphémant...

Mais il ne put aller plus loin…

Il s'affaissa sur le revers du talus, la tête dans ses mains, s'arrachant les cheveux à poignées, et grommelant toujours dans des hoquets étouffés :

— J'suis pas père, tas de rapaces ! j'suis pas père !…

q

Chapitre 2

Les enfants s'en revinrent par un autre chemin – contents d'eux-mêmes.
Ils avaient tant ri !
Hélas ! j'en étais malheureusement.

Et maintenant que, devenu vieux, je me prends à songer à tout ce qui a dû remuer au fond de cette existence bouffonne, avant de lui donner le pli tragique qu'elle a conservé jusqu'aux derniers moments, toutes les agaceries dont le pauvre traîne-misère a été l'objet de notre part me semblent autant de sacrilèges ; et je me sens porté à demander pardon à Dieu d'avoir peut-être versé une goutte amère de plus sur ce cœur déjà si profondément saturé de fiel et de vinaigre.

Les données manquent pour raconter la vie de Dupil.

Cette hostilité constante, qu'il voyait ou croyait voir fermenter autour de lui, l'avait rendu très défiant, très concentré.

Ce n'est que dans ses moments de colère et d'imprécations qu'il soulevait un peu le couvercle de son passé, et laissait entrevoir la source de ses griefs.

Car griefs il y avait.

Dupil était une victime.

De qui ?

De tous peut-être.

La Beauce était son pays natal.

Tout jeune, la mort de ses parents l'avait fait héritier d'une aisance au-dessus de la moyenne.

Il avait commencé par exploiter avec assez de succès un joli patrimoine, et l'avenir s'annonçait à lui, sinon très brillant, du moins sous d'excellentes couleurs, lorsque des difficultés survinrent.

Sir John Caldwell – un homme politique qui a laissé dans le pays des souvenirs peu enviables – le « maudit Carouel », comme il l'appelait, était alors propriétaire de la seigneurie de Lauzon, dans les limites de laquelle se trouvait enclavé l'héritage de Dupil.

Cela date de loin, comme on voit.

Or, à propos de quelque chose ou à propos de rien, sur un point ou sur un autre, réclamation légitime ou chicane d'Allemand, un différend s'éleva entre le gentilhomme puissant et l'humble roturier.

Une mesquine persécution d'intendant peut-être.

Il en résulta un procès.

Un de ces procès envenimés, interminables – instance sur instance – où demandeur et défendeur, appelant et intimé, gagnant ou perdant, tout le monde s'appauvrit – excepté les avocats.

Ce fut l'histoire du pot de terre et du pot de fer.

Dupil devait être condamné ; on le comdamna.

Pour le grand seigneur, c'eût été une plaisanterie.

Pour le petit propriétaire, c'était la ruine, ou peu s'en faut.

Perte de temps, relâchement dans les habitudes, affaires négligés, culture interrompue, mémoires de frais à payer, tout cela amena la gêne, les emprunts à usure, les hypothèques, et enfin les huissiers.

On vit une de ces dégringolades dont nos campagnes – peuplées de Bretons têtus et de plaideurs normands – nous offrent tant d'exemples.

Ce procès – où Dupil n'avait vu qu'une molestation criante – l'avait exaspéré ; les désastreuses conséquences qui s'ensuivirent le blessèrent profondément dans son sens intime de la justice.

q

Chapitre 3

Cette blessure, qui devait saigner toujours, fut en plus aggravée par une circonstance malheureuse.

Un prêtre – le curé de l'endroit, si mes renseignements sont exacts – avait, à ce qu'on disait, joué un rôle, involontaire sans doute, dans le malheur de Dupil.

Appelé à la barre des témoins, il avait dû prêter, dit-on, un serment aussi décisif que contraire aux intérêts de son paroissien.

De là, dans l'esprit de celui-ci, l'impression que le prêtre et l'Anglais – la « canaille de curé » et le « maudit Carouel » – s'étaient conjurés pour le ruiner.

De là aussi la haine féroce dont le malheureux enveloppait non seulement le clergé tout entier, mais encore tout ce qui de près ou de loin touchait au culte et à la religion.

En outre, tout cela se compliquait, paraît-il, d'une affaire romanesque.

Vers l'époque du fameux procès, autant qu'on pouvait en juger, un chagrin d'amour semblait être venu ajouter sa cuisante brûlure aux plaies déjà envenimées du pauvre homme.

— Elle ! elle !... murmurait-il quelquefois avec un de ces soupirs qui déchirent la poitrine. Elle aussi !... elle en était !... Ils l'ont tournée contre moi. C'est la faute au curé ; c'est la faute au bon Dieu !...

Et ses doigts se crispaient de rage, tandis qu'une grosse larme traçait un sillon malpropre sur sa joue noircie par le soleil et la poussière des routes.

Un jour, après une des scènes dont j'ai donné un pâle échantillon au début de cette histoire – scènes qui se renouvelaient

toutes les fois que le vieux se risquait à clabauder à travers les rues de Lévis – il se laissa tomber tout en nage sur un coin de trottoir, et quelqu'un l'entendit qui disait avec des sanglots dans la gorge :

— Oh !... Rose !... Rose !... si t'avais voulu, le bon Dieu m'aurait pas fait tout ça !...

Quoi qu'il en soit des détails, Dupil dut quitter la Beauce.

Le cœur débordant d'amertume et de ressentiment, il était venu s'établir à Québec, et, avec les débris de son avoir, s'était monté un petit magasin dans le faubourg Saint-Jean.

Trois mois après, un incendie rasait la maison, et, comme à cette époque on ne parlait guère d'assurances à Québec, Dupil était jeté sur le pavé, presque nu et sans un sou vaillant.

Alors sa pauvre cervelle, n'en pouvant supporter davantage, se détraqua complètement.

Il avait maudit le prêtre : il fit plus.

Il montra le poing au ciel, et se repliant sur lui-même dans un désespoir sourd, il accepta une existence de proscrit, de lépreux, jurant à Dieu une haine qu'il devait emporter au tombeau, après plus de soixante années de misère et d'isolement sauvage.

q

Chapitre 4

Quand j'ai connu Dupil – vers 1848 – il était déjà tout cassé.
Je crois le voir encore, sale et terreux, déguenillé, l'œil torve et la bouche amère, son brûle-gueule aux dents, chambouler à travers les rues, bâton en mains et ferblanterie en bandoulière.

Il fabriquait cette ferblanterie lui-même.

Où ? je n'en sais rien.

Il devait bien avoir un taudis quelque part, – le domicile légal réduit à sa plus simple expression sans doute, – mais dans quelle direction ? dans quel coin ?

C'était un mystère.

Il portait sa marchandise, enfilée comme des grains de chapelets, dans une tige de fer courbée en cercle ; et, pour mieux se prêter à cette opération, de même que pour moins tenter les voleurs, je suppose, ses plats, ses écuelles et ses tasses n'avaient point de fond.

Quand il faisait une vente, le fond se taillait et se soudait séance tenante, après marché conclu.

Une femme du peuple eut un jour la malencontreuse inspiration de lui faire cette remarque :

— Mais ils n'ont pas de fond vos gobelets, père Dupil.

— J'suis pas père ! répondit-il furieux ; mais j'peux leur en mettre, des fonds, à mes gobelets, – et à toi aussi, espèce de bourrique !

Va sans dire que j'atténue considérablement les expressions ; on a déjà compris que Dupil ne se piquait guère de langage académique.

Il ne faisait pas bon, aux femmes moins qu'aux autres, de le taquiner, car il ne se gênait guère pour appliquer aux plus irréprochables la rime riche dont Vert-Vert abusa un jour si effrontément à l'adresse des bonnes visitandines de Nevers.

Comme le lecteur a pu en juger aussi, un des principaux traits caractéristiques de la folie de Dupil, c'était une répulsion non moins rageuse qu'incompréhensible pour le mot père accolé à son nom.

Le nom de Père Dupil l'exaspérait hors de toute expression.

Cela se rattachait-il au désappointement de cœur éprouvé dans sa jeunesse ?

Ce mot réveillait-il au fond de sa pensée un pauvre rêve encore saignant et mal enterré ?

Je l'ignore ; mais il suffisait de lui dire : Bonjour, père !pour le mettre en fureur.

— J'suis pas père ! criait-il en grinçant des dents. J'suis pas père ! J'ai jamais été père !... Laissez-moi tranquille, passez vot' chemin, rognes de vauriens !

Et il se précipitait sur les gens avec son bâton.

Quelquefois même, il lui arrivait de tomber sur des personnes inoffensives qui, ne le connaissant pas, lui avaient adressé la parole de la façon la plus innocente du monde.

Sur la route solitaire, n'est-ce pas ? vous rencontrer un vieux mendiant, comment ne pas lui dire un petit bonjour en passant ?

Et, si vous ne connaissez pas l'individu par son nom, vous lui dites tout naturellement :

— Bonjour, père !

Alors il fallait voir la colère de Dupil et la stupéfaction de l'interlocuteur devant l'accueil fait à sa politesse.

Mais c'est lorsqu'il se rencontrait avec les enfants de l'école – j'en ai donné une idée plus haut – que le chahut était beau à voir et à entendre :

— V'là le père Dupil !

— Ohé, père Dupil !

— Hourra pour le père Dupil !

— D'où venez-vous donc, père Dupil ?

— Combien les plats, père Dupil ?

— J'suis pas père, race d'assassins ! criait le bonhomme, furibond. J'suis pas père, enfants de potence !...

Les cris redoublaient naturellement.

Alors le vieillard devenait affolé.

— Justice ! hurlait-il ; justice !... justice du diable, si y a pas d'justice du bon Dieu !... Y a donc pas d'maire par ici !...

Et il s'élançait dans le tas des diablotins, qui s'éparpillaient en criaillant comme une volée de moineaux surpris par un chat.

Quelquefois un retardataire malchanceux se faisait harponner au passage ; et alors, malheur à lui !

Il rentrait au logis étrillé d'importance.

L'exemple ne servait pas à grand-chose cependant. C'était toujours à recommencer.

Aussitôt que Dupil émergeait à l'horizon, en avant le charivari !

q

Chapitre 5

Il y avait parmi nous un loustic numéro un, qui s'appelait Onésime Bégin – bon garçon, au fond, mais agaçant à faire damner un saint.
Il avait parié de mettre ce pauvre Dupil sur le gril, et de l'y faire rôtir à petit feu, sans s'attirer de représailles.

En d'autres termes, il devait lui crier : Père Dupil ! dans les oreilles à satiété, sans le fâcher.

Le pari fut bientôt décidé, car le soir même, Dupil faisait son apparition dans le quartier.

Il y a de cela plus de quarante ans, et je crois y être encore.

Maître Onésime était prêt ; il n'hésite pas, et aborde le vieux :

— Bonjour, monsieur Dupil, fait-il poliment, sa casquette à la main.

Dupil, peu habitué à ces manières, s'arrête et regarde de travers.

— Bonjour, monsieur Dupil, répète Onésime.

— Qu'est-ce que tu veux, toi ? fait le bonhomme sur un ton rogue et d'un air soupçonneux.

— Je veux vous parler de ces individus-là qui sont toujours à vous appeler père.

— Fiche-moi la paix !

— Voyons, monsieur Dupil, pas besoin de vous fâcher : je vous appelle pas père, moi. J'sais bien que vous êtes pas père. Vous faites bien de pas vous laisser appeler père. A-t-on jamais vu ?... Est-ce un nom ça, père ?... Pourquoi père, quand on ne l'est pas ?... C'est pas moi qui me laisserais appeler père ! Ils sont toujours là à crier père, père par-ci, père par-là... On n'entend que ça : père, père, père !... Père Dupil, père Dupil, père Dupil, père Dupil !...

Et l'abominable galopin allait, allait, allait, avec un volubilité infernale, – ironique, provocant, répétant le mot chatouilleux à tue-tête, avec une insistance diabolique et des intonations à exaspérer une borne.

Pas besoin de se demander si le vieux était dans l'eau bouillante.

La canne lui frétillait dans les doigts comme une anguille.

Il se tenait à quatre, cela se voyait.

Nous nous attendions à une explosion : elle eut lieu.

Bonté divine, quelle râclée !

Jamais je n'ai vu pareille série d'entrechats et de sauts croches exécutés avec un entrain plus consciencieux et des torsions de corps plus dégingandées.

Dupil tenait mon Onésime par l'oreille, et vli ! vlan ! vlon ! sur le long et sur le large, de droite et de gauche, sur les bras, sur les jambes… une grêle, quoi !

Le pauvre diable d'Onésime hurlait comme un possédé.

Il avait perdu sa gageure… mais en revanche il pouvait se vanter d'avoir gagné un fameux savon.

Un dimanche après-midi, ne voilà-t-il pas que la marmaille découvre le vieux Dupil endormi sur une pile de planches, auprès d'une maison en construction.

Il avait probablement caressé quelque peu la dive bouteille – cela lui arrivait – et, sur le dos, la face au soleil, il dormait comme un loir et ronflait comme un orgue.

La fumisterie ne fut pas longue à organiser.

Vite, les chenapans se procurent des broquettes, et des fers à repasser pour pouvoir enfoncer celles-ci sans bruit ; et, cinq minutes après, mon Dupil était cloué au bois, de la tête aux pieds, par toutes les bribes et toutes les franges de ses haillons, – paralysé des bras et des jambes, fixe, immobile, incapable de remuer autre chose que les yeux.

Dupil dormait et ronflait toujours.

Alors un cri formidable retentit dans ses oreilles :

— Père !…

— Père Dupil !…

— Père ! père ! père !…

Je n'essaierai pas de peindre la scène du réveil.

Les farceurs faillirent avoir un meurtre sur la conscience.

Quand le docteur Goulet vint délivrer le malheureux, il le trouva évanoui, la figure noire et congestionnée comme un noyé sortant de l'eau.

Le pauvre vieux fut longtemps, paraît-il, entre la vie et la mort.

q

Chapitre 6

Devenu homme – quand les circonstances m'eurent entraîné loin de Lévis – je perdis tout naturellement de vue le vieil original.
À mon retour, je le croyais au cimetière depuis longtemps, lorsqu'un beau matin je vois entrer dans mon bureau un mendiant tout courbé, tout hésitant, l'air humble et la figure accablée.

Je n'eus pas le temps de manifester ma surprise par une seule parole.

— J'suis pas père, dit-il sans lever les yeux, et avec un accent de tristesse qui me fit mal ; j'suis pas père ; la charité, s'il vous plaît.

Alors il me passa dans le cœur un remords dont je sens encore la piqûre d'épine.

— Avec plaisir, mon pauvre brave homme, lui dis-je en lui offrant une pièce de monnaie ; tenez, prenez, et pardonnez-moi de vous avoir fait de la peine quand j'étais petit.

— J'suis pas père ! me répondit-il sur le même ton de désolation inconsciente.

Le pauvre vieux ne savait presque plus dire autre chose.

Le mot était passé chez lui à l'état d'épiphonème machinal, qu'il répétait à chaque instant, à tort ou à raison, sans y songer.

Son irascibilité avait fait place à un apaisement morne et résigné.

Plus de colères folles, plus de jurements effrénés.

Si quelqu'un le taquinait encore en l'appelant père, il se contentait de protester, sans les emportements d'autrefois.

Il protestait toujours, par exemple.

— Combien vendez-vous vos théières, père Dupil ? lui demande un jour une petite fille qui est maintenant une sage mère de famille.

— J'suis pas père, répondit-il les yeux baissés ; mais je les vends dix-huit sous.

Il protestait même – comme on l'a vu – sans prétexte aucun.

Il lui fallait dire à tout le monde qu'il n'était pas père ; une idée fixe, un besoin.

C'était là le côté plaisant des manies du pauvre Dupil.

Hélas ! elles en avaient un autre beaucoup plus sérieux et d'un caractère bien plus pénible.

C'était sa rancune persistante contre la Providence.

— Pourquoi détestez-vous donc tant le bon Dieu ? lui demandait quelqu'un.

— Parce qu'il est comme les prêtres ; il est pas juste !

— Allons donc, comment pouvez-vous parler ainsi ?

— Parce que je le sais ; tenez, vot' bon Dieu, c'est le maître, c'pas ?

— Sans doute.

— Eh ben, s'il est le maître, pourquoi qu'il laisse faire toutes les crasseries qu'y a dans le monde ? Il est pas juste !

— Mais il y a le ciel, mon ami.

— Le ciel ? ah ! ben ouiche !... Toujours le même maître, pas vrai ?

— Naturellement.

— Eh ben, si c'est le même maître, c'est comme par icitte : le plus gros mange l'autre.

Impossible de le faire sortir de là.

Aussi, quand il demandait l'aumône, ne se servait-il jamais de la formule « pour l'amour de Dieu ».

Dans les premiers temps, quand on lui mettait un sou dans la main en disant : « Pour l'amour de Dieu ! » il le rejetait avec indignation et blasphème.

Plus tard, il se contentait de le remettre en balbutiant sur un ton très doux :

— Non, merci ; si vous l'donnez pas par charité, gardez-le.

Une fois, en ma présence, un marchand de Lévis lui mit entre les mains un billet de banque de dix dollars en lui disant de le garder, s'il l'acceptait pour l'amour de Dieu.

Et le misérable, pâle de faim et grelottant sous ses guenilles, remit tranquillement l'argent, sans même avoir l'air de le regretter.

Depuis que le pauvre diable ne se servait plus de son gourdin que pour se défendre des chiens hargneux, il était devenu très timide, très peureux.

Si quelque femme, effrayée par sa présence peu rassurante, lui montrait un manche à balai, il détalait aussitôt en criant :

— Tirez pas ! tirez pas !

C'était l'enfance sénile, après la monomanie rageuse.

Le vieux Dupil est mort, recueilli par un de ces prêtres qu'il haïssait d'une haine si intense ; et durant ses quinze derniers jours sur la terre, il a vu, au chevet qui avait remplacé son sordide grabat, flotter, charitable et consolante, cette robe noire qu'il avait tant maudite.

Il s'attendrit.

Il pleura même.

Il baisa la main qui lui montrait du doigt une vie future toute de justice et de réparation.

Mais ce fut tout ; il resta jusqu'au bout inexpugnable dans le dernier retranchement de sa conscience.

Au seuil même de l'éternité, quand l'âme la plus endurcie se retourne pour demander à n'importe qui une consolation suprême, la charité sacerdotale penchée sur son agonie ne put lui faire retirer son anathème.

Il pardonna à tous, excepté à Dieu.

Mais la grande miséricorde éternelle a eu sans doute pitié de cette âme dont tant de rudes secousses avaient éteint le flambeau, sans malheureusement y effacer la lueur des souvenirs tragiques.

q

Chapitre 1

O vous, mes frères, qui comme moi avez doublé ou vous préparez à doubler le cap de la cinquantaine, messieurs les ministres, messieurs les juges, messieurs les députés, honorables messieurs de toutes catégories, curés, avocats, médecins, notaires plus ou moins rangés, dites-moi, vous rappelez-vous l'année mil huit cent soixante-deux ?

Nous avions vingt ans, ou tout au moins nous venions d'avoir vingt ans.

Des folies plein la tête, de la poésie plein le cœur, les poches remplies… d'illusions, nous vivions – oh ! mais, nous vivions ! – gais, amoureux, avides de savoir et d'aventures, emportés dans je ne sais quelle envolée d'émotions grisantes et de généreuses ambitions.

Oh ! la jeunesse fleurie ! Oh ! les souvenirs !

En ce temps-là, Son Éminence Mgr le cardinal Taschereau était monsieur l'abbé Taschereau, recteur de l'université Laval.

Sir Hippolyte Lafontaine était premier président de la cour d'Appel.

Sir Aimé Dorion était secrétaire d'État.

Luc Letellier était conseiller législatif.

Joseph Turcotte était président de la Chambre des députés.

Crémazie vendait des livres.

Henri Taschereau, encore enfant, venait d'être admis au barreau.

Buies faisait la campagne de Sicile et conquérait le royaume de Naples avec Garibaldi.

Mercier, Laurier et Chapleau faisaient leur droit.

Lusignan jetait le froc aux orties.

Legendre enseignait l'italien, sans l'avoir jamais su.

Marmette faisait sa rhétorique.

Et l'évêque de Nicolet, Mgr Gravel, élève de l'école militaire, partageait provisoirement avec moi la mansarde d'étudiant où j'écrivais des articles virulents contre George Brown, pour le Journal de Québec.

Il en a coulé de l'eau dans le Saint-Laurent depuis ce temps-là, qu'en dites-vous ?

Or, les Québecquois qui vivaient à cette époque reculée – il doit en rester encore quelques-uns – doivent se souvenir d'un singulier individu qui s'appelait Grosperrin.

Parlons-en.

Grosperrin était un produit exotique, mais un produit étrange.

D'où venait-il ?

Était-il français, belge, suisse ?

Impossible de le savoir.

Comme il parlait quelquefois de Jersey ou de Guernesey, on en concluait qu'il avait au moins habité les îles de la Manche.

Mais, comme il ne savait pas un mot d'anglais, il devait être né ailleurs.

Sur ce point – pour une raison ou pour une autre – mystère complet.

Quand on le questionnait au sujet de sa nationalité, il répondait avec emphase :

— Moi ? je suis philosophe cosmopolite, enfant de l'humanité, habitant de la planète qu'on appelle le globe terrestre.

— Mais, enfin, vous êtes né quelque part ?

— Ce n'est pas bien sûr, répondait-il avec un gros rire épais. Vous, Monsieur, où êtes-vous né ?

— À Québec.

— Comment le savez-vous ?

— Dame…

— On vous l'a dit, voilà tout. Vous ne pourriez pas en jurer.

Et il reprenait son gros rire gras et joyeux.

Esquissons le portrait de l'individu en deux coups de crayon :

Grosperrin était ce qu'on pouvait appeler un être chiffonné.

Vêtements chiffonnés, tête chiffonnée, nez chiffonné, tournure chiffonnée ; tout cela ne contribuait pas à en faire un personnage imposant.

Il n'était guère intéressant non plus, avec sa barbe et ses grands cheveux châtain sale, sa bouche carrée, et ses yeux bleu faïence trop rapprochés sous des sourcils en broussailles, où s'arquait parfois je ne sais quelle bizarre circonflexe.

Peut-être cet angle mystérieux dont le sommet sépare le génie de l'aliénation mentale.

Ajoutez un ruban rouge flambant autour d'un chapeau de feutre ayant vu de meilleurs jours, et vous voyez Grosperrin d'ici.

Était-ce un fou ?

N'était-ce pas plutôt un faiseur assez roublard pour filer son coton et arrondir sa petite pelote aux dépens des naïfs, sans s'occuper de l'opinion des autres ?

Je n'oserais pas trop me prononcer.

Et quand je songe qu'il avait trouvé le moyen non seulement de vivre, mais encore de prospérer, à Québec, avec les seules ressources de son métier – il était poète ! – je ne suis pas éloigné de pencher vers la deuxième hypothèse.

En disant « prospérer », je n'exagère rien.

Quelqu'un qui avait vu son livret de banque m'a affirmé que Grosperrin avait déposé huit cents dollars à la caisse d'épargne en six mois d'hiver.

Qu'on dise après cela que la poésie ne rapporte pas !

Ô Gilbert, ta légende en subit-elle des accrocs, depuis que tu t'es avisé de chanter :

Au banquet de la vie infortuné convive !

Décidément, tu n'avais pas le génie des affaires, et tu as eu tort de te plaindre.

q

Chapitre 2

Il est vrai que Grosperrin, lui, avait une seconde corde à son arc.
Il était savetier.
C'est en tirant sur le ligneul et en maniant le tranchet qu'il composait ses poésies.

En voici une que j'ai conservée dans mes cartons.

Elle s'intitule : La muse populaire de Grosperrin ; réponse à une lettre d'insultes, et a été lithographiée à Londres :

N'importe qui voudrait critiquer un poète,

Sans aucun fondement, ni rime ni raison,

On peut tout hardiment l'appeler sotte bête

Sans crainte de souiller ni plume ni crayon.

Si c'est un fou perdu, qu'on le traîne à Bicêtre ;

Si c'est un riche gueux, qu'il aille à Charenton ;

Ces établissements lui offriront peut-être

Un remède excellent pour une guérison.

Coquin ! tu veux de Dieu prendre le rang suprême ;

En enfer, tu voudrais contrefaire Pluton ;

Ton orgueil déplacé fait ta bêtise extrême ;

En faisant ton savant, tu n'es qu'un cornichon.

Je prévois que Cambrais (?) a déjà vu ta tête,

Sur laquelle est tombé le lourd coup de marteau ;

Si Grosperrin a l'air de bien faire la quête ;

Pourtant il ne veut rien de la main d'un nigaud.

Je n'attache aucun prix à ta grande sottise ;

Moi, pauvre cordonnier, je veux être écrivain ;

Ton cerveau se remplit de grosse balourdise,

Laisse-moi donc guider le faux républicain.

Crois-moi, tu n'es qu'un sot, qu'un fat, qu'un /

imbécile,

Pour oser dénigrer un versificateur.

Serais-tu par hasard quelque nouvel Achille,

Des pauvres ignorants le vrai perturbateur ?

Oui, vraiment, je l'avoue à ta mine enfrognée,

En toi je reconnais un faible médecin ;

Tu n'es qu'un charlatan, jamais ta renommée

Ne s'étendra plus loin que le bord du chemin.

Tu sais que, l'autre jour, sans même te connaître,

Je te crus plein d'esprit, te voyant par hasard ;

Aujourd'hui Grosperrin est devenu ton maître ;

Ta lettre n'est pour lui que celle d'un jobard.

Tu te dis fils de Dieu, parent de Ratapoile ;

Cette grandeur est née en ton vide cerveau.

Il vaudrait mieux te taire au café de l'Étoile ;

Sans prendre un pareil titre on paraît moins /

lourdaud.

Adieu, beau charlatan à tête sans cervelle ;

Je vais donc terminer ces compliments nouveaux.

Tu vois mon écriture, elle n'est pas trop belle ;

Mais le sens y réside et mes vers sont très beaux !

Quand Grosperrin parlait de son écriture, il se vantait, car il ne savait pas écrire.

Aussitôt qu'il avait composé son chef-d'œuvre dans sa tête, il le dictait à n'importe qui (qui) pouvait y mettre un peu d'orthographe, et le portait de suite chez l'imprimeur.

Citons maintenant des strophes pour le chant.

C'est intitulé : Le maçon de Paris.

Allons, maçons, mettez-vous à l'ouvrage ;

Voici l'instant du signal des travaux ;

Montrez-nous donc du cœur et du courage ;

Employez bien tous vos matériaux.

Tous les humains admirent votre ouvrage

Qui pour leurs yeux et des siècles entiers…

Allons, maçons, des grands flattez la rage,

Gâchez, gâchez, faites bien les mortiers. (bis)

Vous bâtissez ce qui s'offre à ma vue,

Tous ces palais, ces minutieux travaux !

Fatalement vous couchez à la rue,

Quand l'âge vient, accablés par les maux.

Faites aussi bien belle hôtellerie

Pour des milords ou des banqueroutiers,

Gloire au maçon qui de l'artillerie

S'en vient gâcher pour faire des mortiers. (bis)

Vous construisez forts à grosses murailles,

Vous élevez fortifications ;

L'insolent riche ose dire : Canailles !

Et vous payez lourdes locations.

Vous travaillez, l'ambitieux vous raille,

Il vous méprise, et même les portiers !

Allons, maçons, qui couchez sur la paille,

Gâchez, gâchez, faites bien vos mortiers.(bis)

Terrassiers, faites donc des tranchées,

Des ennemis punissez les méfaits ;

De leurs combats nos vaillantes armées,

Nous parlerons de leurs brillants hauts faits ;

On en louera la stupide vaillance ;

Vous serez plaints des féroces rentiers ;

Et puis après, en revenant en France,

Gâchez, gâchez, faites bien vos mortiers. (bis)

On voit à travers les obscurités de ce gâchis, que le poète-savetier était un démoc-soc bien conditionné, et savait prêcher pour sa paroisse.

Il prêchait, récitait et chantait.

Quand ses vers étaient imprimés, il partait en campagne.

Alors, on le rencontrait partout, dans la rue, sur la place publique, à la porte des églises, à l'embarcadère des bateaux à vapeur en été, aux abords du pont de glace en hiver, chantant à tue-tête ou récitant ses productions, faisant le boniment et distribuant ses brochures et plaquettes à droite et à gauche, moyennant deux, trois, cinq ou dix sous, suivant leur importance.

— Approchez ! criait-il d'une voix de stentor, avec un accent nasillard et traînant qui le faisait reconnaître à d'énormes distances, approchez, sieurs et dames ! vous allez entendre le célèbre philosophe Grosperrin, poète-cordonnier – fait dans le vieux et le neuf – le proscrit exilé par tous les tyrans de l'Europe, et qu'on a voulu assassiner tant de fois pour lui voler ses vers !

Prononcez vars.

Et l'individu entonnait sur un ton impossible une mélopée incohérente, sans suite ni mesure, et dont je me rappelle seulement le refrain avec deux vers du premier couplet :

Je te connais, je te connais,

Faux caractère,

En Angleterre !

Je te connais, je te connais,

Femme au pistolet des forfaits !

Pour m'attirer le motif de chaussure

Fut par ta bonne amplement usité, etc.

C'était l'histoire d'un prétendu guet-apens, qu'une Anglaise lui aurait tendu pour s'emparer de ses précieux manuscrits.

Après cette entrée en matière, le troubadour d'un nouveau genre se mettait à hurler à pleine gorge toutes sortes de chansons abracadabrantes et de pièces de vers archi-comiques.

Romances de saules pleureurs, refrains bachiques, grivoiseries au gros sel, stances de céladons, satires politiques, philippiques à l'emporte-pièce, il y en avait pour les goûts les plus divers.

Va sans dire que tout cela était saupoudré des excentricités les plus burlesques, et farci de lieux communs incommensurables.

Il chantait et déclamait alternativement.

De temps à autre, il s'interrompait pour recommencer son boniment ou faire admirer les passages les plus remarquables à la foule, qui l'écoutait bouche bée.

Il avait une chanson qui commençait comme ceci :

Petit enfant qui fus mis en ce lieu,

Dis, ce matin, as-tu fait ta prière ?

As-tu pensé d'implorer le bon Dieu

Pour qu'il ait soin de protéger ta mère ?

La reine d'Espagne, qui lui avait entendu chanter cela, le fit prier de passer par son palais.

Mais va-t-en voir s'ils viennent !

Grosperrin connaissait trop bien ce qui retourne des faveurs royales pour se laisser engluer comme un étourneau.

Il avait répondu aux envoyés de la reine par ces paroles aussi mémorables que bien senties :

— Allez dire à votre maîtresse que les vers du philosophe Grosperrin sont trop beaux pour servir de jouets aux persécuteurs de l'humanité !

La reine d'Espagne, qui était, comme on sait, d'une susceptibilité ridicule, ne lui avait jamais pardonné cela, disait-il.

Au reste, il n'en parlait que pour la forme ; ça lui était parfaitement égal.

q

Chapitre 3

Grosperrin avait des chansonnettes sur tous les sujets, – sur les cochers et les dentistes, sur le prince de Galles et sur Grelot, sur la citadelle et sur les patineuses, sur les volontaires et la rue Champlain, sur le beau temps et les amoureux.

Il avait un récit de la plus haute fantaisie sur une explosion de poudrière qui avait eu lieu, dans le temps, à Québec.

Mais au nombre de ses plus brillants succès, il faut compter sa complainte sur l'exécution de John Meehan.

John Meehan était un Irlandais querelleur, qui, un beau soir, gorgé de whisky, avait expédié ad patres un de ses camarades, à coups de talons de bottes dans la poitrine.

Il avait été condamné à mort, et l'échafaud était dressé au-dessus de la porte principale de l'ancienne prison, aujourd'hui le collège Morrin.

Une foule immense encombrait la place, fermant les issues, se penchant aux fenêtres, suspendue aux arbres comme des grappes humaines, et couronnant les toits, les murs et les terrasses d'une masse compacte et grouillante.

Quand le condamné parut, livide, entre le shérif et le prêtre, un silence de mort se fit partout.

Le malheureux s'approcha de la clôture de l'estrade, dit quelques mots d'une voix ferme, puis alla se placer de lui-même sur la trappe, au-dessus de laquelle, suspendu à une forte tige de fer, pendait le nœud coulant.

Le bourreau, en robe et cagoule noires, s'approcha.

Mais au moment où il passait la corde fatale au cou du supplicié, une voix formidable et bien connue retentit dans la foule.

Elle chantait :

John Meehan, pour expier ton crime,

La corde au cou, te voilà donc là-haut !

C'était Grosperrin, avec sa complainte pour la circonstance.

Or, si solennelle que fût celle-ci, personne n'y put rien ; et ce fut au milieu d'un éclat de rire homérique que John Meehan passa de vie à trépas.

Une des brochures de Grosperrin avait pour titre : Les vrais misérables, poésies incomparables du philosophe Grosperrin. Prix : 6d. ou 50 centimes, Jersey 1861.

Victor Hugo venait de publier les Misérables ; et comme Grosperrin se donnait habituellement comme le seul rival sérieux qu'eût le grand poète, de là ce titre.

— On parle beaucoup de Victor Hugo, disait-il. Pardi, c'est pas difficile de se faire un nom quand on a ses avantages. Il sait l'orthographe, lui. Il peut écrire ses vers lui-même. C'est sa supériorité sur moi. Mais tout le monde vous dira que ses poésies (prononcez pohêsies) ne peuvent pas être comparées à celles de Grosperrin, philosophe-cordonnier. Il le sait bien, du reste ; et c'est pour cela qu'il n'a jamais pu me sentir. Mais je m'en fiche un peu, par exemple ! Victor Hugo n'est pas autre chose qu'un aristo, tandis que moi, je suis un homme de génie. Voilà ! je ne le lui envoie pas dire.

La première pièce de cette brochure était adressée à son ami Garibaldi.

Les tendances politiques du poète s'y accentuent :

Garibaldi, toi rempli de courage,

Dans peu de temps tu seras opprimé.

Chaque tyran te fait sentir sa rage,

Et te voudrait déjà voir consumé.

Tous les soldats sont campés dans la plaine,

En attendant le moment des combats.

Défends, défends la liberté romaine,

Montre un chemin à tes vaillants soldats.

Tu n'as pas vu ce serpent qui, dans l'ombre,

Rampait vers toi pour pouvoir te piquer ;

Ses trahisons sont sans borne, sans nombre,

Un jour pourtant je sus te l'expliquer.

Te souviens-tu que ma fertile veine

T'avait crié : « Garde-toi bien des gros ! »

La liberté, la liberté romaine,

La liberté va descendre au tombeau !

Russe et corsaire en France fraternisent

Pour partager entre eux le monde entier,

Et se gonflant d'audace et de bêtise,

Chacun se dit : « Moi, j'aurai mon quartier ! »

Mais, l'ouvrier, accablé par la peine,

Sur les tyrans saute comme un taureau ;

Toi, défends donc la liberté romaine,

Soutiens-la bien sur le bord du tombeau !

Chasse ces rois pleins d'audace importune

Qui des humains sont l'horrible fléau ;

Ils sont soutiens des hommes de fortune

Qui n'ont pour but que d'augmenter nos maux.

Crois-moi, pour toi n'accepte point de titre ;

Sois sans détour et sers la vérité ;

Chasse ce roi couronné de la mitre.

Et puis soutiens toujours la liberté !

Qu'on me pardonne de reproduire encore les vers suivants ; c'est une des pièces que le poète philosophe aimait le plus à réciter.

Cela commence par une virulente apostrophe à Victor-Emmanuel :

Fameux tyran, suppôt de l'opulence,

La trahison, c'est ta reconnaissance ;

Si sur Cavour on sait la vérité,

On connaîtra ton cœur sans équité.

Car ce secret, sous le voile ou la nue,

Sera bientôt répandu dans la rue.

Le peuple armé, ses foudres à la main,

Voudra bientôt la mort du souverain.

Tu suis les pas de tes tristes ancêtres,

Ne sachant rien qu'être fourbes ou traîtres ;

Car tu commences à tromper l'être humain

En punissant qui t'a tiré de rien.

Certes, il manqua, selon moi, de franchise,

Ce chef ardent que punit ta sottise.

Car moi je hais qui dit qu'un roi vaurien

Vaut pour un peuple autant que le vrai bien.

Un souverain c'est une tyrannie.

La république élevait l'Italie.

Ton prisonnier, à Naples triomphant,

En prose a dit : je préfère un tyran,

Et dans le sang, poussé par l'anarchie,

Chassait un roi pour une monarchie.

Puis il s'adresse à Garibaldi :

Vois, imprudent, toi manquant au devoir,

Dieu te punit mais pourra te revoir.

Ne soutiens plus cette âme si ternie,

Ce roi, jouet d'une autre tyrannie ;

Et ne dis plus qu'un roi fourbe et faquin

Vaut à tes yeux un bon républicain.

Je te voyais triomphant, magnifique ;

Pourquoi n'as-tu créé la République ?

Tu serais là par les peuples vanté.

Vois donc ton roi, vois comme il t'a traité.

Tous tes amis, là, te font banqueroute ;

Tous ils t'ont vu prendre la fausse route.

Ton oppresseur, que je ne nomme pas,

Je crains pour toi qu'il presse ton trépas.

Si le destin veut pour toi le contraire,

Sois notre appui, notre ami, notre frère ;

Prête ton bras à nous, républicains,

Pour foudroyer d'ignobles assassins.

Un souverain qui promet une charte,

Sans l'écouter il faut qu'on s'en écarte.

Sa charte est belle et son cœur n'est pas bon ;

Il brise après sa constitution.

N'a-t-on pas vu Lafayette et Lafitte,

Flattés d'abord, persécutés ensuite,

Après avoir couronné l'Orléans,

Qui pour le peuple était pis qu'un tyran ?

Attrape, Louis-Philippe !

Ce roi sans cœur, couronné mais sans sacre,

Indignement ordonna le massacre.

Ce roi bourgeois ou manant souverain

Ensanglanta le quartier transnonain.

À Napoléon III maintenant :

Ne vit-on pas un flatteur flegmatique

Vingt ans plus tard frapper la République ?

Il croit s'entendre avec les potentats

Pour partager tous les faibles États.

Mais l'on verra que l'âme ambitieuse

Sur son déclin deviendra malheureuse ;

Car déjà l'oncle était un orgueilleux ;

N'est-il pas mort comme un vrai malheureux ?

Quand un Cartouche est protecteur du Temple,

C'est pour le peuple un bien fatal exemple :

Ceux qui seront l'instrument d'un fripon

Seront payés de cachot, de prison ;

Ou bien encor transportés dans une île.

Garibaldi, ton protégé t'exile ;

Tu l'as grandi, tu l'as fait nommer roi,

Et maintenant il se moque de toi !

Mais j'arrive à la conclusion ; elle est typique.

Les sentiments de rivalités que Grosperrin entretenait vis-à-vis de son émule de Haute-ville-House s'y révèlent avec une amertume toute pleine de franchise :

Hugo s'est enrichi de prose « misérable » :

Mon vers me ruinera, bien qu'il soit admirable.

Du nom des malheureux Hugo fait des palais :

Moi, pauvre cordonnier, je n'en aurai jamais.

Mes feuillets sècheront quoique pleins de lumière,

Et derrière un vieux mur couvriront de poussière.

De Hugo le grand ver engraisse son jardin,

Mais moi, le ver rongeur va dévorer le mien.

Un immense roman rend Hugo populaire ;

C'est un petit tyran qui flatte la misère.

Un poète enrichi ressemble à ce gredin

Qui nous promettait plus de beurre que de pain.

Ces poètes heureux sont marchands de paroles :

Dans leur caisse nos maux se changent en pistoles.

q

Chapitre 4

Une chanson composée à l'occasion de l'inauguration du pont Victoria par le prince de Galles, avait le refrain caractéristique suivant :
Oh ! non, non, non,

Mille fois non,

Non, jamais on

Ne vit un pont

Qui fût si long !

Comme je l'ai dit plus haut, tout cela se chantait ou se récitait.

Mais cela se vendait surtout.

Beaucoup plus que des chefs-d'œuvre, naturellement.

Et force petites pièces blanches tombaient dans l'escarcelle du poète ambulant.

On se bousculait pour l'entendre.

Et quand il se proclamait solennellement le seul grand, le seul véritable pohêêête de l'univers, il ne manquait pas d'auditeurs pour le prendre au sérieux.

Dame, il était exilé à cause de cela…

Et puis on l'assassinait pour lui voler ses chansons !

— Sieurs et dames, criait-il, je vous les donne pour cinque sous ; ce n'est pas la peine de prendre mon sang, n'est-ce pas ?

Quelquefois il m'apercevait de loin.

— Ah ! monsieur Fraîîchette ! hélait-il ; c'est vous ? Tenez, prenez, je les donne pour rien aux confrères. À eux de faire quelque chose à leur tour pour le grand philosophe et poète populaire, ouvrier cordonnier – fait dans le vieux et le neuf… Très bien, merci, confrère !… Ma muse salue la vôtre !… Sieurs et dames, cinque sous seulement pour les œuvres de Grosperrin, qui valent des millions et font trembler sur leurs trônes les potentats engraissés des sueurs du peuple ! À cinque sous ! Qui en désire ? Ne parlez pas tous ensemble.

Et cela était débité sans interruption, à jet continu, comme un robinet lâché, avec une emphase diabolique, un aplomb monumental, et une voix, une voix… Il fallait qu'il eût le larynx blindé de fer-blanc pour y résister.

Et les cinquesous affluaient dans sa poche comme une bénédiction.

q

Chapitre 5

La première fois que je vis Grosperrin, il parcourait la rue Saint-Jean en calèche, avec son ruban rouge et une grosse caisse sur laquelle il tambourinait à tour de bras, tandis qu'un gamin exhibait à côté de lui une vaste pancarte, sur laquelle il était annoncé – en style approprié à la circonstance et au personnage – que le célèbre Grosperrin donnerait un concert, le soir même, à la salle de Tempérance.

La salle de Tempérance était cette petite salle située rue Saint-Flavien, rendue notoire quelques années auparavant, par les conférences de l'abbé Chiniquy et les scènes déplorables dont elles furent le signal.

Dès sept heures du soir, la salle était comble.

Dame, dix sous d'entrée…

Grosperrin s'était acquis le concours de deux jeunes filles – une longue, sèche, le teint parcheminé et le nez en lame de couteau ; l'autre courte, ronde et joufflue – qu'il avait recrutées dans je ne sais quel coin du faubourg Saint-Jean, et dont la toilette fit nos délices.

La petite, qui était largement décolletée, avait une robe verte trop courte qui lui allait à peine aux genoux, et laissait émerger

un pantalon blanc dont les dentelles descendaient jusqu'aux talons.

Quant à la grande, je ne me rappelle pas tous les détails, mais il me suffira de dire qu'elle avait un parasol pour faire deviner le reste.

Naturellement elles étaient gantées, mais en coton blanc – avec des bouts de doigts qui faisaient le plus drôle d'effet dans le développement des gestes.

Grosperrin, lui-même, était ganté de la même façon ; et Dieu sait que lui non plus n'avait pas ménagé l'étoffe.

Les autres accessoires étaient réduits à leur plus simple expression ; mais en revanche l'estrade était éclairée par une chandelle de suif fichée dans un goulot de bouteille.

Cette chandelle, Grosperrin la mouchait de temps à autre, avec ses doigts, sans ôter son gant, pendant que le parterre criait :

— Une, deux, trois ! ça y est !

Je n'essaierai pas de raconter cette soirée.

On ne voit cela qu'une seule fois dans sa vie, et les souvenirs qui m'en restent se perdent dans l'enchevêtrement confus des plus renversantes invraisemblances.

Un détail cependant – dans l'intention de Grosperrin le clou du programme sans doute – me revient à la mémoire.

Ce fut l'exhibition d'un chapeau ; mais d'un chapeau colossal, prodigieux, titanesque, inouï.

Un bicorne de colonel ou de général, surmonté d'un plumet monstre, et qui mesurait au moins quatre pieds d'envergure.

C'était, disait Grosperrin, le chapeau que portait le colonel de Salaberry à la bataille de Chateauguay.

Il le plaçait sur une table, et tandis que les jeunes filles tenaient, chacune, une de leurs mains sur les extrémités, il s'éloignait, et prenant une pose tragique, s'écriait, avec un geste impossible et d'une voix à vous déchirer le tympan :

Chapeau, je te salue ! et ta noblesse antique

Pourra seule en mon cœur augmenter le plaisir !

Il y avait comme cela une tirade de trente à quarante vars.

Mais c'est la partie musicale – le chant – qui fit tout naturellement le principal succès du concert.

Oh ! la la !... des applaudissements à rendre sourde une armée.

Les deux jeunes filles faisaient de leur mieux pour donner la réplique au poète, qui les arrêtait net par des :

— Non, non !... Ce n'est pas ça... il faut recommencer... Plus haut !... Bon, fort, là, maintenant !... Allez-y donc !... Ferme !... Non, non, non !... Chantons autre chose, tenez ! etc.

Et il allait de l'une à l'autre, les encourageant de toute manière, soulevant la main à celle-ci, baissant le bras à celle-là, faisant mille signes de tête plus ou moins approbateurs, ou haussant les épaules d'impatience, et finalement se tournant vers l'auditoire en disant :

— Sieurs et dames…

Il oubliait qu'il n'y avait de sexe que sur la scène.

— Sieurs et dames, excusez-les, je vous en prie ; elles ont la tête bien dure, et je n'ai eu que huit jours pour les exercer !

Inutile de demander si nous nous tordions.

La salle croulait sous les éclats de rire et les tempêtes de huées.

Je n'ai jamais été témoin d'un hourvari pareil.

Tout à coup : Crac ! Obscurité complète.

Un loustic, qui connaissait les êtres, avait eu l'idée d'aller tourner la clef du principal conduit à gaz.

On s'imagine la confusion indescriptible qui s'en suivit.

J'ai oublié de dire que les deux jeunes chanteuses avaient été présentées à l'auditoire sous les noms respectifs de Philomène et d'Églyphire.

La cohue se dispersa en criant :

— Bravo, Églyphire !

— Ohé, Philomène !

Oh ! la joyeuse vie d'étudiant !

Oh ! les jours de jeunesse, comme vous êtes déjà loin !

Qu'est devenu Grosperrin ?

Vit-il encore ?

Je n'en sais rien.

Il disparut un jour, sans prendre congé de personne ; et l'on n'a jamais su ce qu'il était devenu depuis.

q

Chapitre 1

Le visiteur qui, de 1850 à 1864, entrait dans l'ancien parlement de Québec, était sûr de rencontrer, soit dans un couloir, soit dans un autre, un petit homme, vif, allègre, grisonnant, un peu chauve, toujours découvert, attentif, d'une politesse exquise, l'air d'un homme qui fait les honneurs de chez soi.

Et si ce visiteur, encouragé par l'allure avenante et accorte du petit homme, lui eût demandé où se trouvait le bureau de monsieur le greffier, il n'eût pas manqué de recevoir la réponse suivante :

— Monsieur, procédez tout droit devant vous, puis courbaturez à gauche, et frappez à la porte proxime. Monsieur le greffier siège en ce moment dans ses indépendances privées.

Pas moyen de s'y méprendre, on avait affaire à Cardinal, ou plutôt à Monsieur Cardinal, le chef des huissiers du parlement, le messager en chef, pour me servir de l'expression reçue.

Son nom était Leroux dit Cardinal.

Il avait commencé par être typographe au service de MM. Carey et Nelson, de la Gazette de Québec, puis il avait habité Mont-

réal durant quelque temps.

Enfin, protégé par je ne sais quelles influences, il avait trouvé sa case dans le service civil.

Dire que Cardinal était un type, ce ne serait pas assez ; c'était presque un monument.

Il faisait comme partie intégrante du palais législatif lui-même.

Il s'était incorporé corps et âme dans l'organisme politique du pays.

C'était comme un rouage de la constitution.

On ne se figurait pas le parlement sans Cardinal.

Et quand, en 1874, le gouvernement Mackenzie mit, sur sa propre demande, le vieux serviteur à la retraite, cela parut être une mesure dangereusement radicale.

L'événement fit presque autant de bruit que le coup d'État Letellier.

Aussi Cardinal sentait-il son importance, et ne se faisait-il point illusion sur le rôle prédominant qu'il jouait.

Comme cette bonne servante de presbytère qui disait d'abord : La vache à M. le curé ; puis : Notre vache ; et enfin : Ma vache ! il s'était, petit à petit, persuadé que le parlement lui appartenait.

Ce n'était pas M. Cardinal qui était attaché au parlement, c'était le parlement qui était attaché à M. Cardinal.

Il l'avait sous sa tutelle, presque dans ses papiers.

Il s'y sentait chez lui, comme un homard dans sa carapace.

Les officiels respiraient sous sa protection.

Il considérait les députés comme ses commensaux.

Le public des galeries semblait ses invités.

On aurait dit que c'était lui qui distribuait les rhumatismes aux conseillers législatifs.

Mais il était toujours si poli, si accueillant, si empressé ; il se mettait si volontiers au service de tout le monde, que tout le monde l'aimait.

Les ministres même encourageaient sa douce manie par des déférences excessives qui le transportaient dans un monde de ravissement.

Ils allaient quelquefois jusqu'à le consulter.

— Eh bien, monsieur Cardinal, lui disait-on, que pensez-vous de l'état politique du moment ? Quel est votre avis sur la situation ?

— Ma foi, monsieur le ministre, répondait-il, je crois le gouvernement bien corroboré, mais, sans vous offenser, l'opposition est bien contiguë.

— Croyez-vous que la session soit longue ?

— Dame, c'est très péripathétique à dire, avant l'approximativité des estimés.

Il n'en faut pas plus long pour le faire constater, en outre de l'intérêt extraordinaire qu'il prenait aux mouvements de la chose

publique, Cardinal avait un autre trait de caractère assez piquant.

C'était une habitude, un besoin irrépressible de faire des phrases solennelles et de rechercher des expressions peu usitées.

Les mots ordinaires lui semblaient vulgaires – peu polis peut-être.

Quand il ne connaissait point de terme plus noble pour rendre sa pensée, quand la périphrase euphémique ne se présentait pas tout de suite à son esprit, il ne manquait jamais d'ajouter un correctif : « Je dirai comme on dit quelquefois », ou bien encore : « pour parler communément », etc.

Il ne se serait pas permis de dire une pomme tout court.

Il commençait par : « un fruit… » et, après un moment d'hésitation, il ajoutait : « enfin, ce qu'on appelle ordinairement une pomme. »

Pour ne pas se servir du mot compter, il disait :

— Il est des individus qui ne savent pas énumérer jusqu'à trois.

Tout naturellement, le vocabulaire s'embrouillait dans son esprit, et il en résultait des confusions de mots absolument renversantes.

J'en ai noté des masses.

— Il faudra ravitailler cette chaise, disait-il ; elle est en frais de s'épanouir.

Il disait aussi :

— Quand je me suis établi, je n'étais pas riche ; j'ai fait un mariage d'inclinaison.

Ou bien encore :

— Le printemps n'est pas tardigrade, cette année ; les arbres commencent déjà à badigeonner.

Une fois, il me fit la remarque que sa chatte était très volatile ; qu'il l'avait surprise à détériorer un rossignol.

— Le bal est commencé, messieurs, nous disait-il, un soir que Mme Anglin, la femme du Speaker, nous donnait une sauterie ; il y a déjà une valse qui périclite.

Souvent il criait à ses messagers :

— Allons, vite ! il est sept heures, enluminez les salles.

— Les jésuites sont d'excellents prédicateurs, aimait-il à dire quelquefois ; mais je crois les oblats encore plus forts sur la diatribe chrétienne.

Une fois qu'on lui annonçait que deux navires s'étaient heurtés en mer :

— La coalition a dû être terrible, fit-il avec gravité.

Je l'ai entendu dire :

— La saison est rigoriste ; la subsistance devient de plus en plus plantureuse.

Et encore :

— Je ne me sens pas bien aujourd'hui ; j'aurais besoin d'une légère purification.

Et encore, s'adressant à ses subalternes :

— Allez me désagréger ces rideaux !

— La longanimité des employés publics augmente toujours, remarquait-il souvent ; si on les laissait faire, ils n'arriveraient qu'à la onzième heure, comme dans la faribole de l'Évangile.

Il parlait de testament olographe, de vente par sollicitation, d'allocution des deniers publics, d'injonction de morfil. Et ainsi de suite.

Un de ses plus beaux succès, à mon avis, c'est la phrase suivante :

— Je n'approuve pas qu'on incruste les enfants au collège jusqu'à l'âge de vingt ans, pour les extravaser de grec et de latin.

— M. Blake a-t-il fait un discours ce soir ? lui demande quelqu'un.

— Non, monsieur, répond-il, un tout petit épithalame seulement.

— On parle beaucoup des belles-mères, disait-il un jour ; mais il est surérogatoire qu'il y en a aussi de bien mal engendrées.

— Allez-vous passer vos vacances à la ville, monsieur Cardinal ? lui demandais-je un beau matin, histoire de le faire parler.

— Ma foi, non, monsieur, me répondit-il ; Mme Cardinal et moi, nous avons concubiné d'aller passer quelque temps à Lorette.

Il appelait les maringouins d'affreuses myriades épicuriennes.

À cause des piqûres, sans doute.

Il n'aimait pas à monter dans la tour centrale du parlement ; il était trop sujet au « prestige », suivant son expression.

Quand le siège du gouvernement fut transféré à Ottawa, Cardinal dut quitter Québec, lui aussi.

Ce fut un exil.

Jamais il ne put s'acclimater entièrement dans la nouvelle capitale.

— Cette cité, disait-il, est dans un tel état de pulvérulence, que mon épouse, Mme Cardinal, est revenue l'autre jour au domicile, le rayon visuel obstrué d'atomes et de molécules.

Quand on éleva la statue en marbre de la reine Victoria, qui se trouve au centre de la bibliothèque du parlement, il demandait aux gens s'ils avaient vu le « figuratif personnel » de Sa Majesté.

— On aurait dû l'intégrer au dehors, ajoutait-il ; sa suprématie aurait peut-être obtempéré sur les mœurs des citadins ; car je ne sais pas s'ils sont aveuglés par l'envahissement prématuré du négoce mercantile, mais l'autre soir, parce qu'une maison péremptoire à la mienne s'est ignée par accident, et qu'elle n'était pas sauvegardée d'assurances, on a affronté les pompiers, sans réfléchir qu'il devrait y avoir une administration responsable pour la catégorie des boyaux. Je n'aime pas ces préjudices extrajudiciaires ! Il en résulte toujours quelque chose à notre détritus.

Un édifice qui n'était pas en ligne avec la rue – qui était en retrait, pour me servir du terme technique – s'appelait dans son vocabulaire un édifice rétrospectif.

— Comment trouvez-vous ma salle des séances, me demandait-il un jour que je visitais le parlement d'Ottawa pour la première fois.

— La chambre des Communes ? elle est bien gauchement construite à mon avis.

— N'est-ce pas ? Ce n'est pas comme à Québec.

— Ma foi, non !

— C'est l'acoustique qui est surtout récalcitrante.

— De quoi cela dépend-il, savez-vous ?

— Si je le sais ! je l'ai proclamé plus d'une fois, allez ! La salle aurait dû être construite en encyclique, voilà tout.

— C'est une idée.

— Ils ont tout fait pour parodier à l'inconvénient, Monsieur. Ils ont été jusqu'à établir des croisières de fil d'alton ; inutile. On ne s'entend pas parler. L'autre jour, j'ai éjaculé à Lapointe, un des messagers, l'ordre d'aller me chercher un marteau et des broquettes. Il m'a apporté mon manteau et des raquettes.

— Tiens, tiens !

— C'est sacramentel, Monsieur. Et, plus que cela, une fois je lui demande une vrille ; devinez ce qu'il m'apporte.

— Un rabot ?

— Non ; une douzaine d'œufs.

— L'acoustique laisse un peu à désirer en effet.

— N'est-ce pas ? je l'ai fait remarquer souvent aux ministres : cela dépend de ce que les orifices équilatéraux des galeries sont trop parallèles avec les concavités rectangulaires de l'appartement.

— Cela me semble très judicieux en effet ; et l'on ne vous a pas écouté ?

— Hélas ! Monsieur, il est trop tard ; il faudrait tout réitérer en neuf. Connaissez-vous M. l'abbé Tanguay ?

— Très bien.

— Il pensionne chez moi, vous savez.

— Ah !

— En voilà un qui ne fait pas de l'ouvrage à recommencer !

— Un homme de mérite.

— Il est en train d'écrire un livre miraculeux, Monsieur ; un livre où sera réverbéré le fondement de toutes les familles canadiennes.

Je n'ai pas besoin de vous dire si je commençais à avoir mal aux côtes.

— J'aime toujours à voir les vieux amis de Québec, ajouta-t-il en concluant. Ce matin, je vous ai aperçu nébuleusement sous le frontispice, mais je n'étais pas sûr que ce ne fût pas votre ressemblance corporelle.

Je n'exagère pas ; j'ai par devers moi les notes que je ne manque point de prendre sur les lieux et sur l'heure.

On voit que, contrairement à l'habitude presque générale chez ses compatriotes, Cardinal faisait des efforts pour bien parler.

Ce n'est pas lui qui aurait dédaigneusement traité de puristes ceux qui travaillent à élaguer de notre langue les locutions vicieuses et les expressions vulgaires dont on la parsème comme à plaisir.

Il faisait preuve de bonne volonté au moins.

Malheureusement, comme on l'a vu, son savoir lexicographique ne répondait pas à ses aspirations ; et ses tentatives d'atteindre au beau langage n'étaient pas toujours couronnées du plus brillant succès.

Ses efforts portaient quelquefois à faux.

On sentait à la rigueur ce qu'il voulait dire ; mais pour bien traduire sa pensée, il fallait souvent aller chercher le mot propre ailleurs que dans sa phrase.

Mais cela n'implique pas qu'il fût dénué d'esprit.

Non.

S'il n'avait pas souvent l'expression juste, il avait presque toujours la pensée correcte, et quelquefois même le mot pour rire.

Il aimait, en dehors des séances de la Chambre, à s'approcher de certains députés, avec qui il échangeait quelques paroles en plaisantant.

Un jour, il s'adresse à feu M. Cheval de Saint-Jacques :

— On dit, monsieur Cheval, que M. Cauchon n'a plus envie de vous endêver au sujet de votre vocable.

— Pardon ?

— M. Cauchon… il ne se moquera plus, comme on dit, de votre nom.

— Je ne crois pas, répond l'ancien député de Rouville. « On ne s'appelle pas Cheval, me disait-il, ça n'a pas de sens commun. » – « En effet, lui ai-je répondu, il y a du sang beaucoup plus commun que du sang de cheval ; du sang… avec lequel on fait du boudin, par exemple. »

— Je supposais bien, reprit mon ami, que, vous appelant Cheval, vous n'en étiez pas plus humilié que je ne suis orgueilleux de m'appeler Cardinal.

q

Chapitre 2

Quelquefois il parlait de ses souvenirs, des hommes célèbres qu'il avait connus, des joutes brillantes dont il avait été témoin.
— Ah ! s'écriait-il, c'était l'empyrée de la politique alors. Quels gaillards nous étions ! Il y avait les Laberge, les Papin, les Morin, les Dorion, les Chauveau, les Loranger, les Drummond, les Cauchon, les Cartier, les McGee… Il fallait entendre les interpolations permuter d'un bord à l'autre de la Chambre ! Combats singuliers, combats pluriels, le public était toujours dans une captivité dont il ne pouvait s'extirper.

Ces souvenirs de Québec ne contribuaient pas peu à lui faire détester Ottawa, qu'il trouvait terre à terre, sans cachet, sans re-

lief, sans poésie.

Rien de particulier ne l'y contrariait cependant.

Il avait la satisfaction d'avoir été l'une des chevilles ouvrières les plus importantes dans l'organisation intérieure des édifices publics.

Ses conseils et son activité avaient été précieux.

Il n'avait autour de lui que des amis.

On tolérait ses petits travers inoffensifs et chacun respectait son impeccable honorabilité.

Mais il n'aimait pas Ottawa ; et quand on lui eut accordé le repos qu'il avait si bien gagné pour le reste de ses jours, ce fut avec un soupir de délivrance qu'il reprit le chemin du vieux foyer.

Il est venu mourir, comme un patriarche, dans la bonne petite rue Sainte-Ursule, où il était né.

Mais, à quelque endroit qu'il fût allé s'éteindre, le brave Cardinal, bon, poli, honnête, charitable comme il l'était, ne pouvait laisser derrière lui que des regrets et des exemples de vertu.

Il fit des mots jusqu'à la fin.

À propos du jubilé de la reine, il disait :

— C'est bien beau de célébrer sa cinquantième année de jubilation.

La dernière fois que je l'ai vu, c'était près de la terrasse Frontenac, en face du vieux parlement, incendié quelques mois auparavant.

Nous échangeâmes une cordiale poignée de main, et je ne saurais oublier tout ce que je vis d'émotion se refléter dans son regard, pendant qu'il me montrait d'un geste silencieux et mélancolique le théâtre de sa gloire passée, les grands murs délabrés qui lui rappelaient tant de souvenirs.

En ce moment quelqu'un mettait la main sur mon épaule.

— Monsieur Cardinal, fis-je, laissez-moi vous présenter M. Charles Langelier.

— Ah ! monsieur Langelier, dit le bon vieillard, je suis heureux de vous rencontrer. Je vous connaissais de nom, mais je n'avais pas l'honneur de vous connaître d'optique.

q

Chapitre 1

Quelque temps avant sa mort, Henri Murger disait à un de ses amis :
— Mon cher, la bohème est une maladie : on en meurt.
Je ne sais si Marcel Aubin est mort de cette maladie-là, mais on peut affirmer sans crainte qu'il n'y eut jamais pareil bohème étalant avec plus de jovialité son insoucieuse paresse au soleil des routes.

Quand j'ai connu cet original – et cela remonte à ma plus tendre enfance – il pouvait avoir de quarante à quarante-cinq ans.

C'était un grand gaillard sec, au visage glabre, et dont l'expression de physionomie contrastait singulièrement avec son allure courbée et ses manières cauteleuses.

Cette expression était la plus réjouissante que j'aie jamais vue.

Il avait un long nez qui lui descendait tristement sur la lèvre supérieure, mais dont les ailes frémissaient toujours et se gonflaient tour à tour à gauche ou à droite, comme le museau d'un lapin.

Il ne riait jamais, mais les coins de sa bouche, qui remontaient jusqu'aux pommettes en y produisant une foule de petits plis goguenards, provoquaient une hilarité dont les plus mal disposés ne pouvaient se défendre.

Ajoutez à cela deux grands sourcils en accent circonflexe qui allaient se perdre dans une tignasse rousse, en laissant clignoter, faute d'encadrement, deux yeux éteints et grisâtres, rappelant vaguement deux petites huîtres de Caraquettes, tout cela s'épanouissant entre deux vastes oreilles molles dont la flaccité flottait au moindre courant d'air, et vous aurez une idée de cette tête curieuse, qui semblait ébauchée par un sculpteur naïf et sans expérience.

Il gesticulait, en outre, de la façon la plus comique du monde.

Quand il croyait avoir trouvé une bonne farce, il élevait la paume de sa main jusqu'à son menton, et, avec un sourire à désopiler une armée ou à exaspérer un saint, il allongeait au bout du bras ses longs doigts maigres et collés ensemble, en lançant le trait comique ou méchant, d'une voix grêle et sur un ton de satisfaction triomphante.

Ce n'était pas un pauvre, dans le sens ordinaire du mot.

Il possédait même quelques petites rentes.

Mais je ne sais s'il eut jamais un domicile à lui.

Il « vardait » et « vacabonnait », comme les gens disaient, de Lotbinière à Québec, en passant par Sainte-Croix, Saint-Antoine, Saint-Nicolas, New-Liverpool, Etchemin et Lévis.

C'était là l'itinéraire habituel de Marcel Aubin.

Il allait à petites journées, dînant chez celui-ci, soupant chez celui-là, agaçant les femmes revêches, suivi et acclamé par des groupes d'enfants rieurs, payant son écot en chansons et complaintes de toutes sortes, et, avec une présence d'esprit sans pareille, répondant à toutes les questions de même qu'à toutes les observations, comme je le dirai dans un instant.

C'était là sa vie.

Il était passé à l'état de prototype.

Un vagabond, c'était un Marcel Aubin.

Un paresseux, c'était un Marcel Aubin.

Un sans-souci, Marcel Aubin.

Un farceur, un fumiste, un flâneur, un malin singe, un garnement incorrigible, Marcel Aubin !

Quand un père voulait tancer un moutard aussi fainéant qu'espiègle :

— Eh, va donc ! disait-il, espèce de Marcel Aubin !

Marcel Aubin n'ignorait pas ce détail ; et quand l'occasion s'en présentait, il ne manquait pas d'en faire la remarque par les trois rimes suivantes :

Quand, parmi les bambins,

Y a-t-un p'tit chérubin,

On l'nomm' Marcel Aubin !

q

Chapitre 2

Car il faut vous dire que Marcel Aubin s'exprimait bien rarement en prose.
Pour ma part, je ne l'ai jamais entendu faire usage de cette forme vulgaire du langage.

On aurait dit qu'à l'inverse de M. Jourdain, il faisait de la poésie sans le savoir.

Quand je dis poésie, il faut s'entendre ; la poésie de Marcel Aubin n'avait qu'une parenté très éloignée avec celle de Lamartine et de Victor Hugo.

Il n'avait pas cette prétention. Du reste, il ignorait probablement le nom même de ses augustes rivaux.

Quand il avait réussi à aligner plusieurs rimes – ou plutôt plusieurs consonances – à la suite les unes des autres, il ne lui importait guère que la désinence fût conforme aux règles de la prosodie, ou qu'une terminaison féminine fût immoralement accou-

plée à une terminaison masculine, pourvu que cela eût un certain rythme et sonnât richement à l'oreille, son ambition n'avait rien à désirer.

Il appelait cela des rimettes.

Et, il faut l'avouer ; autant que mes souvenirs et la tradition – corroborée par certaines notes laissées par ma grand-mère – peuvent en faire foi, le loustic avait un talent peu ordinaire pour ce genre d'exercice.

Probablement ne rêvait-il qu'à cela.

Qu'on en juge par un exemple :

Un bon jour, il entre, sa pipe à la main, chez une femme de notre voisinage, du nom de Vermette, et lui adresse ainsi la parole :

Ma chèr' madam' Vermette,

Voudriez-vous m'permette

D'vous d'mander une allumette ?

Et quand la bonne femme lui eût donné ce qu'il demandait, Marcel Aubin ajouta avec un salut et un geste inimitable :

Que l'bon Dieu vous la r'mette,

C'est le souhait d'ma rimette !

Comme on le pense bien, il réussissait de cette façon à amuser beaucoup de monde ; mais sa causticité – et sans doute aussi quelquefois le besoin de la rime – lui faisaient dire des choses trop piquantes pour ne pas blesser certaines susceptibilités.

Et alors, gare le manche à balai !

Il y avait, chez un de nos voisins, une vieille fille du nom de Gervais, qui avait pris notre individu en grippe, et contre qui il ne manquait jamais d'exercer sa malignité par des rimes plus ou moins provocantes.

Mais sachant ce qui l'attendait, il se tenait à distance respectueuse, prêt à tourner les talons à la première déclaration d'hostilité, avec une prestesse qui faisait honneur à ses longues jambes.

Un jour, il l'apostropha avec un geste des plus insinuants, et sur un ton qui était tout un poème à lui seul :

Mamzell' Gervais,

Si on pouvait,

Si on pouvait,

Si on pouvait !...

— Comment, c'est encore ce vaurien-là ! Passez votre chemin, méchant gibier ! Y a rien pour vous ici.

Et lui de reprendre avec un accent de gouaillerie incommensurablement significative :

Mamzell' Gervais,

Si on savait,

Si on savait,

Si on savait !...

— Qu'est ce que tu veux dire, scélérat ? Parle, ou je te jette une chaudiérée d'eau bouillante sur le museau, infâme vagabond !

Mamzell' Gervais,

Si on l'trouvait,

Si on l'trouvait,

Si on l'trouvait !...

Il n'eut pas le temps d'aller jusqu'au bout. Ce fut une tempête.

Les couteaux, les cuillers, les fourchettes, les casseroles, les lèchefrites, toute la batterie de cuisine lui vola par la tête dans un pêle-mêle épique, tandis que le malencontreux rimeur détalait sans même songer à protéger son arrière-garde.

— Aïe ! Marcel, lui crie quelqu'un ; tu as eu la soupe chaude, à ce qu'il paraît.

Et l'imperturbable rimeur de répondre :

Ça vient d'mamzell' Gervais ;

Et comm' j'suis pas mauvais,

C'est pour ça que j'men vais !

Il ne faudrait pas croire, cependant, qu'il fût toujours reçu d'une façon aussi inhospitalière partout où il se présentait.

Au contraire.

Il avait ses entrées privilégiées chez bien des gens.

Là il se présentait avec obséquiosité.

C’était :

Ma bonn’ madam’ Plaisance

Auriez-vous la complaisance

D’endurer ma présence ?

Ou bien :

Chèr’ madam’ Latulippe,

Sachant qu’c’est vot’ principe,

De pas trop fair’ la lippe

Quand un homme s’émancipe,

J’entre allumer ma pipe.

Ou bien encore :

Quand j’passe chez mam’ Laporte,

J’veux que l’bon Dieu m’emporte,

Faut que j’arrête à sa porte

Pour savoir comment ell’ s’porte !

Alors on ne manquait guère de lui dire :

— Entrez, monsieur Marcel, entrez !

Et il répondait en s’installant :

Comme j’ai du loisir,

Puisqu’ c’est votre désir,

J’entre pour vous fair’ plaisir.

Ou, s’il voulait continuer sa route, il se confondait en saluts, disant :

Madam’, je vous remercie,

En passant par ici,

Je n’avais que l’ souci

D’ vous saluer ainsi !

— Et il détalait.

Au nombre de ceux qui lui faisaient meilleure façon se trouvait une veuve du nom de Rivage.

Elle avait toujours une réserve de friandises pour le poète ambulant.

Un jour qu’elle lui offrait un verre de rhum, qu’il dégustait avec enthousiasme, il lui adressa cette déclaration à brûle-pourpoint :

Ma bell’ madam’ Rivage,

J’apprécie vot’ breuvage ;

Si j’étais moins sauvage,

J’voudrais qu’mon esclavage

Consolât vot’ veuvage !

Je ne sais si cette déclaration fut bien reçue dans le moment ; en tout cas, elle n’eut point de suite, car Marcel Aubin est mort

garçon.

Qu'on ne soit point surpris de voir Marcel Aubin galant et même amoureux.

Si bohème qu'il fût, il avait le cœur tendre, et se piquait de bonne compagnie – pourvu qu'on n'exagère pas trop la portée que je donne ici à ce mot.

Il était toujours vêtu d'une façon convenable, et mettait même à cela quelque coquetterie, paraît-il.

Au moins si l'on en juge par la réponse qu'il fit un jour à une jeune fille du nom d'Arthémise Caron.

Celle-ci lui ayant dit :

— Vous êtes bien faraud aujourd'hui, monsieur Marcel !

Marcel Aubin avait répondu sans la moindre hésitation, et avec le geste qu'on lui connaît :

Mamzell' Arthémise,

Si j'économise,

C'est pas sur ma mise.

Il faut que ma ch'mise

Soit blanche et bien mise :

C'est un' chose admise !

Il avait aussi l'habitude de dire en se rengorgeant et en risquant des effets de mollets – avec des résultats plus ou moins désastreux, il faut en convenir :

Quand Marcel Aubin,

La canne à la main,

L'pied dans l'escarpin,

Fait, soir ou matin,

Son p'tit bout d'chemin,

Faudrait voir un peu

Si y a quelqu'monsieur

En habit à queue,

Comme en souliers d'bœufs,

Pour se montrer mieux !

Il appartenait, d'ailleurs, à une famille de cultivateurs à l'aise, bien connus dans le comté de Lotbinière.

Le lieu de sa naissance, il nous le nommait en vers :

Je suis d'Sainte-Croix,

Ous' qu'il ne croît

Qu' de bons écroîts ;

Au moins je l'crois.

Dans la langue du pays, écroît veut dire rejeton.

q

Chapitre 4

A l'époque où florissait Marcel Aubin, florissaient aussi les fricots, les réunions joyeuses des jours-gras, les parties de danse, et les noces qui duraient trois jours et trois nuits.
Entre Noël et le carême surtout, ces fêtes se multipliaient d'une façon qui attestait éloquemment la fidélité de notre race aux traditions de la vieille gaieté gauloise.

Un des traits caractéristiques de ces réunions du temps passé, c'était l'admission des survenants.

On appelait survenant – le mot le dit – celui qui, n'ayant pas été invité, se présentait quand même – à la fin du repas généralement – pour prendre part à la sauterie qui s'organisait dans la soirée, et même dans l'après-midi.

Ils arrivaient souvent plusieurs à la fois, et on leur faisait presque toujours bon accueil, à la condition toutefois qu'ils fussent amusants.

Or, étant donné le caractère de Marcel Aubin, il n'est guère besoin d'ajouter qu'il ne manquait pas souvent de se présenter en survenant dans les fêtes de ce genre qui se donnaient sur son passage – la condition d'être amusant n'ayant pour lui rien de particulièrement onéreux.

Une fois, un nommé Marcoux mariait sa fille, et tout le canton avait été invité à venir "battre les ailes de pigeon" en l'honneur des nouveaux mariés.

La réunion était nombreuse et animée.

Vers neuf heures arrive Marcel Aubin, tout endimanché, frais comme un concombre, et le plus large des sourires épanoui entre les deux oreilles.

Il se campe sur un jarret, tire sa plus belle révérence, et prend la parole en ces termes :

Bonsoir la compagnée,

Faut pas vous indigner

Si j'entre sans cogner ;

J'vous la souhaite à poignée !

— Tiens, tiens, s'écrie-t-on de toutes parts, c'est le brave Marcel !

— Bonsoir, Marcel !

— Comment ça va-t-il, Marcel ?

Et Marcel de reprendre sans souffler :

Oui, mesdam's, c'est Marcel,

Qui vient mettr' son grain d' sel ;

C'est là-dedans qu'il excelle !

— Dansez-vous un rigodon ?

– Merci, j' vous demand' pardon ;

J'en ai jamais eu l' don !

Ainsi, continuez donc !

— Asseyez-vous au moins, fit une des jeunes danseuses.

– Ma foi, mamzell' Thérèse ;

Pourvu qu'la chose vous plaise,

Pour êtr' plus à mon aise,

Je r'fuserai pas une chaise.

— M. Marcel prendra aussi un petit verre de rhum, j'en suis sûre, fit la maîtresse de la maison.

C'était là une proposition qui ne laissait jamais Marcel Aubin indifférent.

Aussi répondit-il avec un empressement qu'il n'essayait point de dissimuler :

– Merci, madam' Marcoux ;

C'est pas qu' j'en prenn' beaucoup ;

Mais j'r'fuse pas un coup.

S' rincer la dall' du cou,

C'est pas ça qui découd

C' qui fait coucouroucou !

Est-il besoin de le dire ? les petits coups se succédèrent si bien que, de verre en verre, et de rimette en rimette, Marcel Aubin finit par s'affubler du panache qu'il ne manquait presque jamais de mettre à son chapeau dans les circonstances analogues.

Cela n'altérait, par exemple, ni sa verve poétique ni sa présence d'esprit.

Témoin cette réponse qu'il fit ce soir-là même à la femme d'un nommé Barbin – lequel faisait souvent la noce et ne brillait guère du côté de l'intelligence, surtout dans ces moments-là.

Elle s'était permis de plaisanter un peu notre héros sur la solidité de son plumet.

Il se campe devant elle, et dans l'attitude de la dignité offensée, il lui décoche cette apostrophe :

Mam' Barbin, j' vous en prie,

J' mérit' pas vot' mépris ;

Si j'ai un peu trop pris,

J' suis pas un mal appris,

Et j'ai tout mon esprit ;

Ce qui vous prouve ben,

Ma chèr' madam' Barbin,

Que c'est pas vot' mari,

Mais qu' c'est Marcel Aubin !

q

Chapitre 5

Je l'ai donné à entendre plus haut, Marcel Aubin n'était pas accueilli partout avec le même empressement.
Chez mon père surtout, il était reçu avec une froideur non dissimulée.

Mon père n'aimait pas les farceurs, et avait en horreur les désœuvrés ; jugez de l'estime toute particulière qu'il entretenait pour Marcel Aubin !

Son nom seul le crispait.

J'en étais au désespoir, car cela me privait des moments de gaieté que m'aurait procurés une connaissance plus intime avec un homme doué, dans mon opinion – était-ce le futur poète qui se révélait ? – d'un talent qui le mettait, à mes yeux, bien au-dessus du commun des mortels.

Je déplorais l'aveuglement de mes parents.

Je trouvais mon père misérablement préjugé, et ma mère me semblait incapable d'apprécier les belles choses dont Marcel Aubin favorisait des gens bien au-dessous de nous, à mon avis !

Cela m'humiliait.

Un jour que père et mère étaient absents, et que ma grand-mère avait été chargée de la garde de la maison, je sollicitai d'elle la permission d'inviter quelqu'un à dîner.

Ma grand-mère était la charité même.

— Est-ce un pauvre ? demanda-t-elle.

— Oui, grand-maman.

— Alors, invite-le, mon fils ; il dînera à la cuisine.

— Ah ! grand-maman, il est pauvre, mais c'est un de mes amis.

— Un ami, c'est différent ; où est-il ?

— Il est sur le quai en train d'empiler mes hameçons.

— Va le chercher alors ; il sera le bienvenu.

Et s'adressant à la bonne :

— Virginie, ajouta-t-elle, mettez un autre couvert.

Je ne me le fis pas dire deux fois ; et Marcel Aubin effectua son apparition devant ma grand-mère, avec un salut des plus réjouis, accompagné du quatrain suivant :

Madam', comm' sur la route

On a besoin d'un' croûte,

Si ça vous déplaît pas,

J'accept'rai un p'tit repas.

Ma grand-mère connaissait Marcel.

Elle aurait voulu le voir à cent lieues ; mais il était trop tard.

Le loustic était déjà installé, comme s'il eût été de la famille ; et, pendant que nous nous tenions les côtes dans des accès de fou rire et d'admiration, il s'approchait de la table en ajoutant :

Sans vouloir abuser,

C’est pour pas vous r’fuser !

Ce dîner-là ne causa d’indigestion à personne.

C’est à peine si nous pûmes prendre une bouchée par-ci par-là, entre les accès de rire nerveux que soulevait à chaque instant la verve endiablée de Marcel Aubin qui, lui, ne perdait pas une minute.

La cuiller, le couteau, la fourchette et la rime, tout marchait à la fois.

Pas une phrase en prose !

Une avalanche de vers.

Il me semble voir encore d’ici l’expression qu’il prenait pour nous dire :

On dit qu’la faim vient en mangeant :

J’crois plutôt qu’c’est en voyageant.

Ou bien :

Puisque vous insistez,

J’prendrai un’ tass’ de thé !

Ou bien :

Vous, le p’tit qui riez,

Passez-moi donc l’beurrier !

Ou bien :

Un’ p’tite ail’ de poulet,

Avec un verr' de lait,

Ça vous flatt' le palais ;

J'en prendrai, s'il vous plaît !

Ou bien encore :

Je vous rendrai z'hommage

Pour un morceau d' fromage !

On voit même qu'il faisait de son mieux pour éviter l'hiatus.

À ma grand-mère qui lui offrait de la salade, il répondait :

Non, pas d'salade,

Ni marmelade,

Ça m'rend malade !

— La bonne lui ayant présenté un verre d'eau, il s'écria, la bouche pleine, et sans une seconde d'hésitation :

Non, non, pas d'zèle,

Merci, mamzelle !

Sed libera

Nos a malo !

Quand on s'noiera,

C'est pas dans l'eau ?

Jugez s'il y avait moyen d'y tenir.

Pour ma part, je me rappelle ce dîner en compagnie de Marcel Aubin comme un des plus gais de mon existence ; et ce fut avec une véritable désolation que je l'entendis dire à ma grand-mère, qui lui offrait encore quelque chose :

Merci, Madam', j'ai bien mangé ;

J'ai pas coutum' de m'déranger !

J'aurais voulu qu'il mangeât jusqu'au lendemain, à la condition de ne pas voir son escarcelle à plaisanteries s'épuiser.

Mais mon père pouvait revenir à l'improviste ; et alors il n'aurait plus guère été question de rire.

De sorte que, à mon grand regret, je ne pus insister pour retenir notre hôte, lorsque, sur le seuil de la porte, avec le geste inimitable dont j'ai parlé, il déclama à ma grand-mère le tercet suivant en guise d'adieu :

Merci pour votre offrande ;

Vot' politesse est grande ;

Que l'bon Dieu vous la rende !

Quand il fut parti, je m'adressai à mon tour à ma grand-mère :

— Grand' maman, ne faudrait pas… en parler à papa…

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? fit-elle en me regardant avec de grands yeux tout ébahis ; voilà – Dieu me pardonne ! – le garnement qui se met à rimer à son tour ! C'est donc contagieux ?… Que ton père ne t'entende point !… Quant au dîner, sois tranquille, scélérat, je n'ai pas plus envie d'en parler que toi.

Mais on eut beau garder le secret à la maison, il transpira au dehors.

Marcel Aubin ne fut pas aussi discret que nous, paraît-il ; et – comme les choses s'exagèrent toujours – mon père apprit un soir avec stupéfaction que le personnage qui avait le privilège de lui tomber le plus sur les nerfs avait en même temps celui d'être son commensal habitué, sitôt que ma grand-mère et moi avions nos coudées franches au domicile.

Ma grand-mère eut beau prendre sur elle toute la responsabilité de la faute ; elle ne savait pas mentir, et je n'évitai point la semonce que j'avais si bien méritée.

Si mon père m'a pardonné sur son lit de mort, c'est bien juste tout ce qu'il a pu faire.

q

Chapitre 6

Il y avait, dans notre endroit, un vieillard que nous appelions le père Louison Boisvert.
Peut-être n'était-il pas si vieux que tout ça, mais à l'âge où j'étais moi-même, il ne me paraissait pas loin des multosannosde feu Mathusalem.

Quoi qu'il en soit, Louison Boisvert avait, dans notre milieu, la réputation du plus grand fumiste – du plus grand faiseuxde tours, comme on dit là-bas – qui fût sous le soleil, à vingt-cinq lieues à la ronde.

Il ne laissait point passer une journée sans monter une nouvelle scie à quelqu'un, sans inventer quelque nouvelle mystification à l'adresse, surtout, des paysans sans expérience qui venaient travailler dans les chantiers.

C'était un de ces vieux roublards spirituels, toujours prêts à la riposte, qu'on ne prenait jamais sans vert, et qui ne s'en laissait conter qu'à bon escient.

Sur ses vieux jours, il était devenu, en sus, quelque peu revêche.

Il n'était pas commode – comme on dit aussi là-bas – et ne l'approchait pas qui voulait.

Or Marcel Aubin désirait faire sa connaissance, depuis longtemps – d'autant plus que le bonhomme passait pour avoir fait des chansons, lui aussi, et par conséquent cultivé la rimette.

De son côté, le père Louison Boisvert avait entendu parler plus d'une fois de Marcel Aubin ; et sentant là une espèce de rival, il se tenait instinctivement sur ses gardes, plus ou moins drapé dans sa dignité.

La rencontre ne pouvait manquer d'avoir lieu, cependant.

Un bon soir, Marcel Aubin se risque.

Il avait pris quelque chose, et, le nez un peu piqué, il aborde le père Louison, en prenant son ton le plus doucereux et ses manières les plus engageantes.

Dit-il :

Mon cher monsieur Boisvert,

Vous qu'avez l'cœur ouvert,

Quoiqu' j'aie pris un p'tit verre,

Je vous jur' sur l'calvaire

Qu'y a personn' que j'révère

Plus qu'vous dans l'univers ;

Et j'vous demande à couvert !

On voit que, la circonstance étant solennelle, Marcel Aubin s'était mis en frais, et faisait un appel sérieux aux trésors de son répertoire.

Le vieux Boisvert sentit, lui aussi, que l'affaire était grave et qu'il y allait de sa réputation.

Il s'arrête et jette un regard défiant à son interlocuteur.

Alors Marcel Aubin veut profiter de ses avantages, et continue :

Pourquoi d'un œil pervers

Me regarder d' travers ?...

Le père Louison ne le laissa pas achever.

Il apostrophe le farceur sur un ton à lui faire passer l'envie de badiner ; et toujours brodant sur la même rime, il s'écrie :

Toi, mon maudit chien vert,

File ! ou j' te flanque en r'vers

Un' tripotée d' bois vert

Qu'est pas piqué des vers !

Marcel Aubin, désarçonné d'abord, n'insista pas.

II fit demi-tour à gauche ; mais comme il était écrit qu'il aurait toujours le dernier mot, il ne s'éloigna qu'après avoir décoché celles-ci, comme des flèches de Parthe :

Il paraît, pèr' Boisvert,

Qu'on s' vir' pas à l'envers

Pour parler à mot couvert.

Si vous êtes si sévère

Vous m'verrez pas de l'hiver !

Et il fila.

Je me dis quelquefois que Marcel Aubin était « venu trop tôt dans un monde trop jeune ».

C'était peut-être un grand humoriste perdu dans les broussailles d'une vie obscure et terre à terre.

Qui sait ce qui aurait pu jaillir de ce cerveau original, s'il eût été échauffé au contact d'autres intelligences, et éclairé par le soleil de l'étude et du savoir !

Il ne manquait peut-être qu'un souffle pour faire de ce feu de paille un incendie, et de ce bohème un grand homme.

Je ne sais où Marcel Aubin est mort.

Probablement chez les siens, à Sainte-Croix.

Mais son nom ne me revient pas à la mémoire sans y éveiller le souvenir des plus frais et des plus francs éclats de rire qui aient égayé mon enfance.

q

Chapitre 1

La première fois que, tout petit enfant, je mis le pied dans l'église de Saint- Joseph-de-Lévis, j'éprouvai une émotion dont le souvenir me rend encore tout songeur.
Je ne connaissais encore, en fait d'églises, que les lointains clochers de Québec, vagues silhouettes dressées dans le ciel, ayant pour moi tout le mystérieux des nuages avec lesquels ils se confondaient souvent.

À Saint-Joseph, ces cloches sonnant à toute volée, ces hautes voûtes, ces échos solennels, cette odeur d'encens, tout m'impressionna jusqu'au ravissement.

Mais ce qui attira mon attention particulière – non seulement dans cette circonstance, mais encore chaque fois que, par la suite, j'entrai jeune encore dans la vieille église – ce n'étaient ni les sculptures du sanctuaire, ni la lampe argentée suspendue au-dessus des balustres, ni les anges joufflus copiés de Murillo qu'on voit encore dans la chapelle de la Vierge, ni le pain-bénit tout étoilé et enrubanné, ni les longues files d'enfants de chœur en surplis blancs, ni les chasubles ou les lourdes chapes rutilant au soleil, ni les hauts chandeliers de l'autel alternant avec de grands bouquets de fleurs artificielles, ni les cierges allumés, ni l'encen-

soir au cliquetis argentin, ni même les lustres de Noël remontés à fleur de voûte, et dont les bobèches de cuivre semblaient de loin autant de pommes d'or aussi inaccessibles que celles du jardin des Hespérides.

C'était un bijou de frégate en bois des Îles, admirablement gréée, et d'un gabarit superbe, qui, pavillon déployé, se balançait à l'une des archivoltes de la nef, cinglant, lofant, boulinant, virant à pic ou louvoyant à larges bordées, ses petites voiles blanches – ainsi que des ailes d'oiseau de neiges – se gonflant ou faisant à la brise que soulevaient les lourds vantaux ou qui se glissait par les grandes fenêtres ouvertes.

Ce que m'a fait rêver cette frégate lilliputienne !

Ce que j'ai fait de voyages à son bord aux pays bleus de l'imagination !

Ce que je me suis endormi de fois dans les doux bercements de son tangage rythmique, alors que nous voguions tous deux sur les beaux lacs d'opale qui baignent le royaume des fées !

Ce que je l'aimais, la petite frégate !

Si j'avais eu à choisir entre une couronne d'empereur, les palmes de grand poète, la fortune des Rothschild d'un côté, et la petite frégate de l'autre, j'aurais certainement choisi la petite frégate.

Cependant quelqu'un l'aimait encore plus que moi, paraît-il.

C'était Dominique Guénard.

Remontons nombre d'années en arrière ; à la fin du dernier siècle, si vous voulez bien.

Un jour, un Italien, échappé d'un naufrage pour ainsi dire miraculeusement, avait mis pied à terre à la Pointe-Lévi, et, reconnaissant de la protection divine à laquelle il attribuait son salut, avait offert en ex-voto, à l'église de Saint-Joseph, cette petite frégate qu'il avait fabriquée lui-même, et qui était un chef-d'œuvre.

Cet Italien se fixa à Lévis.

Il était marin, il se fit pilote.

Marié à une jeune fille de l'endroit, il devint bientôt l'un des nôtres, – au point que, son nom de Gennaro s'étant francisé de lui-même, ses enfants s'appelèrent Guénard.

Dominique était le petit-fils de l'Italien Gennaro.

q

Chapitre 2

Comme on le pense bien, l'histoire du grand père s'était transmise religieusement dans la famille ; et de même que le naufrage avait pris les proportions d'une légende miraculeuse, de même l'ex-voto du naufragé était devenu pour ses descendants une espèce de patrimoine pieux, auquel ils attribuaient toutes les influences, et pour lequel ils professaient, dans le bon sens du mot, le fétichisme le plus fervent.

Dominique surtout portait la chose jusqu'au fanatisme.

Or, il n'y avait pas que lui et moi, dans l'église de Saint-Joseph, à qui la petite frégate faisait tourner la tête.

Elle était si fine, si coquette, si élégamment cambrée, et d'une allure si crâne, que bien d'autres têtes tournaient aussi pour la regarder.

Et cela, même pendant les sermons du curé, lesquels étaient, dès cette époque, beaucoup plus longs qu'intéressants.

Le fougueux prédicateur – qui recommençait ses périodes jusqu'à dix fois de suite – avait beau déployer, suivant l'expression classique, toutes les voiles de son éloquence, les voiles du petit navire « qui n'avaient jamais navigué » lui faisaient une concurrence désastreuse, au grand détriment du salut des âmes.

Cela ne pouvait pas se tolérer longtemps.

La trop gracieuse frégate fut, un bon lundi matin, descendue de la voûte, et remisée dans les combles de la sacristie, d'où quelque adroit filou l'a fait, dit-on, disparaître depuis.

On conçoit que la famille Guénard fut sensible à ce procédé du curé.

Pour Dominique surtout, c'était un acte d'hostilité contre les siens, encore plus que la profanation d'un objet sacré, et il en conserva un ressentiment profond.

Je n'irai pas jusqu'à dire que ce fut là l'origine des cascades que subit sa raison par la suite ; mais il n'en est pas moins vrai que toutes les extravagances auxquelles il se livrait dans ses périodes d'aliénation mentale se rattachaient toutes plus ou moins à la trace que cet événement avait laissée dans sa pensée.

Le côté le plus original de la folie chez Dominique Guénard était l'intermittence.

Il devenait fou et recouvrait la raison à époques fixes, aussi régulières qu'un pendule d'horloge.

Il était chaloupier de son état ; à Québec, on appelle chaloupiers ceux qui font le petit cabotage sur le fleuve.

Tout l'été, depuis l'ouverture de la navigation jusqu'au départ du dernier vaisseau d'outre-mer, personne n'aurait pu découvrir chez Dominique Guénard le moindre indice d'un esprit détraqué.

Il allait, venait, vaquait à ses affaires, raisonnait comme tout le monde.

Mais sitôt son dernier touage accompli, et son accoutrement de marin encoffré pour l'hiver, il se mettait à divaguer de la façon la plus burlesque, pour ne revenir à son bon sens qu'aux premiers arrivages du printemps.

Et cela recommençait chaque année, à la même date et de la même façon.

Dès le début de ses frasques, Dominique se fabriquait une longue croix, aux bras de laquelle il faisait clouer ou attacher tout ce qu'il pouvait trouver de dorures, d'enluminures, de bouquets artificiels, de franges, de sonnettes, de bimbeloteries et de rubans de toutes couleurs.

Puis il partait en pèlerinage, pour ne rentrer chez lui le plus souvent qu'à six heures du matin.

Le long de la route, il s'arrêtait ici et là – de préférence chez les dames – et demandait des ornements pour sa croix, qu'il appelait son « étendard ».

Chacun se prêtait volontiers à sa manie, et l'étendard s'enrichissait à vue d'œil d'un jour à l'autre.

Quand il n'y avait plus de place sur les bras de la croix, il ajoutait une nouvelle barre transversale, et cela jusqu'à ce que le fameux étendard eût pris la forme et presque les proportions d'un poteau de téléphone.

Et Dominique parcourait les rues, en brandissant ce fanion d'un nouveau genre, chantant des cantiques et prêchant ce qu'il appelait la « Croisade du Jugement ».

Il avait de longues tirades en style biblique.

Il défilait des bribes de paraboles évangéliques.

Il émaillait ses discours de textes pris par-ci par-là dans le Nouveau-Testament :

« Je suis venu parmi les miens, et ils ne m'ont pas reconnu. »

« J'arriverai comme un voleur. »

« Je détruirai le temple et le rebâtirai en trois jours. »

« Je suis venu apporter la guerre, et non la paix. »

Et ainsi de suite.

Quelquefois il montait sur un perron, sur une corde de bois, sur un traîneau renversé, sur n'importe quoi, et alors, il devenait d'une éloquence entraînante.

Comme le prophète Élie à Ninive et saint Martin à Herbauges, il objurguait ses auditeurs de se convertir, prêchait la pénitence, prédisait des catastrophes ; et, après avoir fait les descriptions les

plus ébouriffantes des événements futurs les plus incohérents, il s'écriait sur un ton d'exaltation fébrile :

— Alors, les yeux comme des étoiles, les cheveux comme des comètes, lançant la foudre et les éclairs, vous me verrez dans un char de feu traîné par sept coursiers ardents, m'élever en triomphe, par delà les nuages et les arcs-en-ciel, jusqu'au plus haut des airs et des espaces !

Puis, les bras étendus, la tête en l'air, le regard perdu dans les hauteurs, comme s'il se fût regardé aller, il s'arrêtait tout à coup, et puis reprenait sur un ton familier et gouailleur :

— C'est dangereux, ça ; prends garde de tomber, Dominique !

Parfois les farceurs lui criaient :

— Dominique, prêche donc comme M. le curé.

Et Dominique partait, débitant mille et une insanités sur les élections de marguilliers, les charlatans, la toilette des femmes, le libéralisme et Garibaldi.

Comme il n'avait jamais pardonné au vieux curé l'affaire de la petite frégate, et que cette petite frégate constituait l'une des principales préoccupations de sa folie, on conçoit que ses pastiches de sermons n'étaient pas tout ce qu'il y avait de plus flatteur pour celui qu'il parodiait.

q

Chapitre 3

Mais ce n'était pas là sa vengeance.
Il en rêvait une autre. Il voulait réhabiliter l'ex-voto de son grand-père, en l'allant tirer du réduit où on l'avait remisé, pour l'installer dans l'église de Saint-Romuald – la paroisse voisine – à la place d'honneur qu'il avait occupée dans l'église de Saint-Joseph.

Le curé de Saint-Romuald était le vénérable M. Saxe, qui a laissé des souvenirs si vivaces et si charmants dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu.

Aux premières atteintes de sa maladie, Dominique accourait auprès de lui, et lui faisait part de ses projets.

Le bon curé, qui connaissait son homme, n'avait garde de le contrarier.

Il souscrivait à tout, et se mettait, avec sa paroisse, à la disposition du pauvre détraqué, qui s'en retournait dans la jubilation.

Alors commençaient des courses, des voyages, des visites de jour et de nuit, dès va-et-vient à droite et à gauche, des démarches de toutes sortes et des efforts sans fin pour organiser la translation de la fameuse frégate.

Il voulait une fête dans toutes les règles, une démonstration colossale.

Les deux paroisses venant au-devant l'une de l'autre, des parrains et des marraines, des Te Deum, des banquets, des discours, des drapeaux, des flambeaux, de la musique, des cavalcades, des troupes, le canon, et le reste.

M. le curé serait invité sans doute – on ne pouvait guère lui passer devant le nez sans injure – mais bien sûr qu'il n'y viendrait point ; il avait assez de cœur pour cela.

Du reste, on se passerait de lui.

Et s'il n'était pas content, il se contenterait, voilà !

Après tout, Dominique ne lui devait rien. Et cætera.

Or cette pompe, que le brave homme voyait se déployer ainsi en imagination, tout en prenant des proportions de plus en plus héroïques, subissait graduellement, dans son pauvre cerveau, des transformations plus ou moins singulières.

Les perspectives se faussaient si bien dans son esprit, que l'objet principal de la fête y perdait entièrement son caractère primitif.

Ce n'était plus une frégate-joujou qu'il fallait transporter d'une église dans une autre, c'était un véritable vaisseau de guerre de haut bord et de fort jaugeage, monté par un équipage en chair et en os, à bord duquel devaient prendre place tous les principaux invités, depuis le gouverneur-général jusqu'à l'archevêque de Québec.

Pour ces personnages éminents l'admission allait de soi. Mais c'était pour le choix des autres – le menu fretin – que cela devenait embarrassant.

Un tel et un tel en seraient-ils ou n'en seraient-ils pas ? C'était là le chiendent.

Il y avait du pour, mais aussi il y avait très souvent du contre.

Quant à celui-ci, ça ne souffrait pas de difficultés, mais il y avait son beau-frère ; et ici, dame, pour une raison ou pour une autre, surgissaient des inconvénients.

Quant à celui-là, c'était une autre affaire ; il n'en voulait pas du tout ; mais son exclusion mécontenterait son neveu ; et il tenait au neveu.

Et puis il y avait Mme Pierre et Mme Jacques, qui ne pouvaient pas se sentir.

La petite Jean, dont le père et la mère avaient des titres incontestables, mais qui avait un peu fait parler d'elle au dernier « bazar de la paroisse ».

Et patati, et patata !

Tout cela l'embrouillait et le jetait dans des perplexités inextricables.

— Vacarme ! si je m'écoutais, j'enverrais toute la machine se promener ! s'écriait-il parfois, tout découragé.

Et la fête se remettait forcément de semaine en semaine et d'un mois à l'autre, jusqu'à ce que, le printemps arrivé, à la première voile d'outre-mer faisant son apparition dans le port de Québec, le brave Dominique eût repris sa raison, sans conserver le moindre souvenir des longues tribulations qu'il venait de traverser.

q

Chapitre 4

Mais, à l'automne, c'était à recommencer.
La « bordée » de la Sainte-Catherine voyait reparaître Dominique, son étendard à la main, allant de porte en porte recueillir des ornements et reprendre ses prédications.

Quelquefois, par exemple, les prédications assumaient un caractère un peu moins inoffensif que celles dont j'ai parlé plus haut.

Il s'y mêlait souvent des détails personnels assez coriaces à digérer pour ceux ou celles qui étaient concernés.

La chronique scandaleuse – il y en a partout, même chez les populations confites dans les bons principes – trouvait en Dominique un engin de publicité aussi intarissable que gratuite.

Racontars de commères, cancans de faubourgs, secrets de familles, il savait tout et défilait tout, sans gêne ni scrupules, en pleine rue, et d'une voix à ameuter tout un quartier.

Il s'attaquait à tout le monde, n'avait d'égards pour personne ; et une fois parti, le conseil municipal tout entier, le maire en tête, n'aurait pu l'arrêter.

Il se campait devant la demeure de la victime, et, avec son emphase d'illuminé, il s'écriait :

— Chrétiens petits et grands, prêtez l'oreille à mes paroles. Ceci est pour vous faire assavoir à tous et à chacun d'entre vous, afin que personne n'en ignore, que Michel Sauviatte dit la Galette, le voleur de poules, va être poursuivi la semaine prochaine

pour avoir embrassé la femme à Libère Castonguay, derrière le hangar au père Laurent Chabot !

Ou bien :

— Sachez tous, citoyens respectables et contribuables de la Pointe-Lévi, que Calixte Robichaud a fait banqueroute deux fois à Portneuf et une fois à Rimouski, avant de venir vous vendre, à faux poids et fausses mesures, de la cassonade dont il prend la moitié dans la coulée chez Tweedle !

Ou bien encore :

— Une récompense généreuse est offerte a tout bon devin et bon devineur qui pourra nous dire où la petite Justine à Ben Lamoureux, le mangeux de lait caillé, a perdu sa crinoline, la nuit qu'elle est rentrée à cinq heures du matin par la fenêtre de sa chambre à coucher, poursuivie par le gros terre-neuve à Batoche-la-Morue !

On s'imagine les rassemblements, les éclats de rire des badauds, de même que la colère des intéressés.

Il lui en cuisait souvent, cela va s'en dire.

Plus d'une fois, il faillit se faire ébouillanter par quelque mégère, dont la patience n'était pas à la hauteur de la susceptibilité.

Un jour surtout, il revint d'une de ses excursions plus zélés que philanthropiques, avec un œil accommodé au beurre noir, dans toutes les règles de l'art culinaire le mieux perfectionné.

L'auteur du procédé était un Français de France auquel Dominique avait demandé combien d'années le nouveau venu avait passé au bagne avant de s'établir dans le pays.

Quand notre ami trouvait la soupe trop chaude, il abandonnait la prédication, et revenait à son ancienne idée : la translation de la petite frégate à Saint-Romuald.

q

Chapitre 5

En 1864, je venais d'obtenir mon diplôme d'avocat, et comme j'avais ouvert une étude à Lévis, Dominique Guénard – je ne sais trop pourquoi – m'avait pris en amitié, et – honneur que je partageais avec mon ami Johnny Lessard, le frère du distingué directeur de l'Académie du Mont-Saint-Louis, – j'étais devenu son confident.

Il ne passait guère à ma porte sans s'arrêter pour me parler de ses plans, me faire part de ses anxiétés et me demander mon avis.

La clientèle me laissant des loisirs, je ne le rebutais pas. Au contraire, ses divagations m'amusaient, et je faisais semblant de m'intéresser à ses lubies.

Un jour, il m'arrive avec une immense liste toute préparée, écrite par je ne sais qui, et qu'il étale triomphalement sur mon pupitre.

— Tiens, mon cher petit frère, dit-il (c'était son expression habituelle), voilà le nom de tous mes invités ; il n'y a ni curé ni bedeau pour me la faire changer. Faut des limites à tout ; tant pis pour ceux qui seront pas contents ! je me suis déjà donné assez de trouble avec cette affaire-là. M. Saxe va me prendre pour un

blagueur à la fin ! Faut que ça finisse, ou j'envoie tout au diable. Vacarme ! j'en ai par-dessus la tête. Serre la liste dans ton safe, et prends bien garde que personne la voie, Je viendrai la chercher pour faire imprimer les invitations, aussitôt que j'aurai fixé le jour. Je m'en vas justement à Saint-Romuald pour arranger ça.

— C'est très bien, Dominique, lui dis-je ; mais je ne vois pas mon nom là-dedans. Est-ce que je ne serais pas invité par hasard ?

— Vacarme ! mon cher petit frère du bon Dieu, tu n'y penses pas. J'ai bien mieux que ça pour toi, et je viens t'en parler.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Il faut que tu sois parrain.

— Hein ? parrain de quoi ?

— Parrain de la frégate.

— Ah ! tu la fais baptiser ?

— Beau dommage !

— Mais…

— Ah ! faut pas que ça t'embête, tu sais ; il n'en manque pas qui voudraient bien la place, à commencer par le docteur Blanchet. Parce qu'il est membre du parlement, tu le connais, lui faudrait tout.

— Pourquoi ne le prends-tu pas ? il ferait un bon parrain.

— Je ne dis pas le contraire, mais, vois-tu, il est marié ; et j'aime mieux un garçon, vacarme ! çà plus de jarnigoine.

— Tu crois ?

— Sans compter qu'avec la marraine, des fois, ça peut faire une match.

— En effet.

— Comme de raison. Toujours Dominique, hein !

— Toujours Dominique.

— Ça prend pas lui pour oublier les amis, va !

— Ça, c'est vrai.

— Eh bien, ça y est-il ?

— Mais la marraine ?

— Ah ! oui, la marraine ; eh bien…

— Est-elle choisie ?

— Non, ça dépend de toi, ça ; mais j'en ai deux à te proposer.

— Voyons ça.

— D'abord il y a mamzelle Girouard, du haut de la paroisse, qui est bien riche ; mais aussi il y a mamzelle Labarre, de Saint-Joseph, qui est bougrement plus belle.

— Eh bien, allons-y pour la plus belle.

— Je le pensais. Je t'approuve pas, mon cher petit frère, mais je te comprends, c'est mieux !

— Alors, ça y est ?

— C'est bon ; quand j'aurai vu M. Saxe, j'irai inviter mamzelle Labarre… À moins que t'aimes mieux y aller toi-même ?

— Non, non ! toi… ; c'est plus de… cérémonie.

— Tu penses ?

— Sans doute.

— Alors, bonjour, mon petit frère ; à demain !

Et voilà Dominique dans la neige jusqu'à la cheville, son étendard claquant au vent, en route pour Saint-Romuald, une distance de deux lieues.

q

Chapitre 6

Dire ce que le pauvre homme faisait ainsi de courses aussi inutiles que pénibles, je ne l'entreprendrai pas.
Dans les plus rudes journées de l'hiver, dans les fontes du printemps, par les froids les plus mordants comme par les pluies les plus torrentielles, on le voyait passer haletant, courbé, harassé, blanc de givre ou ruisselant d'eau, le jour, la nuit, à toute heure.

Où prenait-il le temps de manger et de dormir ? je ne sais.

Une fois, je l'ai entendu, à trois heures et demie du matin, qui haranguait comme un possédé, dans un chemin de traverse, presque à un mille de toute habitation.

Le malheureux avait une mission ; il lui fallait marcher ; il était commandé, prétendait-il.

Mon père lui dit un jour :

— Mais, mon pauvre Dominique, vous vous morfondez ; allez donc vous sécher et vous reposer ; à ce régime-là, vous prendrez quelque maladie mortelle.

— Eh !... mon cher petit frère, répondit-il, je ne demande pas mieux, si vous voulez prendre ma place !

La proposition n'était pas assez alléchante ; mon père n'insista pas.

Mon brave père, il fut réveillé en sursaut, dans la nuit qui suivit le départ – dont je viens de parler – de Dominique pour Saint-Romuald.

Quelqu'un carillonnait à la porte, à deux heures du matin.

Il alla ouvrir : c'était Dominique qui demandait à parler à « l'avocat ».

Mon père n'était pas la patience incarnée, mais il avait la pitié de toutes les infortunes ; il n'eut même pas la pensée de s'impatienter, et vint m'éveiller en souriant.

J'étais un peu plus agacé que lui ; mais il fallait nous débarrasser de l'importun, et je descendis.

Jour de ma vie ! je n'oublierai jamais l'ahurissement de mon père quand il entendit Dominique me dire à brûle-pourpoint :

— Mon petit frère, faut pas t'occuper ni de la petite Labarre qu'a pas le sou, ni de la petite Girouard qu'est laide comme dix-

neuf péchés capitaux. J'ai ton affaire : mamzelle Maguire, de Tréchemin. C'est une Irlandaise, mais, vacarme ! ça bat quatre as, sous tous les rapports. Le baptême d'abord, et le mariage ensuite !

J'eus toutes les peines du monde à faire comprendre à mon père ce dont il s'agissait.

La dernière phrase, surtout, l'avait abasourdi.

Ce que cette affaire de marraine donna de mal à Dominique, on s'en doute un peu.

Bref, de retard en retard, de désappointement en désappointement, le printemps arriva, et le pauvre détraqué oublia momentanément ses rêves, pour reprendre sa vie d'homme sensé avec ses occupations journalières de l'été.

q

Chapitre 7

Des circonstances m'entraînèrent loin de ma ville natale ; je ne le revis plus.
Mais il était survenu, dans l'intervalle, d'autres incidents que je veux raconter.

Mon bureau avait l'avantage de posséder un clerc-étudiant qui aurait pu rendre des points aux rapins d'Eugène Sue, non seulement pour agacer les pipelets de toute espèce, mais encore pour s'amuser du matin au soir aux dépens de n'importe qui lui semblait « une tête à ça ».

Tout ce qui résultait en fun, suivant son expression reçue et surtout pratiquée, lui semblait d'une légitimité incontestable.

Une fois, en mon absence – j'ose à peine dire que j'étais allé plaider une cause – un tapissier était en frais de donner à mon bureau une tournure d'élégance à laquelle celui-ci n'était pas habitué, et qui attestait le sérieux de mes ambitions professionnelles.

Tout à coup Dominique fait son entrée avec un air de satisfaction absolument inaccoutumé.

— Tout est décidé ! s'écrie-t-il ; tout est réglé ! le grand jour est fixé ; la fête aura lieu dans deux semaines… Hourra !…

Et l'étendard, brandi d'un bras trop enthousiaste, va s'écrabouiller au plafond.

Il fallait réparer le désastre.

Mon clerc et le tapissier s'y mirent en riant, et bientôt ça n'y parut plus.

— Mais, j'y songe, dit mon clerc, quel rôle vous êtes-vous réservé pour vous-même dans la procession, Dominique ?

— Moi ? parbleu, je suis capitaine de la frégate.

— Avez-vous un uniforme ?

— Un uniforme ?

— Oui.

— En faut-il un ?

— Dame, un capitaine de frégate !

— Vous avez raison, vacarme ! j'avais pas pensé à ça, moi.

— En faudrait un.

— En faudrait un ; mais, cher petit frère, ça coûte cher, ça !

— Bah ! je connais quelqu'un qui vous en fera un avec plaisir, tenez !

— Qui donc ?

— Moi-même.

— Tout de bon ?

— Parole d'honneur !

— Cher petit frère, vous me sauvez la vie.

— Et ça ne prendra pas grand temps, vous allez voir. Nous allons vous fabriquer des épaulettes d'abord.

— Des épaulettes ?

— Certainement, des épaulettes ; un capitaine de frégate doit avoir des épaulettes.

— C'est pourtant vrai !

— Soyez tranquille, en deux minutes, c'est fait.

Le papier dont mon tapissier se servait était de couleur rouge et or ; c'était la mode du temps, et cela secondait admirablement les projets de mon loustic.

Vite, sans aucun autre souci que le fun, toujours, voilà mon garnement qui s'empare des rouleaux, taille les pièces, y découpe

de larges banderoles qu'il frange à coups de ciseaux et frise avec un coupe-papier, en fait d'énormes masses touffues, rutilantes, grouillantes, qu'il attache aux épaules de Dominique campé et gourmé dans les attitudes les plus invraisemblables.

— Vacarme ! disait-il, hourra pour Dominique ! je vas faire honte au gouverneur.

— Ce n'est pas tout, attendez un peu, fit mon clerc.

— Quoi encore ?

— Mais le plumet ! il faut un plumet ; un capitaine de frégate doit avoir un plumet.

— Vous avez raison, vacarme ! il faut un plumet !

Et voilà un panache monumental qui s'élève à triple étage sur la tête de Dominique pâmé d'aise.

Et puis les écharpes, les, bandoulières en sautoir, le fronteau, le ceinturon, les pendants, les brassards, les genouillères, que sais-je ?

Bref, Dominique n'était plus un être humain, c'était une gigantesque papillote, pourpre et or, crêpelée, bouclée, frisottée, boudinée, tire-bouchonnée, dont les touffes massives et les longues mèches éparses, hérissées ou flottantes, crépitaient et crissaient, avec les mille flou-flou et cric-crac du papier empesé qu'on secoue et qu'on froisse.

On ne lui voyait plus que les yeux.

Lui-même ne se serait pas reconnu devant un miroir.

— Vacarme ! s'écriait-il, M. le curé a encore jamais été doré d'un bout à l'autre comme ça. Monseigneur va avoir l'air d'un sauteux d'escalier, à côté de moi !

Mais la scène ne finit pas là.

Des jeunes gens avaient joué la comédie quelques jours auparavant ; on leur emprunte une épée, une grande colichemarde de bois recouverte en papier de plomb, qu'on attache autour des reins de Dominique ; et voilà mon homme se disposant à partir, marchant à pas carrés, secouant furieusement son étendard, et lançant mille vacarmetriomphants, lorsque survint un nouveau personnage.

C'était un jeune marchand de l'endroit nommé Philémon Bazin – un autre farceur – qui arrivait à cheval, monté sur une petite jument fringante dont il avait peine à contenir les cabrioles et à prévenir les écarts.

Les deux fumistes se complétaient : une idée infernale leur passa tout naturellement par la tête. Il n'est pas possible de laisser un homme aller à pied dans un pareil accoutrement.

On eut bientôt fait de persuader la victime ; et, après quelques précautions préliminaires sous forme d'un ou deux verres de whisky, on le hisse à force de bras sur le dos de la bête, qui se cabre, effrayée et chatouillée par le contact et le bruit de cette masse de papier frisé lui battant la croupe et les flancs.

On avait bien l'intention, je crois, de conduire l'animal par la bride ; mais Dominique ayant trop fait projeter son étendard en avant, la petite jument, épeurée, d'un bond fait lâcher prise à celui qui la retenait ; et, au moment même où je tournais le coin de

la rue pour entrer à mon bureau, je la vois se précipiter ventre à terre et faisant feu des quatre pieds, Dominique attaché à sa crinière, secoué comme une mitaine et hurlant d'épouvante.

Un malheur paraissait imminent.

Heureusement, la scène avait lieu dans une montée assez raide, ce qui permit aux passants de barrer la route à la bête et de modérer son allure.

Dominique n'en roula pas moins à la renverse sur le macadam verglassé ; mais tout le papier dont il était enveloppé ayant fait tampon, il se releva sans aucun mal.

— Vacarme ! s'écria-t-il en reprenant son aplomb, ces gens-là sont fous. Si je suis capitaine de frégate, c'est pas pour courir les routes à cheval ! Au diable la cavalerie ! vive la marine !

Le soir, il y avait réunion triste chez un citoyen d'Hadlow-Cove.

On y veillait un mort ; un vieillard trépassé du matin.

Vers onze heures, pendant qu'on était à dire le chapelet, voilà la porte qui s'ouvre et laisse passer d'abord la vaste machine que Dominique appelait son étendard, puis Dominique lui-même, en costume complet, auquel un autre farceur avait même ajouté trois plumes de paon fichées au centre de son panache.

Après s'être péniblement faufilé tant bien que mal à l'intérieur, le brave garçon alla s'agenouiller gravement aux pieds du corps.

D'abord il y eut stupéfaction ; mais un enfant ayant eu le malheur d'éclater de rire, la solennité du lieu et de la circonstance n'y

put rien. Ce fut une explosion et un sauve-qui-peut général.

Vous voyez d'ici Dominique, avec sa montagne de frisures, son épée et ses trois plumes de paon, seul auprès du cadavre, pendant que tout le monde se tient les côtes et pouffe à mort dans une chambre voisine !

q

Chapitre 8

On en parla longtemps.
Mais on pardonnait tout au pauvre garçon, qui, même lorsqu'il pratiquait d'impitoyables accrocs dans le voile de la vie privée, croyait obéir aux voix d'en haut, et n'avait pas l'ombre d'un sentiment malicieux.

Ces voix d'en haut – sa « mission », comme il disait – ne lui laissaient aucun repos.

Même lorsqu'il était le plus absorbé dans l'organisation de cette fête qui faisait la principale préoccupation de sa folie, il était parfois brusquement détourné de sa voie par je ne sais quelles aberrations mystiques où se noyaient les dernières lueurs de sa raison.

Un jour, au moment où j'allais fermer mon bureau, pour aller respirer une atmosphère plus en rapport avec mes goûts, Dominique entra.

Il était pénible à voir.

C'était par une de ces journées d'avril où la neige boueuse change les routes en fondrières ; et le malheureux, dont les genoux crevaient le pantalon délabré, suant et grelottant à la fois, flottait presque dans ses bottes où l'eau giclait par les déchirures.

Il était tellement fatigué qu'il avait peine à mettre un pied devant l'autre.

C'était une pitié.

— Mon pauvre Dominique, lui dis-je, d'où viens-tu donc en cet état ? Tu es à moitié mort. Oh ! la la !...

— Mon cher petit frère, me répondit-il en s'affaissant sur une chaise, t'as raison de me plaindre, va ! Je viens de subir ma passion.

— Ta passion ?

— Oui, et je te souhaite bien de jamais faire le même chemin.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Dame, ce que je veux dire, c'est que les Juifs m'ont pris, à mon tour ; et, vacarme ! y a pas eu à tortiller, il a bien fallu porter ma croix, comme l'autre.

— Où as-tu été comme ça ?

— Jusqu'au Calvaire, donc !

— Est-ce bien loin ?

— Au diable vert, derrière chez le bonhomme Baptiste Canne, à Arlaka.

— Cristi ! ça fait un non bout de chemin !

— J'te crois ! et puis y avait mon pendard de Simon, là, qui me laissait tout faire.

— Quel Simon ?

— Le Cyrénéen ! Un véreux qui m'a pas aidé pour la peine. Un feignant numéro un, j'te le dis !

— Tu t'en es tiré tout de même ?

— A bien fallu. Pour marcher, ça allait encore ; mais c'est les chutes qui m'éreintaient. Trois chutes ! à quatre pattes ! dans la boitte ! tu vois ça ?... Vacarme ! ris pas !.. j'aurais ben voulu te voir à ma place !...

Le fait est que mon sérieux m'échappait de temps en temps malgré tous mes efforts pour le garder.

— Mon petit frère, écoute ! reprit Dominique ; les Juifs je m'en fichais pas mal, tu comprends ; mais c'étaient les boufresses de saintes femmes qui m'embêtaient.

— Vraiment ?

— Comme de raison ! des braillardes ! Et puis, tu me connais, ça prend pas avec moi ces manières-là : Ils appellent ça des filles de Jérusalem. Eh bien, je leux ai dit : quand même vous seriez des filles de par chez nous, mêlez-vous de vos affaires ! En voilà une conduite !...

— Et tu es arrivé enfin ?

— Oui, comme j'ai pu.

— Et l'on t'a crucifié ?

— Ils ont pas osé ; mais, mon cher petit frère, j'ai autant souffert. Je te dis que le Ponce-Pilate aura un chien de ma chienne un de ces jours. C'est le dernier voyage qu'il me fait faire comme ça !...

Pauvre Dominique, il a été une des gaietés de ma jeunesse.

Il m'a aimé... durant l'hiver, au moins. Je lui en sais gré.

Il ne s'imaginait pas que j'écrirais jamais son histoire. Ni moi non plus.

Ainsi va le monde.

Quant à la petite frégate, subtilisée.

Où est-elle ?

S'est-elle vendue cher ?

Je ne sais ; mais si je la revoyais, rien ne pourrait réveiller plus vivement mes souvenirs d'enfance.

Cela me rajeunirait de cinquante ans !

q

Chapitre 1

Avais-je complètement oublié Burns, pendant mon séjour aux États-Unis – de 1866 à 1871 – ou bien ne l'avais-je jamais connu ?
C'est ce que je n'oserais sérieusement affirmer.

Il est assez probable que j'en avais seulement entendu parler, et que le souvenir m'en était resté très vaguement dans la mémoire.

Avez-vous remarqué que les individus les plus excentriques, de même que les événements les plus extraordinaires ne vous frappent guère et ne vous laissent aucune impression spéciale quand vous êtes enfant ?

Dans votre inexpérience de la vie, vous croyez ces choses-là d'occurrence journalière, et elles ne vous surprennent point.

Tout jeune bébé, je vis un homme du nom de Marceau, ayant à chaque main deux petits doigts qui semblaient avoir poussé comme des branches à la deuxième phalange de l'index et de l'annulaire.

Je jouai avec ces petits monstres, sans soupçonner un instant que j'étais en présence d'un phénomène.

Quand, en 1849, la fameuse « cage de la Corriveau » fut exhumée sous mes yeux, dans le cimetière de Saint-Joseph-de-Lévis, mes camarades et moi nous manipulâmes à notre gré la lugubre relique, sans l'ombre d'une émotion, et sans la moindre idée que c'était là une des curiosités de notre histoire.

On ne se rend bien compte de ces choses que plus tard.

Cela peut expliquer comment il se faisait que je n'eusse pas conservé la mémoire de Burns, si remarquable que fût le personnage.

Quoi qu'il en soit, voici en quelles circonstances j'eus l'avantage de faire sa connaissance définitive.

J'habitais Chicago, et j'étais en promenade dans mon pays – promenade qui dure encore, par parenthèse – et, pour ainsi dire mon sac de voyage à la main, j'avais posé ma candidature à Lévis, aux élections de 1871.

Pour avoir un pied-à-terre dans la circonscription, je m'étais installé à titre d'associé, dans l'étude d'un jeune avocat débutant, qui est décédé depuis.

Ma vieille enseigne – l'enseigne à lettres d'or, admirée, lorgnée et contemplée avec une si naïve satisfaction, durant les premiers mois d'exercice professionnel – ma vieille enseigne, retrouvée au fond d'un grenier, avait été clouée au-dessus de la porte extérieure, à l'endroit le plus apparent de la façade ; et, en moins de quinze jours, grâce aux discours de hustings, dont nos compatriotes sont si friands, la popularité, sinon la clientèle, commençait à me sourire.

Quand on arrive des États-Unis, et qu'on brigue ainsi à brûle-pourpoint le suffrage des électeurs pour un siège en parlement – dans une division électorale comme Lévis, surtout – on passe nécessairement pour riche.

Et les électeurs intéressés affluaient, chacun me vantant le plus éloquemment possible son dévouement à mes intérêts, mais surtout son influence dans sa localité.

Je les écoutais patiemment, ayant l'air de tout gober ; mais, au point de vue pratique, quand arrivait le quart d'heure de Rabelais, je me montrais quelque peu dur à la détente, et pour cause.

Cela désappointait un peu certains chauds partisans des amis dévoués que je n'avais encore ni vus ni connus ; mais j'en enten-

dais d'autres – plus malins évidemment – qui murmuraient, une fois passé le seuil de la porte :

— Laissons-le faire ; c'est un fin merle ; il garde ça pour les derniers jours ; nous reviendrons.

Et je me disais :

— Dans quel guêpier suis-je donc venu me fourrer sans la moindre nécessité, mon Dieu !...

q

Chapitre 2

Un matin, je vis une voiture de place s'arrêter à ma porte, et un personnage plein de gravité et d'importance descendre du marchepied, en faisant signe à son cocher de l'attendre.
C'était un grand gaillard à moustaches brunes, avec des favoris en côtelettes et un monocle solidement encadré dans l'arcade sourcilière.

Il portait un pantalon gris, une redingote noire et un chapeau de soie haut de forme.

La tête en l'air, la canne à la main, il marchait d'un pas dégagé, avec l'aplomb d'un homme sûr de lui-même et de l'effet qu'il ne peut manquer de produire.

À certaine distance, on pouvait facilement le prendre pour un homme distingué ; et, ma foi, j'allais tomber dans le panneau, lorsqu'à certains indices qui ne trompent guère – coudes râpés,

taches au gilet, chapeau plus ou moins éraflé, bordure terre de Sienne fondue autour du col et des manchettes – j'eus bientôt deviné à quelle couche sociale appartenait le nouveau venu.

Certain résidu d'un jaune noirâtre mal essuyé aux coins de la bouche, et quelques petits courants rouges faisant réseau dans la cornée de l'œil achevèrent de me fixer.

J'avais affaire à l'un de ces déclassés, réfractaires à la discipline sociale, qui, bien que nés dans un monde quelconque, ont laissé tout orgueil au fond du verre, pour ne vivre que d'expédients, en véritables escrocs, ou tout au moins en parasites avérés.

Le nouvel arrivé s'approcha ou plutôt se précipita vers moi, la main tendue et la figure épanouie, en s'écriant :

— Allons, allons, allons, ce cher Louis ! comment ça va-t-il !

— Mais… très bien, fis-je en hésitant devant cette effusion inattendue.

— On vient justement de m'apprendre que tu étais de retour au pays, reprit le nouveau venu ; et j'accours de Québec exprès pour te serrer la main.

— Merci !

— Le vieux pays, n'est-ce pas ? on aime toujours à y revenir ; c'est bien naturel.

— En effet.

— Ne parle pas, tiens ! laisse-moi te regarder ! C'est épatant, toujours le même, pas changé du tout !… Ce cher ami, dire qu'il y

a si longtemps que nous nous sommes rencontrés !

— Quelques années au moins, n'est-ce pas ?

— Eh oui, plusieurs années même ; ma parole ! tu ne te figures pas le plaisir que j'ai de revoir un vieux de la vieille comme toi.

J'étais littéralement abasourdi.

— Te souviens-tu, ajouta mon homme, des vingt piastres que je t'ai prêtées quand tu es parti ?

— Ma foi…

Et j'hésitais, de plus en plus interloqué.

— Non, n'est-ce pas ?… C'est bien possible. On avait pris quelques petits verres ensemble… pas surprenant. Du reste, ça ne fait rien, va ! Pas la peine d'en parler, et je ne suis pas venu pour ça.

— Ah ! fis-je un peu rassuré.

— Non, non, c'est inutile, ne parlons pas de ces cinq sous là. Tu me connais, tu sais bien que je ne m'occupe pas de semblables bagatelles, voyons… Ce cher Louis !

— Mais…

— Y a-t-il longtemps que tu as vu la petite Lucette ?

— La petite Lucette, dame…

— Toujours la même, elle aussi, tu sais ; grosse et grasse, meilleure musicienne que jamais, et pas encore mariée ! C'est toi qui lui as fait joliment du tort à cette enfant-là.

— Comment cela ? fis-je un peu flatté tout de même.

— Tu le sais bien, hypocrite ! s'écria mon inconnu avec un geste qui chatouilla agréablement ma fatuité, je l'avoue. Nous irons la voir ensemble, si tu veux, continua-t-il. Ça lui fera bien plaisir.

— Mais…

— La bonne petite Lucette !… Moi, c'était la mère que je cultivais, à cette époque-là. Comme le temps passe vite, hein !… Allons, viens à l'hôtel avec moi, je te paie le champagne !

Et mon singulier interlocuteur parlait, parlait, sans attendre de réponses, sans prendre haleine, intarissable, me tapant sur l'épaule et me serrant les deux mains avec une effusion délirante.

Je vous l'ai dit au commencement, je ne sais si j'avais jamais vu Burns avant cette rencontre – car c'était Burns, je l'appris plus tard – mais une chose bien certaine, c'est que nous n'avions jamais été ensemble, non seulement sur un pareil pied d'intimité, mais encore sur un pied commun quelconque.

Encore moins avais-je jamais eu l'occasion de lui emprunter cent francs.

Il me faisait, en tout cas, l'effet d'un parfait étranger.

Pas la moindre réminiscence d'avoir vu ce type-là ni à Québec ni ailleurs !

D'abord, cette familiarité m'intrigua.

Puis, je me demandai si j'avais affaire à un maniaque, et enfin, si je n'étais pas le jouet de quelque fumiste qui s'amusait à me

faire poser.

Son assurance avait été telle, au premier abord, que je m'étais prêté passivement, mais assez volontiers, à ses accolades, me défiant de ma mémoire, et craignant – en temps d'élection, voyez-vous… – d'offenser un homme qui avait l'air de me porter un si vif intérêt, une affection si débordante.

Et puis, une fois compromis par un semblant de reconnaissance, je ne pouvais plus guère reculer et décemment lui demander son nom.

Les vingt dollars me mettaient bien un peu la puce à l'oreille ; mais il pouvait y avoir méprise d'identité.

D'un autre côté, je me rappelais fort bien la petite Lucette, ce qui ne me permettait pas de m'arrêter à cette hypothèse.

En somme, j'étais on ne peut plus perplexe, et je me battais les flancs pour trouver quelque chose à dire, ne sachant quel parti prendre, lorsque, feignant de s'apercevoir de mon embarras, l'ami Burns s'écria sur le ton de la plus extrême surprise :

— Mais, nom d'un petit bonhomme ! tu me regardes curieusement ; est-ce que tu ne me reconnaîtrais pas par hasard ?

Alors j'eus une lâcheté que la politique seule pouvait faire excuser :

— Si, si ! dis-je ; comment donc ! Je suis un peu distrait, voilà tout.

— Ah ! je comprends, ton élection ! Eh bien, est-ce que ça va, ton élection ?

— Dame, oui, je ne me plains pas ; le parti se forme ; il y a de l'enthousiasme.

— Eh bien, mon cher Louis, autant te le dire tout de suite, c'est là une des raisons qui m'amènent auprès de toi.

— Vraiment ?

Je commençais à voir venir.

— Oui, mon vieux ; je te disais tout à l'heure que j'avais fait le voyage de Lévis pour te serrer la main, c'était vrai ; mais il y avait autre chose.

— Quoi donc ?

— Une affaire de femme.

— Quelle femme ?

— Ah ! ça, tu en demandes trop ; en gentilhomme, tu comprends…

— Oui, mais enfin…

— Enfin, voici : il s'agit d'une des femmes les plus haut placées de Québec. Suppose que c'est la femme d'un ministre ; en tout cas, une bigre de jolie femme, mon gaillard, je ne t'en dis pas plus long. Elle prétend détester à mort ton adversaire le docteur Blanchet ; mais je sais mieux que ça, moi, tu comprends. Elle t'a entendu parler en public dimanche, et elle est folle de toi, c'est tout clair. De sorte qu'elle veut te faire gagner ton élection à tout prix, et c'est elle qui m'envoie ici pour cela.

— Ah !

— Oui, il y a quelque chose qui peut te faire gagner ton élection infailliblement.

— Qu'est-ce donc ?

— Sapristi, comme tu y vas ! ça ne se dit pas comme ça.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il faut d'abord le savoir.

— Vous ne le savez pas ?

— Eh non ! c'est un secret qu'il me faut acheter.

Je voyais venir de plus en plus.

— Oui, qu'il faut acheter, continua Burns. Mais ça ne coûtera pas cher, une bagatelle seulement. Je connais très bien l'individu ; il ne sera pas exigeant, une vingtaine de piastres tout au plus. Aboule-moi vingt piastres, et ça y est !

Je savais enfin à quoi m'en tenir.

Ayant du temps à perdre ce matin-là, je me payai le luxe d'étudier un peu ce caractère digne de Molière.

Je le fis rabattre de vingt à quinze piastres, de quinze à dix, de dix à cinq, de cinq à une, et enfin à vingt-cinq sous, « seulement pour payer son cocher », disait-il, car, étant parti à l'improviste, il avait malheureusement oublié – tout préoccupé qu'il était – son porte-monnaie sur sa table de toilette.

Il en était même très inquiet, car ce porte-monnaie contenait certains chèques payables au porteur, et puis… enfin !

— Voyons, Louis, penses-y donc ! s'écria-t-il en désespoir de cause ; une élection sûre pour vingt-cinq cents, c'est pour rien, avoue-le !

— Je sais, je sais, fis-je en m'arc-boutant ; mais je suis à cheval sur les principes, voyez-vous. Je ne veux devoir mon succès qu'à la justice de ma cause !

Une phrase, entre parenthèse, qui me fit plaisir.

— Eh bien, tu vas perdre ! déclara Burns en prenant congé ; franchement ça me fait de la peine. Voyons, pas dix cents seulement !

— Non !

Et Burns, après un haussement d'épaules des plus significatifs, remonta en voiture, et je l'entendis qui disait au cocher :

— Chez le docteur Blanchet !

q

Chapitre 3

Ce Burns était un type véritablement étonnant.
Durant plus de trente ans il a vécu d'emprunts, – et quand je dis d'emprunts, c'est pour me servir de son expression, car ses emprunts auraient pu quelquefois mériter un terme beaucoup plus sévère.

Pour effectuer ces emprunts, qui d'abord variaient de cinq à un dollar, puis d'un dollar à un écu, et enfin, sur les dernières an-

nées, de cinq à vingt-cinq sous, cet individu – on peut l'affirmer hardiment – a dépensé plus d'ingéniosité et de persévérance que Vanderbilt ou Astor pour amasser leurs millions.

Il avait fait un cours d'études assez complet au séminaire de Québec, je crois.

Puis il avait commencé à faire son droit.

Malheureusement, une paresse à triple pression, de même que des tendances toutes spéciales à faire la noce, entravèrent sérieusement sa carrière légale.

Quelques années après, on le retrouve occupant un emploi quelconque – celui de grossoyeur probablement, car il était doué d'un singulier talent de calligraphe – au palais de justice de Québec.

Cet emploi il ne l'occupa que très peu de temps, les mêmes causes qui avaient fait échouer ses ambitions professionnelles étant venues s'opposer de nouveau aux succès qui l'attendaient sans doute dans sa nouvelle position.

Bref, de désappointement en dégringolade et de dégringolade en désappointement, notre Jérôme Paturot, ayant vu toutes les carrières plus lucratives se fermer devant lui, avait tourné ses aspirations vers l'emprunt ; et tous les moments que lui laissait libres sa fidélité inébranlable au culte du dieu de la treille, il les consacrait, avec la plus consciencieuse assiduité, à l'étude et à la pratique de cette nouvelle industrie.

Ce culte de Bacchus et cette industrie de l'emprunt se partagèrent son existence.

Si bien, qu'ils avaient fini par lui mériter un double sobriquet bien caractéristique : Trente-sous BurnsetWhisky Burns !

Laissons Whisky Burns de côté, pour ne nous occuper que de Trente-sous Burns.

Aussi bien, le premier avait-il à cette époque et possède-t-il encore, autant ailleurs qu'à Québec, trop de rivaux, et des plus marquants, pour qu'on puisse le considérer comme un type digne d'une monographie spéciale.

Quand à Trente-sous Burns, par exemple, celui-là n'a jamais eu et probablement n'aura jamais de compétiteur sérieux.

Ce fut l'Alexandre le Grand et l'Homère de l'emprunt.

Le sommet classique au-delà duquel il n'y a plus rien.

Le nombre de dupes que son inénarrable aplomb a faites dans Québec et dans tout le district est incalculable.

Et, chose encore plus extraordinaire que son aplomb, c'était la variété de ses ressources.

Chez lui point de lieux communs.

Il tenait à sa réputation d'habileté, mais aussi d'homme à moyens. Il se piquait d'originalité.

Il travaillait par intérêt sans doute, mais il semblait aussi travailler pour l'honneur du nom.

q

Chapitre 4

La formule ordinaire : « Veuillez donc me prêter un écu » lui semblait d'une vulgarité tout à fait indigne d'un virtuose de son envergure.
De la variété dans les procédés, des combinaisons savantes, voilà ce qu'il lui fallait.

Il avait cependant un truc préféré, auquel il revenait quelquefois, quand il se sentait à court d'imagination.

Les plus grands génies ont – chacun le sait – de ces moments de pénurie intellectuelle.

C'est ce qui s'appelle en termes de journalisme moderne « être vidé ».

Dans ces moments-là, Burns visait une maison où il se présumait inconnu, recueillait du voisinage toutes les informations possibles relatives à ses habitants ; puis, muni de renseignements détaillés, il guettait l'instant où le chef de la famille était sorti, se présentait à la porte, la canne à la main et le chapeau haut de forme au bout du bras, se faisait introduire, et s'adressant à la maîtresse de la maison :

— Je vous demande bien pardon, Madame, disait-il ; je sais qu'Eugène est absent ; mais, si vous voulez bien me le permettre, je vais l'attendre une minute. C'est lui-même qui m'a dit d'agir avec vous sans cérémonie.

— Mais certainement, Monsieur, répondait la bonne dame, vous êtes chez vous ; ayez la complaisance de vous asseoir.

Alors Burns prenait un siège, et la conversation s'engageait.

Il était un des grands amis du mari, disait-il ; mais comme il avait voyagé depuis plusieurs années, rien d'étonnant qu'il n'eût pas l'honneur de connaître madame.

Et il entrait dans tant de détails intimes, que son histoire paraissait on ne peut plus vraisemblable.

Tout à coup il feignait de s'être oublié, et regardait à sa montre.

— Mais, sapristi ! s'écriait-il, ce diable d'Eugène n'arrive toujours pas…

— Êtes-vous sûr qu'il va rentrer ?

— Mais sans doute. Je le quitte à l'instant. Il m'a dit : « Entre en passant chez moi ; j'y serai dans deux minutes ; le temps de faire changer ; je te paierai ça là. » Il devrait se presser un peu plus ; ce n'est pas la peine de faire attendre un homme pour une bagatelle pareille.

Et il faisait semblant de prendre patience.

Enfin, après encore une dizaine de minutes d'attente, il se levait avec des airs de mauvaise humeur marquée, en disant :

— Ah ! par exemple, c'est trop fort. Ce gaillard-là va me faire manquer mon train. Je regrette réellement, Madame, de me laisser aller à l'impatience devant vous, mais si Eugène a voulu me mystifier, je ne l'en remercie point !

— De quoi s'agit-il donc, Monsieur ?

— Eh ! Madame, j'ai honte d'en parler ; un rien du tout ; un simple écu. Cela vaut-il la peine de faire poser un ami comme

moi ? Qu'il le garde, son écu, s'il est assez indélicat pour user de pareils procédés envers ceux qui lui prêtent de l'argent.

Et il faisait mine de s'en aller très mécontent.

— Mais, Monsieur, s'écriait la femme du malheureux Eugène, s'il ne s'agit que de cela, je vous demande pardon de vous avoir fait attendre ; le voici, votre écu ! Il y a malentendu sans doute.

— Merci, Madame, disait Burns ; je ne refuse pas de profiter de votre obligeance, car je suis pressé. Mais Eugène ne devrait pas exposer ses amis à des humiliations de ce genre. Non, vrai, ça n'est pas de bonne compagnie !

Et, après avoir salué avec des airs de dignité offensée, Burns filait en glissant l'écu dans sa poche.

Mais, si souvent que lui servît ce truc, c'était là seulement le thème.

Il fallait voir les variations !

Elles se multipliaient à l'infini.

Quand au chiffre de l'emprunt, il variait aussi – depuis cinq jusqu'à soixante-quinze sous – suivant la fortune des gens, et selon qu'ils paraissaient plus ou moins susceptibles d'exploitation.

Ce stratagème lui réussissait presque toujours ; mais, je le répète, Burns avait dans sa profession une conscience d'artiste, et préférait quelque chose de plus ingénieux.

q

Chapitre 5

Une fois – c'était à l'époque où j'étais député de Lévis – il aperçoit, sur le pont du Québec, mon père qui s'embarquait pour Montréal.
Il saute sur la passerelle, l'air très affairé, et tout à fait pressé.

— Fréchette est-il à bord ? demande-t-il à l'homme de quart.

— M. Fréchette père ?

— Non, le député.

— Je ne l'ai pas vu.

— Il m'avait pourtant promis d'être ici avant moi, fit-il avec un geste d'impatience.

Et il attendit.

Tout à coup :

— Sapristi ! s'écrie-t-il, il y a des gens bien ennuyeux ! En voilà des tours à jouer, par exemple. Il devait venir rencontrer son père au départ du bateau, et je vois bien que c'est de la blague… S'il m'y reprend…

— Pardon, Monsieur, vous attendez mon fils ? fit mon père en s'approchant.

— C'est votre fils, Louis Fréchette, le député ?

— Oui, Monsieur.

— Alors, Monsieur, je vous demande pardon pour ce que je viens de dire. Il y a au moins un peu de vrai dans ce qu'il m'a

raconté.

— Au fait, de quoi s'agit-il ? demanda mon père, que ces manières commençaient à agacer.

— Vraiment, je ne sais, Monsieur, si je dois…

— Allez, ne vous gênez pas.

— Eh bien, voici, Monsieur. Lui et moi, nous avons passé l'après-midi ensemble chez le notaire Guay, dans le faubourg Saint-Roch, par affaires. En revenant, il s'arrête chez M. Garneau, le marchand de la rue Saint-Pierre, et me dit : « File avec la voiture, porte la valise au MountainHill, et viens me rejoindre au steamboat, je paierai le cocher là. » Je l'ai cru naturellement, et me voilà dans de beaux draps : la voiture sur les bras, et pas un sou dans ma poche ! Quand à ce que je lui ai prêté, je n'en suis pas inquiet ; je sais bien qu'il me le rendra. Mais qui va payer le cocher, en attendant ?

— Il sera sans doute ici dans un instant, fit mon père.

— Bigre d'instant ! s'écria Burns. Voilà près d'une demi-heure que je l'attends sur le quai avec la voiture. Le cocher s'impatiente, et de mon côté je n'ai pas que ça à faire. Le farceur n'est pas près de m'embêter de cette façon, je n'ai que ça à vous dire !

— Qu'est-ce qu'il réclame donc, ce cocher ?

— Ah ! une bagatelle seulement : soixante-quinze sous. Si c'était une somme au moins… mais quand on ne l'a point, n'est-ce pas… Qu'il y revienne, le satané blagueur !…

— Mais, mon cher monsieur, dit mon père, Louis est un honnête homme. S'il vous a trompé, c'est involontairement, j'en suis

certain. Du reste, voici les soixante-quinze sous, allez payer votre cocher.

— Ma foi, Monsieur, j'accepte parce que c'est vous, fit maître Burns ; mais si Louis arrive après mon départ, vous pouvez lui dire qu'on ne me joue pas deux fois de cette manière-là.

Vous vous imaginez si j'eus beau à taquiner mon pauvre père, quand il me parla des soixante-quinze sous qu'il avait ainsi donnés pour moi.

Je n'avais appris sa courte apparition à Québec que le lendemain de son départ.

Cette course chez un notaire de Saint-Roch, cette station chez M. Garneau, cette valise, ce cocher, est-il besoin de dire que tout cela était de l'invention de Burns ?

Quelques instants lui avaient suffi pour combiner toute cette histoire !

q

Chapitre 6

Un jour, il entre dans le magasin de M. Renaud, au Palais, va tout droit à la fenêtre du fond, qui donnait sur le port, et l'ouvre en disant :
— Monsieur Renaud, venez voir ce hareng-là !

M. Renaud s'approche.

— C'est du hareng, ça, monsieur Renaud ! continue Burns, en indiquant des barils qu'on est en train de rouler sur la jetée. Du hareng comme vous en avez pas vu à Québec depuis longtemps, monsieur Renaud, prenez ma parole ! Pour la première fois que je vous sers, je veux que vous soyez satisfait comme vous l'avez jamais été. Vous voyez ma goélette ? Pleine, Monsieur, pleine !... Y a longtemps que je veux vous vendre... Mon ami Vincent Gagné, des Éboulements, et Pierre Godbout, de Matane, m'ont souvent parlé de votre manière de faire les affaires, et je veux en faire avec vous, monsieur Renaud. Je suis un honnête homme ; vous aussi ; on s'entendra. Voyons, prenez-vous ma cargaison ? Un et demi pour cent meilleur marché que tous les autres pour vous ! Je tiens à être un de de vos fournisseurs, monsieur Renaud ; ça y est-il ?

— Combien de minots ?

— Tant.

— À combien ?

— À tant.

— De combien est la cargaison ?

— De tant.

— Je prends tout, dit le marchand, qui était rond en affaires. Déchargez !

— Monsieur Renaud, vous regretterez pas ce marché-là, fit Burns, en tendant la main à l'acheteur. Croyez-en un homme qui s'y connaît ! Si seulement je pouvais payer la traite à ces gaillards-là... vous verriez rentrer ça, les quarts ! Deux heures

dans une ! Pour faire travailler le Canayen, vous savez, y a pas comme un petit coup.

— Eh bien, va pour une piastre et demie. Tenez !

— C'est ce que j'ai coutume de faire, mais j'ai pas le sou, ce matin, monsieur Renaud. À sec comme un chaland à marée basse. C'est pour ça que je suis si pressé de vendre.

— Combien faut-il pour les mettre sur le ton ?

— Dame, ma foi, avec une piastre et demie, monsieur Renaud, on fait bien du chemin, allez !

— Eh bien, va pour une piastre et demie. Tenez ! payez-leur la traite.

Et Burns partit avec l'argent.

Et M. Renaud… attendit son poisson…

q

Chapitre 7

Ecoutons Burns dans un autre rôle.
C'était vers 1863 ou 1864.
Il n'y avait pas longtemps que François Langelier était entré au barreau ; mais son titre de professeur à l'université Laval et ses hautes capacités bien connues lui avaient déjà fait la réputation d'un avocat éminent.

À sa demeure privée, un soir, on vint lui dire qu'un monsieur désirait lui parler.

— Introduisez ! dit François Langelier.

Et bientôt l'avocat se trouve en présence d'un gentleman bien mis et aux manières distinguées, qui lui demande pardon de venir l'entretenir d'affaires à pareille heure, et…

Mais il est forcé de partir pour voyage le lendemain matin, et…

C'était Burns.

— Vous êtes le bienvenu, Monsieur, lui dit François Langelier, qui ne le connaissait pas, et qui, comme on sait, est la condescendance même. Exposez-moi votre affaire.

— Je vais tâcher d'être bref, Monsieur, afin de ne pas trop abuser de votre indulgence et de votre temps. Il s'agit d'une question bien délicate, de même que tous les différends de famille, du reste. Et comme votre nom, depuis un certain temps déjà, s'impose à la confiance publique, les parties dont les intérêts sont en litige ont décidé de s'en rapporter à vous – à votre honnêteté et à vos connaissances légales – pour régler la question, si cela se peut, sans publicité et sans trop de frais.

— Je suis bien flatté de ce témoignage, Monsieur, fit Langelier. J'essaierai de m'en montrer digne en vous donnant satisfaction. Exposez-moi le cas dont il s'agit.

— Ce ne sera pas long, Monsieur, dit Burns. D'abord, nous sommes trois intéressés ; mais au fond, je suis seul.

— Comment cela ?

— Voici, Monsieur. Un peu de patience, s'il vous plaît, et vous allez me comprendre. Mon aïeule a donné tous ses biens à ma mère ; c'est-à-dire qu'en réalité elle ne lui a rien donné du tout ; et c'est un peu ce qui est la cause de mon embarras.

— Je conçois.

— De sorte que ma mère n'a rien eu, et que les propriétaires véritables sont mes frères ; je veux dire moi avec mes frères, ou plutôt moi tout seul, parce que, au point de vue légal, je ne fais qu'un avec mes deux frères, dans la succession, vous comprenez…

— J'écoute, marchez ! Ou plutôt allez droit à la difficulté. Où est-elle ?

— La difficulté ? Elle est claire comme deux et deux font quatre : mes frères voudraient avoir l'argent et moi aussi.

— Où se trouve cet argent ? demanda l'avocat, et quel en est le montant ?

— À dire le vrai, Monsieur, nous ne savons pas où est l'argent ; et quand au montant ce sera à vous de faire les calculs. Nous avons pleine confiance en votre habileté.

Langelier, s'apercevant qu'il avait affaire à un homme un peu engagé dans les vignes du Seigneur, et voulant s'en débarrasser, sans toutefois manquer une affaire avantageuse peut-être, lui dit :

— Je vois ce que c'est, il s'agit d'une substitution.

— Exactement ! c'est le mot que je cherchais.

— Tout à votre service alors ; mais cela vous coûtera quelque argent.

— Combien vous faudra-t-il, Monsieur ? Je suis prêt à dépenser jusqu'à mon dernier sou pour avoir justice.

— Il vous faudra débourser au moins une centaine de dollars.

Burns regarda froidement l'avocat.

— Croyez-vous, demanda-t-il, que vous puissiez entamer une affaire de cette importance avec si peu d'argent ?

— Dame…

— Non, vous êtes trop modeste ; je pensais que cela me coûterait au moins cinq cents piastres pour commencer. En tout cas, ajouta Burns, veuillez me faire un reçu pour deux cents piastres.

Et il mit la main à son gousset avec un geste de grand seigneur, comme pour en tirer un porte-monnaie.

Tout à coup il s'arrêta en se frappant le front d'un air ennuyé.

— Non, non, dit-il, arrêtez, pas de reçu ! Sapristi, a-t-on jamais vu un étourdi comme moi ?… Il faut attendre à demain, Monsieur. Si je ne craignais d'être ridicule, je vous conterais la vieille histoire du porte-monnaie oublié… vieille histoire qui est pourtant vraie quelquefois, j'en fais la désagréable expérience. À demain donc, Monsieur ; il me faudra trouver le moyen de vous voir avant mon départ. Bien fâché de vous avoir dérangé !

Et Burns prit congé avec un si grand air, que François Langelier crut devoir le reconduire jusque dans l'antichambre.

— Au revoir, Monsieur ! dit Burns.

Mais comme il mettait la main sur le bouton de la porte :

— Sapristi ! dit-il en hésitant un peu ; j'y pense, puisque vous avez été témoin de mon humiliation, et que vous savez, du reste, que ce ne sera que vingt-cinq sous à ajouter demain à mes deux cents piastres, prêtez-moi ces vingt-cinq sous, pour me débarrasser de mon cocher ; sans cela, j'aurais à le garder des heures, et sans nécessité ! Je ne me gêne point, vous le voyez. Un homme comme vous sait comprendre ces situations… si bêtes qu'elles soient. Au fait, puisque je vous ai pris pour mon homme de confiance…

Abrégeons en disant tout simplement que François Langelier prêta les vingt-cinq sous.

Il s'en défend bien un peu aujourd'hui ; mais je sais qu'il les prêta.

q

Chapitre 8

En passant, un jour, sur la rue des Fossés, Burns entend le son d'un violon.
Un nommé Lapointe tuait le temps à sa fenêtre en raclant un crin-crin infect, qu'il avait payé un dollar et demi.

Burns entre.

— Monsieur, dit-il, en affectant un accent européen très prononcé, je viens d'entendre le son d'un instrument qui ne me pa-

raît pas ordinaire. Auriez-vous la complaisance de me le laisser voir ?

— Comment donc, Monsieur ; le voici.

Burns prend le violon d'un air grave, le tâte, le soupèse, l'ausculte, l'examine sur tous les côtés, le fait sonner, souffle dedans d'un air entendu, fait mille simagrées pour en imposer à Lapointe, qui le regarde tout intrigué.

Après une longue et minutieuse inspection, Burns se retire dans un coin, marmotte entre ses dents, compte sur ses doigts, regarde en l'air…

Enfin, il s'écrie :

— Qui ne risque rien n'a rien !

Et s'adressant à Lapointe :

— Monsieur, lui dit-il, je suis belge, et je voyage pour la maison Lieber et compagnie, les célèbres luthiers de Bruxelles. Combien accepteriez-vous pour votre violon ?

— Mon violon n'est pas à vendre, répond Lapointe, qui flaire une bonne affaire.

— Écoutez, fait Burns, je sais que votre violon n'est pas à vendre ; mais si l'on vous en offrait un bon prix… Je n'ai pas la certitude que ce soit un stradivarius, mais je suis prêt à en courir les risques. Prenez-vous deux cents dollars pour votre instrument ?

En entendant parler de deux cents dollars, Lapointe faillit tomber à la renverse.

— Vous m'offrez deux cents piastres ?

— Oui.

— Pour mon violon ?

— Pour votre violon.

— Tout de suite ?

— Sans doute ; c'est-à-dire demain matin, car je ne puis pas aller à la banque cet après-midi. Il est près de trois heures ; je n'aurais pas le temps de m'y rendre à pied ; et, par une étourderie dont je suis coutumier, j'ai laissé mon porte-monnaie à l'hôtel, dans la poche d'un pantalon que j'ai ôté tout à l'heure. Il faut attendre à demain par conséquent. Au revoir, Monsieur !

— Arrêtez ! s'écrie Lapointe, qui songe que la nuit porte conseil, et qui craint de voir son acheteur changer d'avis, s'il ne s'agit que de payer votre cocher, je puis vous avancer un écu.

— En ce cas, c'est autre chose, reprend Burns. Dans une demi-heure je suis ici avec mes deux cents piastres.

Lapointe les attend encore, naturellement. Il s'en console sans doute en jouant du violon.

q

Chapitre 9

En 1855, lors du séjour à Québec de la Capricieuse, le premier vaisseau de guerre français qui ait mouillé dans les eaux du

Saint-Laurent après la cession du pays à l'Angleterre, Burns exécuta l'un des plus beaux exploits de sa vie.

Un coup de maître à illustrer un homme.

Il y avait alors à Québec une veuve et sa fille ; des gens d'une respectabilité parfaite, mais que la société québecquoise, beaucoup plus exclusive que de nos jours, tenait un peu en quarantaine, à leur grand désespoir, car ces dames étaient fort ambitieuses, et n'appréciaient rien tant que les relations mondaines.

Grande surprise pour elles, un dimanche après-midi.

Un des officiers supérieurs de la Capricieuse les attendait au salon.

Elles accourent, tout naturellement, le sourire aux lèvres.

L'officier les salue avec une grâce parfaite, et entame la conversation sur le ton d'un homme très répandu dans le monde, et avec un accent que n'aurait pas renié un natif du faubourg Saint-Germain.

Il avait entendu parler de ces dames ; il connaissait leur position sociale ; et pour preuve qu'il savait reconnaître et leur rang et leur mérite, il venait avec empressement les inviter à visiter la corvette française, où le commandant de Belvèse et son état-major seraient enchantés de les recevoir.

— Pouvons-nous compter bientôt sur l'honneur de votre visite, Mesdames ? interrogea le galant officier sous forme de conclusion. Je me permets cette question afin de pouvoir, sachant que vous n'avez ni mari ni frères pour vous présenter à bord, saisir l'occasion de mettre un de nos canots à vos ordres.

— Mais, Monsieur, vous nous faites bien trop d'honneur, à ma fille et à moi… Est-ce que demain… ?

— Demain ? c'est parfait. Dans l'avant-midi ?

— Entre dix ou onze heures, si cela vous convient.

— Très bien, Mesdames. Alors c'est entendu. Demain, à dix heures, une embarcation sera toute à votre service, au quai du Marché. Ne vous pressez pas, l'on vous attendra. Et si vous voulez bien ne pas dédaigner mon escorte, c'est moi qui aurai l'honneur de vous conduire à bord.

Il ne faut pas demander si les deux dames se gourmaient et se confondaient en remerciements.

Leur amour-propre se gonflait d'avance quand elles songeaient à leurs nombreuses rivales de la haute, qu'un pareil succès allait bien sûr faire sécher de jalousie durant six mois au moins.

Elles reconduisirent le courtois officier jusque sur le trottoir presque, l'invitant à dîner, à déjeuner, que sais-je ?

Le marin français répondait par les phrases les plus choisies de son répertoire.

C'était une effusion !

Enfin, l'on ne comptait plus les poignées de main échangées, lorsque, au moment de franchir le seuil, l'élégant officier s'arrêta en tâtant son gousset d'un air contrarié.

— En voilà bien une autre ! s'écrie-t-il, vous allez me trouver impoli ; je désirais donner un franc à votre bonne, et je m'aper-

çois que j'ai eu la gaucherie d'oublier mon porte-monnaie à bord. Allons, ce sera pour une autre fois.

— Mais, Monsieur, ce n'est pas la peine, je vous assure.

— Si si ! j'y tiens… Ah ! mais c'est que, pour comble d'ennui, j'avais quelques visites à faire, et voilà qu'il me faut retourner à bord pour chercher de l'argent. Un après-midi flambé tout simplement… À savoir, en outre, si le cocher voudra bien se fier à moi… Diable ! diable ! que c'est donc ennuyeux ! A-t-on jamais vu avoir si peu de tête ?

— Mais, Monsieur, si nous osions…

— Ah ! c'est impossible, vous comprenez ! Emprunter d'une dame, ça se fait pas.

— Mais si nous insistions…

— N'insistez pas, je vous en prie !

— Pour nous faire plaisir !

— Il est vrai que… Ah ! mon Dieu, quel ennui, quel ennui !… Je n'en fais jamais d'autres.

La dame s'était éclipsée un instant, et revenait avec un billet de dix dollars.

— Tenez, Monsieur, tenez ! disait-elle. Prenez ces quelques sous ; vous rendrez cela demain.

— Vous me confondez, Madame, disait l'officier d'un ton humilié et confus ; vraiment, je ne saurai jamais comment vous remercier… Au fait, je vous l'avouerai, ce léger service m'est d'au-

tant plus précieux venant de vous ; et je réussirais à m'acquitter que je n'en perdrais le souvenir.

Et sur cette phrase de madrigal, mon Burns – on a deviné que c'était lui – remontait en voiture en envoyant des mamours du bout des doigts, et en répétant :

— À demain ! à demain, Mesdames !

Est-il besoin de se demander qui attendit sous l'orme, le lendemain ?

Jamais le marché Finlay n'avait vu un pareil déploiement de toilette, et surtout un plus singulier allongement de figures succéder, au fur et à mesure que l'heure avançait, à une expression de physionomie plus triomphante.

On en parle encore.

Sur ses vieux jours, Burns, trop connu à Québec, dut étendre le cercle de ses opérations à la campagne.

Il exerçait à Lévis, à Beauport, à Lorette, et poussait quelquefois jusqu'à Portneuf.

Maintenant l'on me demandera peut-être comment un ivrogne vivant d'emprunts de ce genre pouvait se vêtir de façon à jouer ainsi le rôle d'un gentleman à un moment donné.

Je répondrai que Burns appartenait à une famille honorable et à l'aise, et que ses sœurs – qui l'aimaient malgré tout – le fournissaient assez régulièrement de linge et d'habits.

Quand il empruntait, c'était pour boire ; car – rendons ce témoignage à de braves gens – il avait toujours un couvert mis chez

quelqu'un des siens.

Ce qui ne l'a pas empêché de mourir, comme un vulgaire poète, à l'hôpital.

— Que cherchez-vous donc ? demanda le docteur.

— Mon porte-monnaie, balbutia-t-il.

Et il expira.

Si le bon saint Pierre est susceptible de se laisser entortiller, il a dû rencontrer son homme cette fois-là !

q

Chapitre 1

— Cré baguette ! l'eau z'est claire à ce matin… t'entends bien, écoute, mon ami !… ma foi de gueux, que c'est une vraie philomène. On dirait, Shakespeare ! que la mer va virer en cristal, potence !…

À la rigueur, ce qui précède peut s'écrire tant bien que mal. Mais ce que la meilleure plume du monde ne saurait rendre, c'est l'accent, les intonations, l'emphase toute particulière avec lesquels ces paroles étaient prononcées.

Si je pouvais le faire, je n'aurais pas besoin de me creuser la tête pour chercher un sujet de poème, il serait tout trouvé.

Nous étions sur le quai de Saint-Denis – un quai qui porte le nom de Saint-Denis, parce qu'il a fallu le construire dans la pa-

roisse voisine, c'est-à-dire à la Rivière-Ouelle, – et nous attendions le bateau de Kamouraska, qui devait nous transporter à Québec.

Celui qui parlait était un homme de quarante-cinq à cinquante ans, l'air important, rasé de frais, en chapeau de paille, veston, gilet et pantalon de toile blanche, avec une grosse chaîne d'or passée à la boutonnière, les deux mains dans les poches, dans l'attitude d'un homme tout à fait chez lui.

C'est qu'en effet, si le quai de Saint-Denis n'était pas à sa place à la Rivière-Ouelle, George Lévesque, au contraire, était bien chez lui sur le quai de Saint-Denis.

Il en avait fait son domaine privé.

C'était sa promenade du matin, du midi et du soir.

C'était son cadre, presque son piédestal.

Il faut ajouter que c'était aussi son gagne-pain.

Quand le gouvernement – en 1854 – avait construit cette jetée de douze cents pieds sur la pointe déserte qui s'avance dans le fleuve au nord-est de la Rivière-Ouelle, et qu'on appelle la Pointe-aux-Orignaux, George Lévesque était venu y établir un hôtel, qu'il appelait sa chaumière, et où, s'il n'a point précisément fait fortune, il a du moins trouvé moyen de vivre à son aise jusqu'à l'année dernière.

Il est bon de constater qu'il était célibataire, ce qui lui permettait de simplifier considérablement son budget.

George Lévesque – les deux noms n'allaient jamais l'un sans l'autre – était célèbre dans tout le bas du fleuve.

T’entends bien, écoute, mon ami… torrieux ! George Lévesque était connu comme un honnête homme, batêche ! depuis le cap Chatte, alorsse ! jusque… enfin ! jusqu’à Québec, indubitablement !

Le fait est que pour les habitants des « paroisses d’en bas », George Lévesque se confondait avec la Pointe de la Rivière-Ouelle elle-même.

C’étaient deux choses inséparables.

On ne concevait pas plus la Rivière-Ouelle sans George Lévesque que George Lévesque sans la Rivière-Ouelle.

Un évêque ordinaire peut s’absenter, faire un voyage, quitter son siège épiscopal ; il est remplacé par un grand vicaire.

George Lévesque, lui, n’ayant point de grand vicaire, t’entends bien, écoute !… quand il partait, il ne restait plus rien.

La Pointe de la Rivière-Ouelle n’existait plus.

Aussi n’ai-je jamais connu un homme pour se multiplier comme lui.

Il était dans tous les coins, voyait tout, savait tout, avait l’air de tout conduire.

Il est bon d’ajouter qu’il ne faisait jamais rien, absolument rien !

On ne lui a jamais vu lever une paille, mais nul ministre d’État, nul patron d’usine, nul chef d’atelier n’a jamais paru plus affairé que lui.

C'était la mouche du coche faite homme, sans cesser de voltiger et de bourdonner.

Seulement le bourdonnement se traduisait d'ordinaire comme ceci ou à peu près :

— Bateau de gueux, alorsse !... Voyez donc, voyez donc ! Peut-on être si négligent... Hélas ! t'entends bien, écoute ! faut que j'y sois, batêche !... Faut que George Lévesque soit là !... Tout le temps, mardi !

À quatre heures du matin, on le voyait sur le quai, à inspecter le fleuve, nonobstant.

Il connaissait le nom de toutes les goélettes du golfe, vainqueur ! de tous les remorqueurs de Lévis, tord-nom ! de tous les caboteurs du Saguenay, enfin !

Il comptait tous les voiliers, et signalait tous les steamers.

On aurait dit que ces derniers lui devaient un droit de passage ; qu'ils n'étaient pas en règle tant que George Lévesque ne les avait pas tenus un instant au moins au bout de sa longuevue.

La Sardinienne, disait-il ; ces Allan, t'entends bien, écoute ! Des requins, blasphème !... indubitablement.

Ou bien :

— C'est l'Ontario, cré démons !... Écoute, mon ami ! la compagnie du Dominion ; des crève-faim ! Je les maudis quatre-vingt-dix-neuf fois, t'entends bien, jusqu'à la septième génération... alorsse !

Il disait cela sans emportement, sans colère, sans mécontentement même. Seulement pour parler.

Dieu seul compterait les milliers de jurons que j'ai entendus tomber de la bouche de George Lévesque.

Il en saupoudrait sa conversation ; il en bourrait ses phrases ; son langage en était farci.

T'entends bien, écoute, enfin, alorsse, nonobstant, indubitablement étaient les seules expressions qui pouvaient faire concurrence à ses batêche,ses bateau de gueux,ses batiscan, ses crime,ses vice,ses mardi et ses torrieux.

Et cependant, je ne l'ai jamais vu seulement de mauvaise humeur.

Ses jurements n'étaient là que pour la sonorité de la phraséologie, pour la couleur.

C'était comme des fleurs de rhétorique dont il aurait parsemé son style.

Il lançait ses imprécations sans plus s'exciter que s'il vous eût dit bonsoir.

Il anathématisait les gens avec autant de calme, et avec le même sourire aux lèvres, que s'il leur eût souhaité la bonne année.

— Les Letellier ! disait-il, tord-sacre !... les Chapais, victimes !... les Caron, les Cimon, les Têtu, tas de crasses ! je les envoie, t'entends bien, au fin fond... enfin... des enfers, mardi !... indubitablement !

Et cependant il aimait tous ces gens-là ; et bien loin de leur vouloir du mal, il s'honorait de leur connaissance, et aurait tout fait pour leur être agréable.

Eux le savaient parfaitement, et quand ces propos leur étaient rapportés, ils en riaient de bon cœur et n'en gardaient aucune rancune à notre original.

q

Chapitre 2

Une fois, George Lévesque racontait une de ses prouesses d'élections :
— J'étais là, disait-il, torrieux ! avec ma petite jument noire, vingt vices ! une bête, chrysostome ! un peu dépareillée, comme on dit. J'avais emporté dans ma poche un réserveur, écoute !à six coups, diable emporte !... J'étais alorsse ! décidé, malheur ! à tuer, t'entends bien... Oui, mille démons, j'aurais tué ! J'avais-t-un poignard dans le coffre de ma carriole, virginis !... un poignard, mardi !... un poignard,... enfin... que j'aurais enfoncé, millions de crimes !... dans le cœur, écoute, mon ami !.... de ma mère, pochetée de sacres !... C'était pas une rage, t'entends bien... c'était un désespoir de possédé !

Il débitait tout cela, moins par bravache, par forfanterie, que par habitude.

Aussi personne ne s'y trompait ; chacun savait que toute cette férocité de commande n'était qu'à la surface.

Il est des gens naturellement violents qui font des efforts constants pour garder leur sang-froid et paraître calmes et doux.

George Lévesque, au contraire, qui était la brebis du bon Dieu, aurait voulu passer pour un matamore.

Sa suprême ambition aurait été qu'on dît de lui : « Il faut prendre garde, oui ! ce diable d'homme serait capable de tout, s'il se fâchait ! »

Mais il ne se fâchait jamais ; et même lorsqu'il aurait voulu simuler l'exaspération ou la méchanceté, son expression de physionomie le trahissait.

Dans les élections pas plus que dans d'autres circonstances, George Lévesque n'a jamais eu de poignard sous le siège de son traîneau, et, s'il a jamais vu de révolver à six coups, il s'est bien donné garde d'y toucher, et surtout de s'en armer pour courir les assemblées politiques.

J'admets bien qu'il peut avoir, assez souvent même, assommé quelqu'un de ses semblables avec ses discours, mais jamais avec aucune arme plus meurtrière.

À l'entendre aussi, il était d'autant plus dangereux que sa méchanceté était servie par une bravoure à ne reculer devant rien.

Il était aussi hardi que redoutable :

— La paroisse de Saint-Simon, écoute ! je leur z'ai dit, victime !... ma façon de penser, batêche !... Je leur z'ai dit, t'entends bien, à la porte de l'église, torrieux ! Écoute ! vous êtes tous de la crasse, vice !... de la canaille, crime !... des bouts de corde, nom d'un choléra !... Alorsse, qu'ils m'ont pas fait gros comme ça,

t'entends bien ! Même que le curé, bateau !... m'a invité à dîner, ma foi de gueux !... indubitablement !

q

Chapitre 3

Un jour – il y a de cela trente-cinq ans passés – le hasard nous avait amenés, mon frère et moi, à la Pointe-aux-Orignaux. Naturellement, nous logions à l'hôtel de George Lévesque.

Il y avait joyeuse compagnie, et nous passâmes une assez agréable soirée, à écouter les histoires merveilleuses et les périodes ronflantes de notre amphitryon.

Il en résulta pour nous une nuit fort courte ; car, comme on nous avait dit que la marée du matin serait bonne pour la pêche à l'éperlan, dès l'aube nous étions sur la jetée, la ligne à la main.

Quelle pêche, mes amis !

Des éperlans longs de dix pouces, par centaines, par milliers.

Nous en tirions trois, quatre, cinq à la fois, – quelquefois deux accrochés au même hameçon.

Le même appât servait pour dix, vingt, trente. Il n'y avait qu'à lancer la ligne à l'eau. C'était une rage, une poussée, une pléthore, une foison !

Enfin, une pêche miraculeuse.

En une heure, nous avions rempli jusqu'au bord un grand baquet d'une masse grouillante, luisante et frétillante de petits poissons argentés dont la fraîcheur savoureuse faisait plaisir à voir.

Or nous commencions à nous sentir fatigués, et nous songions à abandonner la partie, lorsque George Lévesque apparut, tout blanc comme à l'ordinaire, avec son panama et son costume de coutil immaculé.

— Tiens, M. Lévesque !

— Eh ! vinguienne ! c'est vous autres, ça !... Déjà debout, torrieux !... Comment ça va-t-il, sac-à-papier, à ce matin ?...

— Pas mal, et vous, monsieur Lévesque ?

— Ah ! moi, je me porte toujours comme le quai de la Rivière-Ouelle, mardi !

— En effet, vous paraissez frais comme une alose.

— T'entends bien, George Lévesque et puis le quai de la Rivière-Ouelle, ça fait pas deux, ça, tonnerre de Kamouraska !... Ça fait rien qu'un, cré baguette ! Qu'est-ce que vous faites donc là, tas de crimes ?

— Nous pêchons.

— Vous pêchez, vice !... Pas du poisson toujours, torrieux !

— Pas du poisson !... qu'est-ce que c'est donc ça ?

Et, pendant que j'indiquais du doigt le baquet regorgeant d'éperlans, mon frère en tirait quatre autres d'un même coup de ligne.

— Ça, reprit George Lévesque, avec un air de suprême dédain ; ça du poisson, massacre !...

— Dame, ce ne sont pas des marsouins, mais c'est du poisson tout de même.

— Écoute, mon ami ; vous connaissez pas ça le poisson, vacarme !... C'est, t'entends bien, George Lévesque qui connaît ça !... indubitablement.

— Ah !

— Oui ! vous parlez d'éplans, tord-vice !... C'est pas de l'éplan, ça, bondance ! c'est de la farce, batêche ! c'est pour rire... C'est moi, t'entends bien, écoute ! c'est George Lévesque qui en a vu de l'éplan. Y a dix ans de ça, malheur !... Dans le printemps, comme aujourd'hui, cré virgule !... une marée, vainqueur !... une marée, enfin... au ras du quai, bout de corde !... Avec un banc d'éplans, torrieux !... qu'on voyait pas l'eau, alorsse !... Comme de raison, pas capable de faire, t'entends bien, le tour du quai. Nonobstant, fallait sauter par-dessus... Écoute, t'entends bien, mardi !... trois pieds d'épais... haut comme ça, vice !... un débord, victime !... Quelque chose d'impudique, t'entends bien !... J'étais là, écoute ! avec des seines, avec des retz, avec des lignes, avec des câbles, virginis ! avec des grappins, des crow-bars, des guindeaux et des palans, vacarme ! Et on envoyait fort, torrieux ! alorsse !... je vous en parle !... Ça, c'était une pêche, blasse ! De l'éplan, j'en z'ai eu, c'te fois-là... enfin... pour fumer toute ma terre, cré virgule ! ma terre et toutes celles de mes voisins, tonnerre de la Baie-Saint-Paul !... Dites pas, nom d'un chien ! que vous prenez du poisson, blasphème ! c'est de la bouillie pour les chats, c'te pincée de frémilles-là, pochetée de crimes !...

Nous l'écoutions bouche bée, mon frère et moi, entièrement subjugués par un pareil débordement.

Dieu sait jusqu'où il aurait poussé les choses si nous avions eu l'imprudence de le contredire.

Il aurait pu endiguer la Rivière-Ouelle et le Saint-Laurent par-dessus le marché…

q

Chapitre 4

Après avoir aussi scrupuleusement donné le texte de quelques-uns de ses discours, il serait superflu d'ajouter que George Lévesque n'avait pas suivi un cours d'études classiques ni à Sainte-Anne-de-la-Pocatière – la paroisse voisine – ni dans aucun autre collège de la Province.

Son instruction se bornait à certaines notions de lecture et d'écriture très rudimentaires.

L'orthographe avait pour lui des mystères inapprofondis, des secrets qu'il n'avait même pas essayé de pénétrer.

Et comme il était beau parleur – les échantillons d'éloquence qui précèdent en font foi – il ne manquait pas d'émailler sa conversation de ces agréments aussi pittoresques qu'illicites, qu'on appelle, dans le langage ordinaire, des velours et des cuirs, et qu'il avait le don de glisser par-ci par-là, dans les intervalles que pouvaient laisser les jurons.

Il disait assez irrévérencieusement :

— J'ai z'eu, nom d'un chien, une migraine du diable.

Ou assez drolatiquement :

— J'ai-t-été en ville toute la semaine dernière, alorsse !...

Mais pas besoin de faire remarquer qu'il n'y entendait pas la moindre malice.

Une fois, il avait pour interlocuteur ce pauvre Lucien Taché, un autre type sur qui il y aurait bien des choses à raconter.

— Écoute, mon ami, lui disait-il, j'ai-t-acheté du velours, torrieux ! pour me faire...

— Tu veux dire du cuir, interrompit Lucien.

— Non, du velours.

— Du velours, tord-nom ! je sais ce que je dis.

— George Lévesque, tais-toi ! tu as-t-acheté, c'est du cuir.

— Du velours, tempête !

— Du cuir, cristi !

— Je te dis, Lucien, ma foi de gueux ! que c'est du velours. Je sais ce que c'est du cuir ; j'en ai z'eu !

— Ça c'est du velours.

— Je te parle de cuir !

— Je te parle de velours !

— Je te dis que j'ai z'eu du cuir, batêche !

— Et je te dis que quand on a z'eu du cuir, c'est du velours, animal ! moi aussi je sais ce que je dis !

— Tiens, Lucien, écoute, mon ami… alorsse… je te comprends plus. Cré virgule ! viens prendre un coup !… indubitablement.

Notre ami aimait le petit verre de temps en temps.

Ce n'était pas un ivrogne, mais il aimait le petit verre – surtout quand ses affaires l'amenaient à Québec.

À la haute ville chez Laforce, et à la basse ville chez Boisvert, chez Dion, chez Pitre Bourassa, chez Marc Lapointe, il s'attablait, et durant de longues heures il racontait ses tribulations avec les autorités municipales de sa paroisse, ses exploits de pêche et de chasse, et en particulier ses voyages.

Car il avait voyagé.

q

Chapitre 5

Il avait – en 1848 – poussé une pointe jusqu'en Europe ; et c'est là principalement ce qu'il aimait à se rappeler et à rappeler à ceux qui l'écoutaient.
Il avait vu des tempêtes, t'entends bien, écoute ! là y'oùs que la mer, mardi ! changeait de place avec le ciel, torrieux !

Des moussaillons qui grimpaient, nom d'un chien ! dans les mâts, cré virgule ! comme des maringouins, tas de sacres !

Il avait visité la tour de Londres, là y'oùs que chaque pierre était marquée de sang, virginis !... Anne de Boleyn, Jeanne Darc, Marie Stuart, Henri IV, torrieux !... Pas de cérémonies, chrysostome ! on badinait pas, dans ce temps-là, t'entends bien, je te le dis !

Un de ses plus intéressants souvenirs de Londres, c'était d'avoir passé par-dessous l'Arthémise, un chemin, nonobstant, creusé sous la rivière... enfin... comme qui dirait entre la Malbaie et Kamouraska, massacre !... par un Français, batêche ! un nommé Brunelle, alorsse !

Ce M. Brunelle voulait, t'entends bien, comme de raison, donner son nom à son invention, cré démon ! c'est tout naturel, c'pas ? Mais les Anglais aimaient pas ça, torrieux ! c'est tout naturel aussi, t'entends bien !

Alorsse, pour lorsse, écoute, qu'il y avait un nommé Patton... enfin... nonobstant... un Écossais, vice !... qui avait fourni le ciment, mardi !

T'entends bien, alorsse... on prit, crime ! la fin des deux noms, batêche !... la fin de Patton et la fin de Brunelle... ton, nelle ; ce qui fait en anglais tunnell, nom d'un chien ! Le tunnell de l'Arthémise, torrieux !

— C'est toujours comme ça avec les Anglais, blasse !... s'écriait-il sous forme de conclusion ; quand ils nous lâchent par un bout, t'entends bien, c'est pour nous rattraper par l'autre, mardi !

Il avait aussi visité la France.

— En France, disait-il, j'ai-t-été à Paris, j'ai-t-été à Lyon, j'ai-t-été à Bordeaux, vainqueur ! à Marseille, batiscan !… alorsse, t'entends bien, que j'ai vu la mer du Terranée, tonnerre de Chicoutimi !… La Basse-Bretagne, la Haute-Bretagne, la Suisse, la Bastille… enfin… George Lévesque a tout vu ça, mardi ! indubitablement… alorsse !

— Vous êtes allé bien loin ? lui demandai-je un jour.

— J'étais parti, t'entends bien, dit-il, pour la ville de Rome, nom d'un serpent à sonnette !… Mais, ma foi de gueux ! a fallu revirer, nonobstant. Pas d'argent, massacre !… Une bande de requins, vlime !… qui vous font payer, écoute, jusqu'à la chandelle, diable emporte, parce qu'ils appellent ça, alorsse,… de la bougie… enfin !

Naturellement il avait vu des choses bien extraordinaires dans ce voyage-là.

Oui, Shakespeare, il en avait vu !

Il avait vu Louis-Philippe, vinguienne !… sur les barricanes, alorsse, à côté de lui, vice ! au milieu d'une grêle de balles, que le ciel en était, nonobstant, obscurci. Pas un brin de mal ni l'un ni l'autre, bondance ! Une permission du bon Dieu, alorsse !… indubitablement, t'entends bien !

Il avait vu des régiments de soldors,chrysostome ! au grand galop, avec la queue de leurs chevaux sur la tête, batiscan !

Des clochers, virginis ! de deux, trois cents pieds de haut !

Des estatues, t'entends bien, qu'on n'aurait jamais dit, alorsse… que c'était fait à la main.

Des bâtisses… enfin, qu'il s'était laissé dire que c'était là depuis plus de deux cents ans, potence !…

À Liverpool, virginis !… il avait vu des petits garçons hauts comme ça, vice !… qui parlaient anglais, nonobstant, comme des grand-personnes, torrieux !

— Alorsse, t'entends bien, concluait-il, écoute, que c'en était, ma foi de gueux, ridicule !

Une fois qu'il était en train de dépecer un jambon piqué de clous de girofle, il s'écriait :

— C'est en voyageant, écoute, mon ami, qu'on s'instruit, tord-sacre !… C'est pas dans les séminaires. Ainsi, pour lorsse, t'entends bien, il en manque pas, dans ce pays-ci, des ignorants, mardi ! qu'appellent ces choses-là des clous de girofle. Ils savent pas que c'est cous de girafe, torrieux ! qu'il faut dire, alorsse !… Nonobstant que j'en ai vu un vrai, moi, George Lévesque, un cou de girafe, batêche ! au jardin des Plantes, cré virgule !… Je sais ce que je dis, t'entends bien. À preuve qu'il avait, indubitablement, au moins quinze pieds de long, alorsse !… Des clous de girofle !… Si ça fait pas… enfin… suer, t'entends bien, un homme qui sait quelque chose, crime !…

q

Chapitre 6

On l'a probablement remarqué, le chapelet de jurons que George Lévesque égrenait dans sa conversation n'allait jamais jusqu'au

blasphème. Ses sentiments de bon chrétien s'y opposaient.
Il n'y mettaient même jamais – je l'ai dit – l'accent énergique que comportait la rudesse des mots.

Aussi personne ne s'étonnait de l'entendre.

On ne concevait pas que George Lévesque sans cet intarissable flux d'interjections sous lequel se noyait tout ce qu'il voulait dire.

Avec cela, qu'on n'aurait pu trouver un plus honnête homme et un meilleur garçon, sur toute la côte du sud, depuis Québec jusqu'à la Baie-des-Chaleurs.

Toujours le gousset au service des amis ; jamais l'oreille fermée à l'appel du malheureux !

Il commençait toujours par refuser, par exemple :

Bande de bêtes qui se laissaient fourrer dedans, mardi !... Tas de crève-faim, torrieux !... Paquet de feignants qu'il fallait nourrir, cré virgule ! pour encourager le vice, potence !... Non, batêche ! c'est pas George Lévesque, mardi ! qu'était assez bête, t'entends bien, pour se laisser tondre, nom d'un sabot ! par les imbéciles et la canaille, alorsse !

Mais cette brusquerie n'imposait à personne.

Du reste, il mâchonnait encore ses batêche et ses torrieux, qu'il avait déjà à la main la somme demandée par l'ami, ou le morceau de lard ou la miche de pain réclamée par le pauvre.

Il y avait un crédit ouvert à son hôtel pour tous les passants décavés.

Il y avait toujours une bonne assiettée de soupe et une tranche de jambon à la cuisine pour toute cette vermine de vagabonds sous la cope, cré nom !… qui viennent embêter le monde respectable, t'entends bien, pour vivre, alorsse… aux dépends du public, mardi !… et qu'on devrait, écoute, mon ami !… chasser, batêche ! à coups de fusil, torrieux !… indubitablement.

Puis, quand l'individu était bien rassasié, George Lévesque ajoutait le pousse-café, t'entends bien, alorsse, quand il n'avait pas offert le petit coup d'appétit en commençant, nom d'un Juif !

C'est un peu, sans doute, grâce à cette générosité intarissable que George Lévesque est mort pauvre.

Mais, s'il n'a pas légué de grands biens à ses héritiers, on peut dire en revanche qu'il les a un peu comblés de son vivant, et qu'il laisse au moins derrière lui une réputation sans tache, un nom sympathique, et des souvenirs dont la gaieté n'altère en rien le côté cordial et quelquefois même attendrissant.

q

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/frechette_louis_-_originaux_et_detraques/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.